LA REVUE DE

TEHERAN

ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 101, Avril 2014, 9e ANNEE

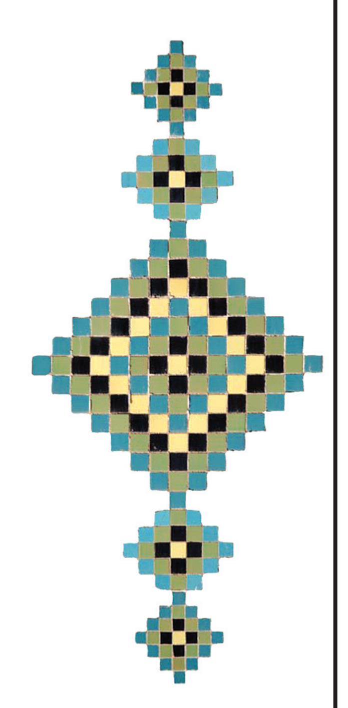
2000 TOMANS

5 €



La franc-maçonnerie en Iran: entre utopies et jeux d'influence

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction

Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef

Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction

Arefeh Hedjazi

Rédaction

Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Babak Ershadi
Jean-Pierre Brigaudiot
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Mahnaz Rezaï
Alice Bombardier
Majid Yousefi Behzadi
Gilles Lanneau

Graphisme et mise en page

Monireh Borhani

Correspondants en France

Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction

Béatrice Tréhard

Site Internet

Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Réunion des membres de l'Andjoman-e Okhovvat (l'Organisation de la Fraternité) issue de la fusion entre la franc-maçonnerie et certaines confréries soufies en Iran. Elle fut fondée en 1899 et dissoute en 1979.



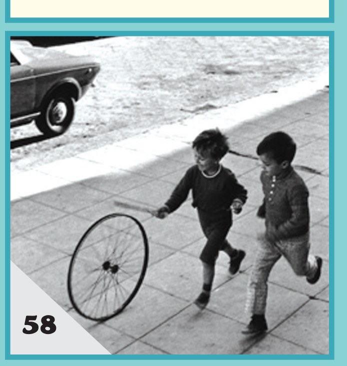
Sommaire



LA REVUE DE TEHERAN

Premier mensuel iranien
en langue française
N° 101 - Farvardin 1393
Avril 2014
Neuvième année
Prix 2000 Tomans
5 €





www.teheran.ir

CAHIER DU MOIS

CULTURE

LECTURE

Présentation des mouvements francs-maçons

Mireille Ferreira



▲ *Illustration d'un symbole maçonnique rappelant un temple païen, Loge Union de Boston, 1796*

La franc-maçonnerie est ainsi définie par le dictionnaire Larousse: «Ordre initiatique universel fondé sur la fraternité et visant à réunir les hommes par-delà les différences. Au sens figuré: groupe à l'intérieur duquel se manifeste une solidarité agissante entre membres. Exemple: la franc-maçonnerie des anciens élèves d'une grande école. La grande maçonnerie spéculative (moderne) est apparue en Grande Bretagne au XVIIe siècle, et en France au XVIIIe siècle. Elle se veut l'héritière de la franc-maçonnerie opérative, dont les membres étaient bâtisseurs de cathédrales. Par analogie, les francs-maçons spéculatifs travaillent à la construction du "temple de l'humanité''. Un groupe de francs-maçons forme une loge, un groupement de loges constitue une obédience.»

Bien souvent, lorsqu'on évoque la franc-maçonnerie, seul le sens figuré de cette définition est retenu par l'opinion, dans son acception plus étroite encore de favoritisme et de réseau d'influence, suscitant défiance et incompréhension à son égard. Les francs-maçons, au contraire, considèrent qu'il s'agit d'une institution universelle philanthropique, philosophique, progressiste, confraternelle et charitable, qui se veut à la recherche de la vérité, de la morale et de la solidarité. Ils la définissent comme une alliance d'hommes libres de toutes confessions (bien que certaines loges puissent se revendiquer liées à une religion du Livre) et de tous horizons sociaux ou politiques.

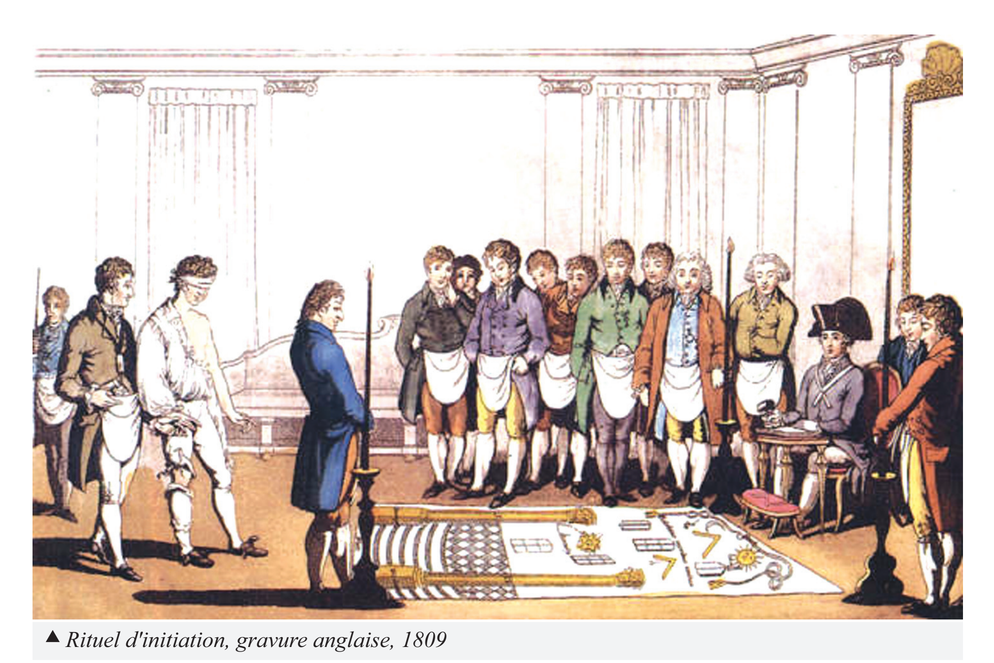
C'est dans les pays anglo-saxons qu'apparut d'abord le phénomène franc-maçon. On peut citer la Grande Loge[1] de Londres et de Westminster, qui fut la première, mais aussi les Grandes Loges d'Irlande, d'Ecosse ou de France, pour les plus anciennes. A partir de ces Grandes Loges, la franc-maçonnerie se répandit dans toute l'Europe et dans l'ensemble des colonies européennes, puis gagna l'ensemble des continents. Les premières loges maçonniques connues comme étant distinctes d'une corporation de bâtisseurs de cathédrales - dites modernes, spéculatives ou encore philosophiques - furent fondées en Ecosse, la toute première datant de 1599. Avant la fin du XVIIe siècle, une trentaine de loges avaient été créées en Angleterre. A cette époque, leurs membres sont des

citadins de condition modeste, artisans et petits commerçants. Jouant le rôle qu'auront plus tard les systèmes publics de protection sociale, inexistants alors, elles aident leurs membres malades ou sans emploi, organisent leurs obsèques et pourvoient aux besoins de leurs veuves et de leurs orphelins.

Au Machrek, les premières loges maçonniques apparaissent au Liban et en Syrie, avec l'installation, au XIXe siècle, des manufactures de soieries françaises, puis en Palestine avec l'arrivée des Anglais. Les francs-maçons arrivent en Egypte avec l'expédition de Bonaparte en 1798 puis avec les maçons constructeurs qui viennent de France percer le Canal de Suez de Ferdinand de Lesseps en 1859. Les colons français contribuent à la création d'une franc-maçonnerie locale dans les trois pays du Maghreb, Algérie, Tunisie et Maroc. Au Proche et au Moyen-Orient, l'influence des maçons se fera sentir en raison du lien naturel entre franc-maçonnerie et éducation, particulièrement en Turquie, où elle apparait au moment de la guerre de Crimée (1853-1856) au contact d'officiers francs-maçons anglais et français et en Iran en 1919, avec la Loge «Light in Iran», associée à la Grande Loge d'Ecosse, et devenue plus tard la première Loge de la Grande Loge d'Iran. Dans les pays du golfe Persique et dans la péninsule arabique, la franc-maçonnerie est, du fait de l'hostilité des autorités, pratiquement inexistante.

Fondée en 1894, la Grande Loge de France est composée d'environ 24 000 frères regroupés dans 600 Loges avec une implantation couvrant la quasi totalité du territoire national. Il s'agit d'une obédience libérale travaillant, selon sa propre définition, à "La Gloire du Grand Architecte de l'Univers".

Actuellement en France, une vingtaine de Grandes Loges sont connues. Elles accueillent pour la plupart des *frères*,

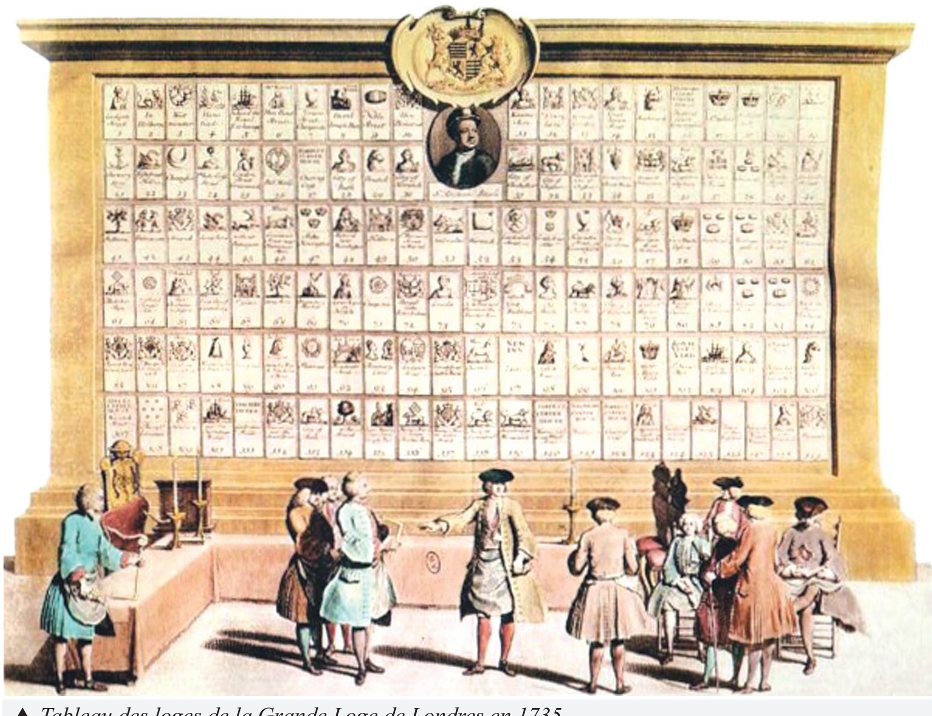


▲ *Rituel d'initiation, gravure anglaise, 1809*

certaines sont mixtes. La Grande Loge Féminine de France accueille des *sœurs*. La plus ancienne (1773) est le Grand Orient de France, c'est la plus grande obédience maçonnique française, composée d'environ 40 000 Frères et regroupant 800 Loges implantées sur la quasi totalité du territoire national. Il s'agit d'une obédience adogmatique. Considérant que la conviction religieuse relève de l'affaire privée de l'individu, elle n'exige aucune croyance religieuse de la part de ses membres. Le Grand Orient de France, obédience exclusivement masculine, accepte, toutefois, la visite de l'ensemble des Francs-Maçons de toute obédience y compris les *Sœurs*. Fondée en 1894, la Grande Loge de France est composée d'environ 24 000 frères regroupés dans 600 Loges avec une implantation couvrant la quasi totalité du territoire national. Il s'agit d'une obédience libérale travaillant, selon sa propre définition, à "La Gloire du Grand Architecte de l'Univers". La Bible est présente dans toutes ses Loges. Elle accepte la visite de l'ensemble des francs-maçons de toute obédience mais n'accepte pas la visite des *sœurs* dans ses Loges.

Au Machrek, les premières loges maçonniques apparaissent au Liban et en Syrie, avec l'installation, au XIXe siècle, des manufactures de soieries françaises, puis en Palestine avec l'arrivée des Anglais. Les francs-maçons arrivent en Egypte avec l'expédition de Bonaparte en 1798 puis avec les maçons constructeurs qui viennent de France percer le Canal de Suez de Ferdinand de Lesseps en 1859.

C'est le plus fréquemment par cooptation que l'on intègre une loge



▲ *Tableau des loges de la Grande Loge de Londres en 1735*

maçonnique. Pour en devenir membre, l'impétrant est soumis à un rite initiatique, qui diffère en fonction des pays et des époques.

Au sein des Loges, les membres ont en charge diverses fonctions: le Vénérable préside et anime la Loge, l'enseignement des *frères* et des *sœurs* est assuré par les Surveillants, l'Expert veille au respect de la tradition. D'autres membres sont chargés d'assister ceux qui sont en difficulté de vie. Pendant les réunions ou *Tenues*, les *Frères* et les *Sœurs* mettent en commun les résultats de leurs recherches concernant des sujets philosophiques, symboliques, sociaux, économiques, etc.

Bien que de nombreuses loges soient encore actives et dynamiques, il semble que le mouvement franc-maçon, très présent dans le passé, notamment dans les milieux politiques, intellectuels et professionnels libéraux, connaisse actuellement un certain déclin. Ainsi, la franc-maçonnerie ne compterait plus que de 2 à 4 millions d'adhérents dans le monde contre 7 millions au milieu du XXe siècle. On considère qu'en vingt-cinq ans, la franc-maçonnerie anglo-saxonne, à elle seule, a perdu la moitié de ses effectifs inscrits et 90 % de ses effectifs réels. Les causes en sont sans doute complexes et variées, qu'elles soient sociétales, en raison d'une meilleure protection sociale dans de nombreux pays aboutissant à un certain repli sur soi et au développement de l'individualisme, ou politiques, en raison d'une certaine défiance des autorités gouvernementales pouvant aller jusqu'à l'interdiction pure et simple, comme ce fut le cas en Iran, à partir de 1979, à l'avènement de la République islamique. ■



▲ *Franc-maçon anglais, XIXe siècle*

1. Un ensemble de loges constitue une Grande loge.

Sources bibliographiques:

- Antoine Sfeir, écrivain et rédacteur en chef des Cahiers de l'Orient, entretien avec *L'Express*, magazine hebdomadaire français.
- Alain Bauer et Edouard Boeglin, *Le Grand Orient de France*, Presses Universitaires de France, collection *Que sais-je?*
- Roger Dachez, *Histoire de la Franc-maçonnerie française*, Presses Universitaires de France, collection *Que sais-je?*
- Francis Delo, *Encyclopédie de la Franc-maçonnerie,* Le Livre de Poche
- Paul Sabatiennes, "Pour une Histoire de la Première Loge maçonnique en Iran", *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1977, éditions de l'Université de Bruxelles.

Survol historique de la franc-maçonnerie iranienne de ses débuts à la Révolution islamique de 1979

Arefeh Hedjâzi

La franc-maçonnerie entre dans l'Iran du XIXe siècle en accompagnement du colonialisme et de l'impérialisme occidentaux et en association avec les concepts de «modernité» et de «progrès». En Iran, les débats sur la franc-maçonnerie sont depuis toujours représentatifs de modes de pensée qui s'opposent.

Comparé aux autres pays de la région, l'Iran fait connaissance assez tard avec cette mouvance occulte, et les premiers contacts entre les Iraniens et la franc-maçonnerie ont lieu en Inde, pays occupé par les Anglais qui y ont établi des loges. En raison du mystère qui entoure la franc-maçonnerie et qui n'est pas s'en rappeler aux Iraniens du XIXe siècle les innombrables mouvances secrètes similaires qui ont parsemé l'histoire iranienne, elle est d'abord nommée la *faramoushkhâneh,* mot formé de *farâmoushi* (oubli) et de *khâneh* (demeure). Autrement dit, la franc-maçonnerie est d'abord pour les Iraniens une «maison de l'oubli», nom remplacé peu à peu par *ferâmâsoneri,* mais qui fait aujourd'hui encore allusion à une dimension secrète et négative de la franc-maçonnerie. Pourquoi «maison de l'oubli»? Divers chercheurs ont tenté de résoudre le mystère de cette dénomination équivoque. Esmâïl Râïn, le plus important spécialiste de la franc-maçonnerie iranienne, lie cette appellation mystérieuse aux noms des forteresses-oubliettes, prisons de l'Iran antique où l'on entrait pour n'en jamais ressortir. Râïn justifie cette explication en se référant aux dictionnaires et encyclopédies iraniennes qui indexent les deux sens, franc-maçonnerie étant le sens moderne de *farâmoushkhâneh* et les prisons-oubliettes, le sens ancien.



▲ *Mirzâ Malkom Khân*

Le premier Iranien ayant cité l'institution mystérieuse de la franc-maçonnerie qu'il découvre lors de son séjour en Inde est Abdollatif Moussavi Shoushtari, qui écrit dans son *Tohfat-ol-Alam* que les francs-maçons sont des «groupements d'Européens» et que «*les persanophones de l'Inde les nomment «oubli» (….) car à tout ce qu'il leur est demandé ils répliquent «C'est oublié.»*»[1] Cette secte mystérieuse, bien qu'elle attire l'attention, n'est finalement d'abord pour les Iraniens de l'Inde que l'une des organisations

étrangères venues d'Europe. Cependant, la franc-maçonnerie entre peu à peu en Iran et y trouve une place grâce aux efforts de modernisation des Qâdjârs, qui passent également par l'établissement de rapports (beaucoup trop) cordiaux avec les pays européens qui souhaitent ajouter l'Iran à leur empire colonial.

De par ses cultes secrets qui l'apparentent à une secte et ses idéaux qui écrasent allègrement la culture, les traditions et les croyances des peuples, cette mouvance alors peu connue en Iran attise dès son entrée méfiance, mais aussi intérêt.

L'époque qâdjâre est une ère où la décadence du pays atteint des sommets. La série de guerres lamentablement perdues contre les Russes, l'incapacité des rois qâdjârs à préserver le pays de l'influence grandissante des empires coloniaux, en particulier l'Angleterre, qui tentent de faire de l'Iran un de leurs comptoirs, le grand désordre des mœurs et des finances, la stagnation de la pensée et des sciences font de l'Iran un pays conscient de son passé, mais incapable de se défendre face aux convoitises étrangères et au choc de la rencontre avec la «modernité occidentale», laquelle apparaît pour une partie de l'élite iranienne comme un moyen de sauver l'Iran. Cette élite iranienne apparaît à partir du XIXe siècle. Elle est composée d'Iraniens ayant été formés soit dans des écoles calquées sur le modèle occidental, humaniste, laïc et même antireligieux et surtout, favorables à l'impérialisme occidental car défenseur de ses valeurs; soit directement formés en Europe, où bon nombre de ceux qui deviendront plus tard les hommes politiques de l'ère qâdjâre et du début de l'ère pahlavi sont envoyés pour étudier. En bref, une élite qui pense que l'Iran doit se débarrasser de ses traditions et croyances propres, en particulier religieuses, pour avoir une chance de devenir une grande nation sous l'égide éclairée des empires coloniaux, l'Angleterre, la Russie ou même la France, selon les inclinaisons de chacun.

L'émergence de la franc-maçonnerie en Iran est directement liée à ce contexte de «réveil» national et de confrontation avec l'Occident et il est impossible de la considérer sans tenir compte du fait qu'en Iran du moins, elle a toujours été un vecteur essentiel du colonialisme et de l'impérialisme européens, puis américain, quelle qu'ait été la réaction des Iraniens face à elle.

> En raison du mystère qui entoure la franc-maçonnerie et qui n'est pas s'en rappeler aux Iraniens du XIXe siècle les innombrables mouvances secrètes similaires qui ont parsemé l'histoire iranienne, elle est d'abord nommée la *faramoushkhâneh*, mot formé de *farâmoushi* (oubli) et de *khâneh* (demeure). Autrement dit, la franc-maçonnerie est d'abord pour les Iraniens une «maison de l'oubli»

Etant donné ses idéaux et son étiquette de secte, la franc-maçonnerie est mal accueillie en Iran par les milieux populaires, conservateurs et même royaux, et la première loge iranienne ne voit pas le jour avant 1907. Avant cela, tous les initiés iraniens sans exception le sont alors qu'ils séjournent soit en Europe, soit en Inde pour accomplir des missions diplomatiques ou poursuivre des études. Ceci dit, les premiers Iraniens à être initiés dans des loges non-iraniennes le sont dès le début du XIXe siècle et les premières

pseudo-loges iraniennes, imitations des loges maçonniques européennes au parfum oriental, sont également fondées au XIXe siècle.

L'émergence de la franc-maçonnerie en Iran est directement liée à ce contexte de «réveil» national et de confrontation avec l'Occident et il est impossible de la considérer sans tenir compte du fait qu'en Iran du moins, elle a toujours été un vecteur essentiel du colonialisme et de l'impérialisme européens, puis américain, quelle qu'ait été la réaction des Iraniens face à elle.

L'ambassadeur iranien à Paris Mirzâ Asghar Afshâr est le premier Iranien occupant un poste diplomatique à être initié à la Grande Loge de France en 1808. Envoyé en France par le roi Fath Ali Shâh avec la mission de faire alliance avec la France pour empêcher la mainmise russo-anglaise sur Iran, il lui faut trois mois à peine pour rejoindre les rangs de la franc-maçonnerie et oublier sa mission. Le deuxième Iranien à être initié, en 1810, est Mirzâ Abolhassan Iltchi, deuxième ministre des Affaires étrangères de l'Iran. Après son initiation et pendant trente-cinq ans, Mirzâ Hassan reçoit un salaire mensuel des Anglais en remerciement des efforts qu'il a déployés pour favoriser l'influence britannique à la cour des rois qâdjârs. Au milieu du XIXe siècle déjà, bon nombre de diplomates et d'hommes politiques iraniens ont rejoint les rangs des francs-maçons.

Il faut également préciser que la corruption financière et étatique a été notablement encouragée par les Anglais, au travers tout spécialement de la fraternité maçonnique. Certaines traditions de pots-de-vin qui n'existaient pas auparavant sont particulièrement favorisées par les maçons pour leur permettre d'assurer un meilleur contrôle des postes et de la politique iranienne.

La *Farâmoushkhâneh* de Mirzâ Malkom Khân

A partir du règne de Nâssereddin Shâh (1848-1896), des membres de l'élite iranienne commencent à voyager en Europe et voyant les progrès générés par l'industrialisation, décident d'organiser des réformes politiques, économiques et sociales en Iran. Mais ils sont confrontés au despotisme de Nâssereddin Shâh et de ses courtisans avides. Ce roi et ses proches étant issus d'une culture et d'une tradition iraniennes profondément ancrées, ces intellectuels revenus au pays, comparant la situation désastreuse de l'Iran avec les avancées indéniables de l'Europe, commencent en majorité à penser qu'une occidentalisation radicale pourrait offrir une solution aux problèmes de leur pays d'origine.

L'un des ces Iraniens est Mirzâ Malkom Khân, fils d'un Arménien converti à l'islam, qui a passé de nombreuses années en France où il a été initié à une loge maçonnique, tout en s'imprégnant des idéaux de la Révolution française. Revenu en Iran, il fonde en 1857 une pseudo-loge sur le modèle des loges européennes. Il baptise cette communauté la *Farâmoushkhâneh* et entreprend d'y dispenser les enseignements maçonniques. La *Farâmoushkhâneh* a également pour but la diffusion des idées libérales et républicaines puisque Mirzâ Malkom Khân est un ardent défenseur du système politique français. En résumé, cette communauté a pour objectif de diffuser

les modes de vie et de pensée européens en Iran, dans le cadre d'un enseignement pseudo-maçonnique avec en arrière plan un souffle de soufisme iranien. Cette association entretient d'ailleurs des relations cordiales avec des confréries soufies. «*Ne se contentant pas de son livre* Ketâbcheh gheybi*, où il présentait ses plans de réformes, et pour mieux préparer l'opinion publique, Malkom, imitant les règles de la franc-maçonnerie française, fonda une* farâmoushkhâneh *dont la plupart des premiers membres étaient d'anciens élèves du Dârolfonoun ou des aristocrates mécontents de la situation de leur temps et pessimistes face à l'anarchie et au désordre politique qui régnaient dans leur pays…*»[1] Cette première loge maçonnique iranienne n'en est donc pas une, ce qui ne l'empêche pas d'exercer un attrait profond sur l'élite de la société iranienne dont une partie a déjà été initiée dans des loges européennes.

Les documents historiques démontrent que Nâssereddin Shâh était au courant de l'existence de cette association dont le secrétaire était d'ailleurs son cousin, dernier fils de Fath Ali Shâh, le prince Jalâleddin Qâdjâr. Pourtant, en juillet 1870, il ordonne personnellement la fermeture de la *Farâmoushkhâneh*. Le président Mirzâ Yaghoub est exilé à Istanbul et le prince Jalâleddin placé en résidence surveillée, mais Mirzâ Malkom Khân lui-même n'est pas inquiété. Les raisons exactes de la fermeture de cette pseudo-loge sont encore inconnues, bien que les éléments les plus importants ayant motivé cette décision semblent être l'inquiétude du roi quant à la diffusion d'idées républicaines remettant en cause sa légitimité monarchique, ainsi que la rivalité entre les Russes et les Anglais qui se déploie au travers des dissensions entre anglophiles et russophiles membres de cette association secrète. A l'époque, les Anglais tentent de supplanter les Russes vainqueurs d'une série de guerres avec l'Iran et qui ont alors une grande influence dans le pays.

Après la fermeture de la *Farâmoushkhâneh*, Mirzâ Malkom Khân, qui n'avait pas été arrêté, refonde une association similaire avec l'aide d'un membre de la *Farâmoushkhâneh*, Abbâsgholi Addamiyat. Cette



▲ *Mirzâ Abolhassan Khân Iltchi est l'un des premiers hommes politiques iraniens à être initié dans une loge. Dès son initiation, il servit fidèlement les intérêts des Anglais en Iran.*



▲ *De nombreux politiciens iraniens appartenaient à la loge Bidâri-e Irâniân. Ici, quelques membres de cette loge, de droite à gauche: (assis) Kamâl-ol-Molk, (debout) le sheikh Ebrâhim Zanjâni, Homâyoun Sayyâh, Hossein Kahhâl, Abolhassan Foroughi, Keykhosrow Shâhrokh. Assis à droite de l'image: Dabir-ol-Molk. Assis au milieu, de droite à gauche: Ebrâhim Hakimi, Seyyed Nassrollâh Akhavi et Mohammad Ali Foroughi.*

communauté, similaire à la *Farâmoushkhâneh* et connue sous le nom de «Ligue Addamiyat» existe jusqu'en 1908.

La *Farâmoushkhâneh* a également pour but la diffusion des idées libérales et républicaines puisque Mirzâ Malkom Khân est un ardent défenseur du système politique français.

L'initiation désordonnée d'Iraniens dans les loges européennes permet à ces derniers de s'imprégner de la pensée politique libérale et républicaine, mais ne conduit pas à la création de loges maçonniques en Iran avant le XXe siècle, alors même que les intellectuels de cette ère qâdjâre sont majoritairement favorables à l'entrée de la franc-maçonnerie en Iran, estimant qu'elle faciliterait la diffusion des pensées libérales et l'occidentalisation, vue comme positive, de l'Iran. Mirzâ Malkom Khân ou son disciple Addamiyat, bien que francs-maçons, n'ont pas l'autorisation de fonder des loges en Iran et l'essentiel des activités de la *Farâmouskhâneh* et de la Ligue Addamiyat se concentre autour du combat social et politique et de la diffusion des idées républicaines.

Il faut ici souligner le rôle important des francs-maçons iraniens, appartenant à l'élite et souvent occidentalisés, dans la Révolution constitutionnelle de 1906 qui a conduit à l'établissement d'une monarchie constitutionnelle. Leur rôle dans la diffusion des idées républicaines est d'une importance capitale. Ainsi, les membres de la Ligue Addamiyat sont parmi les acteurs principaux de la Révolution de 1906, bien que leur appartenance à la franc-maçonnerie et leur désir d'occidentaliser l'Iran les ait poussés à dévier cette Révolution au profit des intérêts des pays européens. Quelques mois après la Révolution constitutionnelle, l'attentat du social-démocrate Heydar Khân Amou Oughlou contre le roi sonne le glas de la Ligue

Adamiyat qui ferme ses portes en 1908.

En 1901, Sir Arthur Harding, ministre plénipotentiaire anglais en Iran, parle d'une loge secrète iranienne présidée par Mirzâ Mohsen Khân, initié en 1860 à Paris, et précise que de nombreux membres du gouvernement iranien, notamment le chancelier, ou Ghavâmoddowleh, chef de la Trésorerie militaire, ainsi que des panislamistes ottomans soutiennent cette loge. En réalité, une telle loge n'existait pas et Mirzâ Mohsen Khân se contentait de tenir un salon où se réunissaient les membres de loges maçonniques européennes. D'ailleurs, les efforts de Harding pour affilier ce groupe à la Grande Loge Unie d'Angleterre ont échoué.

La première loge maçonnique iranienne

Officiellement, la franc-maçonnerie iranienne commence son activité avec la loge *Bidâri-e Irânian* (Réveil de l'Iran) en 1907, avec la reconnaissance du Grand Orient de France et du Haut Conseil Maçonnique de France et l'autorisation officielle de Mohammad Shâh Qâdjâr à Téhéran. La décision de la fondation de cette loge date de 1906 quand une dizaine de membres iraniens et français, membres des loges françaises, décident de créer une loge en Iran. Une première loge est fondée en 1906 et est officiellement reconnue par le Grand Orient de France le 6 novembre 1907. Le 29 novembre de la même année, les membres de cette nouvelle loge se rassemblent: Vénérable Maître et président de la loge, Jean-Baptiste Lemaire; responsable des orchestres de l'armée iranienne, Premier Surveillant, Julien Bottin; Second Surveillant, Mirzâ Saïd Entezâm-ol-Saltaneh; Orateur, Ebrâhim Khan Hakim-ol-Molk; secrétaires, Paul-Henri Morel, Abdollâh Mirzâ et Hadji Sayyâh Mahallâti.

Très vite, avant mai 1908, une dizaine de personnalités politiques éminentes rejoignent également cette loge, dont Seyyed Hassan Taghizâdeh, Ali Akbar Dehkhodâ, Mo'tazed-ol-Saltaneh, Mohammad Ali Foroughi et Adib-ol-Mamâlek Farahâni.

Officiellement, la franc-maçonnerie iranienne commence son activité avec la loge *Bidâri-e Irânian* (Réveil de l'Iran) en 1907, avec la reconnaissance du Grand Orient de France et du Haut Conseil Maçonnique de France et l'autorisation officielle de Mohammad Shâh Qâdjâr à Téhéran.

Après le canonnage de l'Assemblée nationale par des cosaques russes sur ordre royal, la Loge cesse momentanément son activité. D'ailleurs, quelques-uns des membres sont arrêtés et d'aucuns exécutés, tels que Jamâl Vâez



▲ *Célèbre image de rassemblement des premiers membres de la loge Réveil de l'Iran*



▲ *Hâdj Mirzâ Mollâ Ali Kani, un des premiers opposants à la franc-maçonnerie*

ou Mirzâ Jahângir Khân, directeur du journal libertaire *Sour-e-Esrâfil*. Mais avec la fin de cette période despotique, la Loge reprend son activité. Il faut préciser que la grande majorité des hommes politiques de la période constitutionaliste et des débuts de l'ère pahlavi étaient membres de cette loge.

Avant que l'influence des francs-maçons dans le monde politique iranien, en tant que chevaux de Troie de l'impérialisme européen, ne se dévoile - en particulier avec la déviance qu'ils font subir à la Révolution constitutionnelle -, les idées de libre pensée véhiculées par cette mouvance sont d'abord examinées avec curiosité par le clergé chiite.

La réaction du clergé de l'ère qâdjâre face à la franc-maçonnerie

L'arrivée de la franc-maçonnerie en Iran, en tant que bagage culturel occidental, suscite immédiatement une réaction de la part du clergé. Cependant, ce n'est d'abord pas dans un contexte religieux, mais bien national et politique, que le clergé s'oppose à la franc-maçonnerie. En effet, avant que l'influence des francs-maçons dans le monde politique iranien, en tant que chevaux de Troie de l'impérialisme européen, ne se dévoile - en particulier avec la déviance qu'ils font subir à la Révolution constitutionnelle -, les idées de libre pensée véhiculées par cette mouvance sont d'abord examinées avec curiosité par le clergé chiite. Pour cette raison, les premières réactions des membres éminents du clergé face à la franc-maçonnerie sont très variées. Des membres du clergé actifs dans les luttes libertaires et anti-despotiques vont même rejoindre la franc-maçonnerie. Ceci dit, dans l'ensemble, le clergé réagit rapidement et négativement à la franc-maçonnerie.

Aujourd'hui, les études sur les réactions - hétérogènes - du clergé de l'ère qâdjâre face au phénomène maçonnique sont encore rares. Les documents d'époque et les études jusqu'alors réalisées ne sont pas unanimes quant au positionnement du clergé de cette époque. Mirzâ Mohammad Khân Tabrizi, membre de la *Farâmoushkhâneh* de Malkom rapporte que les oulémas téhéranais avaient excommunié les francs-maçons et envoyé des gens attaquer leur lieu de rassemblement, mais des spécialistes de la franc-maçonnerie et du clergé de l'ère qâdjâre tels que Mohit Tabâtabâ'i ou Hamid Algar estiment que ce témoignage, datant de quarante-cinq après les faits supposés, est faux et partial.

Il faut cependant insister sur le fait qu'étant donné la politisation forte du

clergé iranien à l'époque, les raisons du rejet de la franc-maçonnerie sont nettement plus en relation avec l'asservissement de la franc-maçonnerie iranienne aux puissances étrangères qu'avec une vision purement théologique. Plusieurs exemples viennent attester le positionnement politique du clergé face aux francs-maçons, notamment la dénonciation, dans une lettre de Hâdj Mirzâ Mollâ Ali Kani, un des ayatollahs influents de l'ère qâdjâre, à Nâssereddin Shâh, du rôle de francs-maçons dans l'arrangement du traité de Reuters qui accorde des monopoles exorbitants aux Anglais. Dans cette lettre, le religieux défend "le royaume", "la nation" et "la religion". Plus tard, le rôle direct des francs-maçons dans l'exécution d'un des grands chefs religieux ayant participé à la Révolution constitutionnelle, Sheikh Fazlollâh Nouri, accentue encore davantage l'antagonisme entre ces deux groupes.

Il semble que les idées libérales et démocratiques de la *Faramouskhâneh* de Malkom Khân aient joué un rôle particulièrement fort dans le recrutement par la vraie franc-maçonnerie d'un grand nombre d'intellectuels et de penseurs patriotes, qui n'étaient nullement des défenseurs des idéaux bourgeois et impérialistes de la franc-maçonnerie. Il faut également préciser que dès cette période, bon nombre de personnalités politiques ont également intégré la franc-maçonnerie avec pour objectif de stabiliser le despotisme royal alors vacillant. L'exemple le plus frappant est celui du roi Mohammad Ali Shâh, despote et franc-maçon, qui ordonna de canonner la toute première Assemblée nationale iranienne, refusant de reconnaître la Constitution et son statut de monarque constitutionnel.

La franc-maçonnerie durant l'ère pahlavi: de la prise de pouvoir par Rezâ Khân Pahlavi (1925) au coup d'Etat de 1953

La particularité essentielle de la franc-maçonnerie du règne de Rezâ Pahlavi (1925-1941) est l'absence d'une loge dominante et d'une organisation systématisée des organismes maçonniques. Avec la victoire de la Révolution constitutionnelle, les laïcs et l'élite occidentalisée réussissent à écarter le clergé et les nationalistes de la scène

> Sous le régime autoritaire de Rezâ Pahlavi, tout rassemblement est suspect et les loges maçonniques iraniennes doivent également faire profil bas en entrant dans une phase «dormante». Ce qui n'est guère gênant puisque les hauts postes politiques sont génералement occupés par des francs-maçons.



▲ *Sheikh Fazlollâh Nouri, un des premiers opposants à la franc-maçonnerie*



▲ *Mohammad Ali Foroughi*

politique, ouvrant la voie à l'entrée d'une majorité franc-maçonne dans les hautes sphères gouvernementales. Sous le régime autoritaire de Rezâ Pahlavi, tout rassemblement est suspect et les loges maçonniques iraniennes doivent également faire profil bas en entrant dans une phase «dormante». Ce qui n'est guère gênant puisque les hauts postes politiques sont quasiment tous occupés par des francs-maçons. Parmi eux, on peut notamment citer Seyyed Hassan Taghizâdeh ou le chancelier Mohammad Ali Foroughi, membres de la loge Bidâri-e Irâniân.

> Mohammad Rezâ Shâh Pahlavi, encore plus désireux que son père d'occidentaliser la société iranienne, approuve implicitement l'existence de la franc-maçonnerie en Iran.

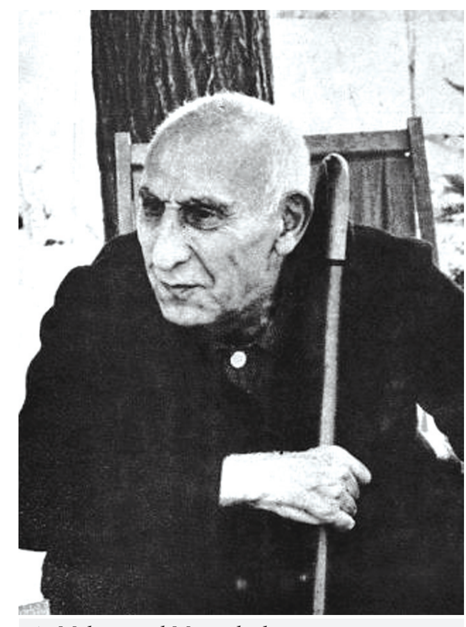
Durant cette période qui voit une partie du territoire iranien occupé par les Anglais suite à la Première Guerre mondiale et aux conflits d'intérêts qui en résultent, seules les loges non-iraniennes sont alors libres de leur activité, nommément les loges anglaises et écossaises fondées et fréquentées par les Britanniques occupant le sud de l'Iran. La première de ces loges est la loge Roshanâ'i à Shirâz, fondée en 1924, la loge Pishâhang à Abâdân, fondée en 1920 et la loge Masjed Soleymân, fondée en 1924, toutes reconnues par la Grande Loge d'Ecosse et qui pratiquent le RER (Rite écossais rectifié). A côté des militaires, les membres de ces loges sont essentiellement les employés anglais de la Société pétrolière Apoc (Anglo-Persian Oil Company). De rares Iraniens sont également membres de ces loges, tels que Farrokh Khân Raf'osaltaneh qui joua plus tard un rôle clef dans la fondation d'autres loges. Il faut également préciser que l'activité de ces loges d'expatriés était limitée au territoire de l'Iran sous contrôle britannique, c'est-à-dire essentiellement le sud.

La passation de pouvoir entre Rezâ Pahlavi et Mohammad Rezâ Pahlavi en 1941, passation organisée par le chancelier Mohammad Ali Foroughi, franc-maçon notoire, met fin à la période de semi-clandestinité des loges maçonniques. Une ère de prospérité et de développement sans pareille commence alors pour la franc-maçonnerie iranienne, en particulier après le coup d'Etat américain de 1953, où les francs-maçons iraniens soutiennent inconditionnellement les putschistes payés par la CIA et aident au renversement du cabinet du premier ministre Mohammad Mossadegh qui, en nationalisant le pétrole iranien, nuit aux intérêts anglo-américains.

La franc-maçonnerie iranienne du coup d'Etat américain de 1953 à la Révolution islamique de 1979

Les années qui suivent le coup d'Etat

américain de 1953 (opération Ajax) sont particulièrement sombres et difficiles pour tous les groupes d'opposition au régime Pahlavi et marquent le début des atrocités commises par la SAVAK dans le cadre de la réduction des droits et des libertés des Iraniens. La franc-maçonnerie iranienne, elle, n'a rien à craindre. Toujours autant au service des intérêts impérialistes européens et désormais américains au détriment des intérêts nationaux, le coup d'Etat et la féroce répression des libertés qui s'ensuit dans les décennies suivantes lui permet de prendre un essor sans précédent, notamment avec la fondation, dès 1951, de la Loge Pahlavi ou Homâyoun, sous la supervision du Grand Orient de France.


▲ *Mohammad Mossadegh*

Mohammad Rezâ Shâh Pahlavi, encore plus désireux que son père d'occidentaliser la société iranienne, approuve implicitement l'existence de la franc-maçonnerie en Iran. Tel n'est pas le cas pour une majorité d'Iraniens qui ont eu plus d'une fois la preuve que l'internationalisme et le libéralisme de la franc-maçonnerie s'inscrivent en opposition avec le bien-être et les intérêts de l'Iran, notamment avec le rôle direct des francs-maçons dans le coup d'Etat qui vient d'écraser la nation. Etant donné que Mohammad Rezâ Pahlavi ne se prononce pas officiellement sur les activités maçonniques en Iran, qu'il encourage ou critique selon une politique ambivalente, les positionnements pour ou contre la franc-maçonnerie sont désormais portés à la connaissance du grand public au travers des débats de presse. L'agitation médiatique autour de la franc-maçonnerie est en soi une preuve de l'importance de ce phénomène dans la vie publique durant l'ère pahlavi.

Alors qu'une certaine partie de la presse nationale préfère demeurer neutre et ignorer la question, la presse d'opposition souligne avec virulence les liens profonds et historiques entre la franc-maçonnerie iranienne et les puissances occidentales, encouragés par le libéralisme et l'internationalisme des


▲ *Deux des membres importants de la loge Réveil de l'Iran: Hosseingholi Khân Navvâb (debout) et Seyyed Hassan Taghizâdeh (assis).*

idéaux de cette mouvance qui ne bénéficient finalement pas aux Iraniens, mais bien à ces pays d'Europe où la franc-maçonnerie a originellement pris forme. La presse pro-maçonnique, elle, souligne l'humanisme et les valeurs libérales de la franc-maçonnerie.

> L'internationalisme propre de la franc-maçonnerie a un effet dévastateur sur les francs-maçons iraniens, qui se sentent beaucoup plus proches de leurs frères maçonniques que de leurs compatriotes et qui ont perdu le contact avec la réalité de la société iranienne à laquelle ils appartiennent et qu'ils sont souvent censés représenter.

Les débats sur la franc-maçonnerie agitent de même les francs-maçons iraniens, en particulier au moment de la fondation de la loge Pahlavi. Les dissensions qui apparaissent mènent alors à un schisme entre les francs-maçons de première génération, c'est-à-dire ceux qui avaient appartenu à la loge Bidâri-e Irâniân, et les membres des loges nouvelles. L'opposition entre ces deux groupes est si forte que les francs-maçons de la loge Bidâri jouent, sans succès, de leur influence auprès de Razmârâ, alors premier ministre, pour s'opposer à la formation de nouvelles loges en 1950. Au vu des documents existants, les raisons de ces dissensions sont liées à la défense des intérêts personnels et de groupe des membres respectifs de chaque loge.

Avec la nouvelle vague d'occidentalisation inaugurée par les Pahlavi et la croissance des échanges entre l'Iran et les pays occidentaux - échanges qui se cantonnaient avant l'ère Pahlavi à l'envoi d'étudiants ou d'émissaires diplomatiques en Europe -, les activités maçonniques se développent à grande échelle. On peut dire que la franc-maçonnerie iranienne atteint son apogée dans les années 1950 et 60. Plus de 80% des loges maçonniques ou organismes affiliés comme le Rotary Club et le Lions Club ont été fondés durant ces deux décennies.

Les années 70 voient une baisse de l'activité maçonnique et de l'intérêt pour la franc-maçonnerie en Iran. Ces années marquent l'apogée des discours prérévolutionnaires. La franc-maçonnerie, vue en tant que cheval de Troie des puissances occidentales dans un pays sous-développé et gangrené par la corruption, la tyrannie et l'incompétence du Shâh et de ses proches, a désormais moins de défenseurs.

Quant aux associations et groupements maçonniques de cette période, en dignes descendants des francs-maçons de la période qâdjâre et constitutionnaliste, défendent le système capitaliste et impérialiste occidental au lieu de diffuser les idées libérales. Pire encore, la franc-maçonnerie iranienne de cette période n'a même plus l'excuse de l'idéalisme et de la découverte de l'humanisme et des idées libertaires et démocratiques européens de la période qâdjâre, marquée par le combat contre le despotisme royal. En réalité, la franc-maçonnerie de la seconde moitié de l'ère pahlavi est sous le contrôle d'un groupe avide et ambitieux proche du pouvoir royal, qui instrumentalise la fraternité maçonnique pour servir des intérêts personnels ou claniques. Le pouvoir royal n'a donc rien à craindre et nombre des courtisans et des responsables politiques de ce régime corrompu sont francs-maçons. La franc-

maçonnerie et la fraternité qu'elle entretient parmi les initiés est alors un levier puissant dans les luttes de pouvoir et d'influence, et y appartenir augmente les chances d'obtention de postes élevés dans les organismes gouvernementaux, économiques, politiques et culturels.

Le profil typique et majoritaire des francs-maçons iraniens de cette période est celui de personnes appartenant à la noblesse, à la haute bourgeoisie ou à la classe des «intellectuels occidentalisés». Cette frange de la population est nettement détachée d'une culture irano-islamique rejetée, car considérée comme «arriérée» et incapable de s'adapter à la modernité. L'internationalisme propre de la franc-maçonnerie a un effet dévastateur sur les francs-maçons iraniens, qui se sentent beaucoup plus proches de leurs frères maçonniques que de leurs compatriotes et qui ont perdu le contact avec la réalité de la société iranienne à laquelle ils appartiennent et qu'ils sont souvent censés représenter.

Le rôle de francs-maçons dans les grandes révolutions politiques, notamment en matière de diffusion d'idées libérales et démocratiques démontre la combativité de cette mouvance, le problème étant que l'objectif final de la franc-maçonnerie semble être l'instauration du libéralisme et du capitalisme politique et économique de la bourgeoisie occidentale, et que, ce but étant atteint, les francs-maçons deviennent alors ardents défenseurs du système établi.

A cette époque prérévolutionnaire, bien que les francs-maçons soient surreprésentés dans les rangs étatiques, les débats politiques sont particulièrement vifs et la franc-maçonnerie, du fait de sa relation plus qu'amicale avec un régime honni, est la cible des trois mouvements d'opposition actifs:

- Le mouvement religieux national: Le motif essentiel de l'opposition du clergé à la franc-maçonnerie est à rechercher dans un sentiment religieux représentatif d'une identité nationale. Autrement dit, la franc-maçonnerie est la cible de ce mouvement d'un côté pour des raisons d'ordre patriotique et de l'autre, pour des raisons d'ordre religieux.
- Le mouvement nationaliste iranien: Les nationalistes s'opposent sur certains principes aux francs-maçons, l'essentiel de leur opposition concernant l'internationalisme du mouvement maçonnique. Ainsi, la libre pensée enseignée par la franc-maçonnerie n'entre pas en conflit avec leur idéologie.
- Les gauchistes et les marxistes: Ce troisième groupe s'oppose à la franc-maçonnerie en tant que cette dernière est vue comme un produit et un moyen de diffusion des idéaux de la bourgeoisie libérale. Les gauchistes voient en la franc-maçonnerie un moyen d'aliénation des pays pauvres et sous-développés par les pays capitalistes.

Les loges iraniennes de l'après coup d'Etat (1953-1979)

Les loges actives en Iran suivent trois obédiences: le Grand Orient de France, la grande Loge Unie d'Angleterre, et les Grandes Loges Unies d'Allemagne. Malgré la prédominance des Anglais, c'est avec la reconnaissance et sous la supervision du Grand Orient de France que la loge Pahlavi est fondée au début des années 50.

La loge Homâyoun (Pahlavi) ouvre ses portes peu avant le coup d'Etat de 1953 grâce aux efforts de Mohammad Khalil Javâheri, l'un des rares maçons iraniens à ne pas cacher son affiliation.

Cette loge comprend également un Club Hâfez, où se tiennent les réunions des initiés.

Les loges actives en Iran suivent trois obédiences: le Grand Orient de France, la grande Loge Unie d'Angleterre, et les Grandes Loges Unies d'Allemagne. Malgré la prédominance des Anglais, c'est avec la reconnaissance et sous la supervision du Grand Orient de France que la loge Pahlavi est fondée au début des années 50.

En raison de son intervention directe et de son soutien sans faille aux putschistes durant le coup d'Etat de 1953, cette loge est dissoute en 1955 sur avis du Grand Orient de France. Après cette dissolution, 42 nouvelles loges voient le jour. Parmi les loges d'obédience française qui sont fondées après la dissolution de la loge Homâyoun, on peut notamment citer la loge Mowlavi et la loge Saadi à Téhéran, la loge Shams-e Tabrizi à Tabriz, la loge Bouali Sina (Avicenne), la loge Mazda, la Loge de France qui était une loge francophone, et la loge Kasrâ. Parmi les organismes secondaires de la franc-maçonnerie d'obédience française, il faut citer la fondation en 1960 du Chapitre Mowlavi, auquel sont affiliés la majorité des Vénérables maîtres ou hauts membres des loges. En plus de ce chapitre, la franc-maçonnerie iranienne d'obédience française se dote en 1970 d'un Suprême Conseil, sous la supervision du Suprême Conseil du Rite écossais ancien et accepté du Grand Orient de France.



▲ *Jafar Sharif Emâmi*

Quant aux loges d'obédience anglaise, reconnues par la Grande Loge Unie d'Angleterre, on peut citer la Loge de Téhéran, fondée en 1958, la loge Kourosh, la loge Khayyâm, fondée en 1962, la loge d'Ispahan, fondée en 1965, la loge Jeanne d'Arc, loge francophone d'obédience anglaise, fondée en 1967, la loge Aria, reconnue officiellement en 1966, la loge Ahvâz, fondée en 1966 et la loge Nour fondée en 1968. En plus de ces loges, il faut mentionner les chapitres organisés sous l'égide du Supreme Grand Chapter of Scotland, notamment le Chapitre Kourosh et le Chapitre Dârioush.

Les loges d'obédience écossaise ont également un club Râzi où se tiennent les réunions et les colloques scientifiques des francs-maçons iraniens affiliés à la Grande Loge d'Ecosse.

Les loges iraniennes d'obédience allemande et reconnues par les Grandes Loges Unies d'Allemagne sont, quant à elles, fondées par des Iraniens ultranationalistes qui refusent les obédiences française, anglaise ou écossaise et cherchent, du moins en apparence, à obéir avec sincérité aux devises maçonniques, notamment la

devise française de liberté, de fraternité et de solidarité. Il faut également préciser que les loges iraniennes d'obédiences française et anglaise rejettent ce groupe. Parmi les loges de cette obédience, on peut citer la loge Mehr, la loge Aftâb, la loge Setâreh Sahar (Etoile de l'aube), la loge Vafâ, la loge Safâ et la loge Nâhid.

La grande majorité de ces loges, de quelque obédience qu'elles aient été, ont survécu jusqu'en 1979, date à laquelle la révolution en Iran a mis fin, du moins sur le territoire iranien, à leurs intrigues.

Ce bref survol de l'histoire de la franc-maçonnerie en Iran avant la Révolution islamique de 1979 ne permet guère d'entrer dans le vif des débats qui ont conduit à l'interdiction des pratiques maçonniques en Iran après la Révolution. Contentons-nous donc de souligner encore une fois l'importance du rôle de la franc-maçonnerie dans les convulsions de l'histoire contemporaine iranienne. ■

> La franc-maçonnerie de la seconde moitié de l'ère pahlavi est sous le contrôle d'un groupe avide et ambitieux proche du pouvoir royal, qui instrumentalise la fraternité maçonnique pour servir des intérêts personnels ou claniques.

---

1. Moussavi Shoushtari, Abdollatif, *Tohfat al-Alam,* p. 183 cité dans: Râïn, Esmâïl, *Farâmoushkhâneh va ferâmâsoneri dar Irân* (La Farâmoushkhâneh et la franc-maçonnerie en Iran), Téhéran, éd. Amir Kabir, 1979, p. 277.
2. Mohit Tabâtabâ'i, Mohammad, *Majmou'eh-ye Assâr Mirzâ Malkom Khân* (Œuvres complètes de Mirzâ Malkom Khân), Téhéran, éd. Dânesh, 1948, p. 511.

Bibliographie:

- Râin, Esmâïl, *Farâmoushkhâneh va ferâmâsoneri dar Irân* (La Farâmoushkhâneh et la franc-maçonnerie en Iran), Téhéran, éd. Amir Kabir, 1979.
- Mohit Tabâtabâ'i, Mohammad, *Majmou'eh-ye Assâr Mirzâ Malkom Khân* (Œuvres complètes de Mirzâ Malkom Khân), Téhéran, éd. Dânesh, 1948.
- Aryâbakhshâyesh, Yahyâ, *Târikh-e âghâzin-e ferâmâsoneri dar Irân* (Histoire des débuts de la franc-maçonnerie en Iran), Téhéran, éd. Soureh Mehr, 2009.
- Amir Hossein, *Tashkilât-e ferâmâsoneri dar Irân* (Histoire de la franc-maçonnerie en Iran), Téhéran, éd. Elmi, 1992.
- Markaz asnâd-e enghelâb-e eslâmi, *Ferâmâsoner-hâ, rotâryan-hâ va lâyenzhâ-ye Irân* (Les membres de la franc-maçonnerie, des Rotary Club et des Lions Club d'Iran), Téhéran, éd. Markaz asnâd-e enghelâb-e eslâmi, 1999.
- Bastiaensen, Michel, «Les débuts de la franc-maçonnerie en Iran», Introduction à une traduction, par le même auteur, d'un poème d'Adib Ol-Mamalek Farahâni, poète iranien franc-maçon du début du XXe siècle (à paraître).
- Moussavi Niâ, Mohammad Taghi, «Ravand-e peydâyesh-e ahzâb va anjomanhâ-ye serri dar enghelâb-e mashroutiyat» (Etude du processus d'apparition des partis et associations secrets durant la Révolution constitutionnelle), in. *Etelâat siâssi eghtessâdi,* no. 227-230.
- Haghâni, Moussâ, «Naghsh-e ferâmâsoneri dar enherâf-e nehzat-e mashroutiyat» (Le rôle de la franc-maçonnerie dans la déviation du processus constitutionnel), in. Revue *Amouzeh*, hiver 2005, n° 6.
- Piri, Mohammad, Azarnyousheh Abbâsali, «Zamineh-hâye târikhi gerâyesh be ferâmâsoneri» (Les conditions historiques de l'intérêt pour la franc-maçonnerie), in. *Revue trimestrielle des Sciences humaines de l'Université Al-Zahrâ*, 13e année, n° 46-47, 2003.
- Aghili Nourallâh, «Anjoman Okhovvat, ferâmâsoneri va kargozârân dorân-e pahlavi» (L'association Okhovvat, la franc-maçonnerie et les responsables de l'ère pahlavi), in. Revue *Motâleât-e târikhi,* n° 16, printemps 2007.

L'influence de la franc-maçonnerie dans la Révolution constitutionnelle

Zahrâ Moussâkhâni

En 1905, la Perse est encore sous la domination de la dynastie qâdjâre, au pouvoir depuis 1781. Au cours de son règne, la Perse devient peu à peu la proie des politiques impérialistes russes et britanniques. Cette rivalité internationale affaiblit le pouvoir iranien et contribue à générer la déliquescence généralisée du pays. L'élite iranienne pense alors que la seule façon de sauver l'Iran d'une domination étrangère est de combattre le despotisme royal et d'établir un système démocratique, doté d'une Constitution jusqu'alors inexistante.

Le 5 avril 1906, après un an de révoltes populaires et de manifestations, Mozaffareddin Shâh (1896-1907) publie un édit royal autorisant la formation d'un Majless (parlement) national et la rédaction d'une Constitution. Le 6 août 1906, la première assemblée législative (appelée l'Assemblée nationale suprême) est formée pour préparer l'ouverture de la première session du Majless et rédiger les dispositions régissant l'élection des membres de ce parlement. Au cours des cinq premiers mois de la Révolution, les constitutionnalistes organisent des élections populaires à l'issu desquelles les parlementaires sont élus. Les lois électorales de septembre 1906 accordent le droit de vote à six catégories d'électeurs: les membres de l'aristocratie qâdjâre et de la noblesse, les propriétaires fonciers, les clercs, ainsi que les marchands, les petits exploitants et les membres des corporations de métiers. La plupart des observateurs contemporains s'accordent à dire que cette première élection iranienne, accueillie avec enthousiasme par les Iraniens, est un exemple de pratique démocratique, mais la Révolution est bientôt déviée de la direction qu'elle avait prise, notamment du fait des activités des francs-maçons.[1]

Le rôle de la franc-maçonnerie dans la Révolution constitutionnelle

Selon les documents historiques, la franc-maçonnerie britannique commence à prospecter en Iran dès les débuts du XIXe siècle et le règne de Fath Ali Shâh, durant lequel trois membres actifs des loges britanniques entrent en Iran: Sir Harford Jones, auteur du livre *Les derniers jours de la vie de Loft Ali Khân Zand*, James Justinian Morier, auteur des *Aventures de Hâdji Bâbâ d'Ispahan* et J. B. Freizer, l'auteur du livre *Nâder Shâh et l'histoire de la résidence des princes iraniens à Londres*. Ces trois hommes étendent rapidement leur influence au sein de l'élite politique et sociale iranienne et contribuent à préparer le terrain pour l'entrée de la franc-maçonnerie.

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, une certaine élite sociopolitique iranienne est initiée dans des loges maçonniques en Europe et souhaite développer la franc-maçonnerie en Iran, à tel point que Mirzâ Malkom Khân, franc-maçon initié en France, va fonder une *Farâmoushkhâneh*, pseudo-loge calquée sur le modèle des loges maçonniques européennes, avec pour but d'y diffuser les idées libérales et républicaines, et ce, un demi-siècle avant l'ouverture officielle de la première loge iranienne. Cette *Farâmoushkhâneh* a un rôle de publicité non négligeable pour la véritable franc-maçonnerie dans

le recrutement de nouveaux membres de l'élite iranienne, car la diffusion des idées républicaines et le combat contre le despotisme royal qu'elle encourage, fait penser à de nombreux patriotes iraniens que de tels idéaux sont également défendus par les francs-maçons.

Au début du XXe siècle, le combat contre le despotisme se généralise et après une période troublée, la Révolution constitutionnelle transforme la royauté despotique en monarchie constitutionnelle. Toutes les couches sociales iraniennes participent à cette Révolution, qui n'est finalement possible que grâce au rôle essentiel joué par les classes marchande, populaire et traditionnelle. Ces dernières ne sont cependant pas attirées par la pensée libérale et républicaine diffusée par les laïcs, souvent francs-maçons, qui jouent également un rôle important dans cette révolution. Le clivage entre ces deux courants ayant tous deux participé à la révolution constitutionnelle est fort et dès la victoire du mouvement, le fossé se creuse entre eux concernant les modalités du nouveau gouvernement. Les francs-maçons, nombreux dans la faction des laïcs et appartenant généralement à la noblesse ou à la haute bourgeoisie qâdjâre, souhaitent voir se réaliser

Au début du XXe siècle, le combat contre le despotisme se généralise et après une période troublée, la Révolution constitutionnelle transforme la royauté despotique en monarchie constitutionnelle. Toutes les couches sociales iraniennes participent à cette Révolution, qui n'est finalement possible que grâce au rôle essentiel joué par les classes marchande, populaire et traditionnelle.



▲ *Sattâr Khan et Bâgher Khân parmi un groupe de militants constitutionnalistes*



▲ *Mohammad Ali Shâh*

l'occidentalisation intégrale de la société iranienne sur tous les plans et donc un rapprochement encore plus grand avec les puissances européennes - dans un contexte où l'Iran ne possède pas une capacité de défense suffisante contre les ambitions de ces puissances -, et ce au détriment des intérêts nationaux. Les religieux et les nationalistes, représentant l'autre faction, s'opposent à ces derniers sur de nombreux points, notamment la place de la religion dans le gouvernement et la sauvegarde des intérêts nationaux.

▲ *Les membres du premier Majlis*

Les documents historiques montrent que l'implication des nationalistes et du clergé dans la Révolution constitutionnelle a été autant sinon encore plus marquée que celle des laïcs et des francs-maçons. Cependant, ces derniers ont tôt fait de récupérer la Révolution constitutionnelle à leur nom, en insistant sur le fait qu'ils sont les premiers à faire connaître le libéralisme en Iran. L'idée d'une constitution, l'insistance sur la rédaction des principes annexés comme un complément de la Constitution pour garantir les droits et les libertés démocratiques, le combat militaire contre le coup d'Etat de Mohammad Ali Shâh et certaines de ses méthodes tyranniques, la résistance héroïque face aux forces royales assiégeant Tabriz, la conquête de Téhéran et la révocation de Mohammad Ali Shâh, tous ces épisodes de la Révolution constitutionnelle furent menés à bien par des individus très éloignés de la franc-maçonnerie.

Le manque de sensibilisation du public et l'absence d'un guide conscient permettent aux francs-maçons de prendre la direction du mouvement constitutionnaliste et de vider de son contenu ce combat pour la liberté. Précisons que dès que le mouvement perd son souffle initial, la fraternité maçonnique internationale jouant, nombre de ces «combattants» francs-maçons se voient placés à des postes clés dans le gouvernement monarchique et contrôlé par les puissances coloniales.

Précisons également que la franc-maçonnerie iranienne accueille quelque temps plus tard et avec empressement le despote Mohammad Ali Shâh Qâdjâr, qui ordonne notamment de canonner le tout premier Parlement iranien. Autrement

dit, la révolution constitutionnelle est récupérée par une classe supérieure internationaliste, occidentalisée, pro-colonialiste et pro-impérialiste, qui est le fruit du despotisme qâdjâr et qui refuse de perdre ses privilèges. La fraternité, l'internationalisme et le libéralisme de la franc-maçonnerie, à laquelle appartiennent une majorité des membres de cette classe dominante, deviennent finalement des armes permettant de spolier, au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, les intérêts, la culture et les croyances de la nation iranienne, des mains mêmes d'une élite censée représenter cette nation.

La récupération du mouvement constitutionnel par les francs-maçons et les laïcs commence avant la cessation des révoltes et se manifeste notamment sous la forme de la création de tribunaux sommaires où les chefs non francs-maçons de la rébellion sont jugés et généralement exécutés. Par de tels actes, les religieux et les nationalistes sont finalement écartés, laissant aux francs-maçons, en tant que valets de l'impérialisme et du colonialisme, le champ libre pour occuper les places désirées au sein du monde politique. Après la Révolution constitutionnelle, les francs-maçons formèrent la colonne vertébrale de tous les futurs gouvernements jusqu'à la Révolution de 1979 et jouèrent un rôle prédominant dans l'élection des membres du premier parlement, au profit de l'impérialisme et du libéralisme bourgeois économique des puissances européennes. La plupart des membres de la première loge maçonnique d'Iran, Bidâri-e Irânian, s'introduisirent notamment à l'Assemblée nationale où treize représentants de Téhéran sur seize étaient Frères de l'Ordre. Parmi eux, nous pouvons citer Mirzâ Hassan Khân Vosoughoddowleh, Mirzâ Mohammad Ali Khân Zakâ-ol-Molk (futur premier ministre) et Hadj Seyyed Nasrollâh Sâdât Akhavi, qui ont tous les trois occupé les plus hauts postes politiques et dirigé l'Iran un certain temps.[2]

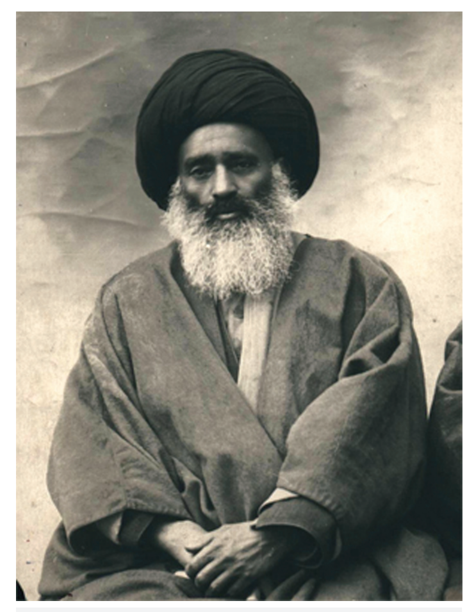
Après la Révolution constitutionnelle, les francs-maçons formèrent la colonne vertébrale de tous les futurs gouvernements jusqu'à la Révolution de 1979 et jouèrent un rôle prédominant dans l'élection des membres du premier parlement, au profit de l'impérialisme et du libéralisme bourgeois économique des puissances européennes.

Il faut préciser que l'ennemi numéro un des francs-maçons demeure le clergé et ses grands représentants au sein du mouvement constitutionnel, tel que Sheikh Fazlollâh Nouri qui ont un pouvoir et une influence réels au sein de la société. Par conséquent, il est alors vital pour les francs-maçons de les écarter au plus vite. Pour ce faire, les francs-maçons s'attaquent en premier à Sheikh Fazlollâh et organisent un simulacre de procès dans un tribunal composé intégralement de laïcs, majoritairement francs-maçons, dont le procureur Ibrâhim Zanjâni[3], membre de la loge Bidâri, qui voue en outre une haine particulière au clergé. Sheikh Fazlollâh est condamné à la pendaison car il n'est pas laïc. Après son exécution, les religieux, puis les nationalistes sont mis sous pression, jugés et écartés par tous les moyens de la scène politique.

Parmi les personnalités nationalistes centrales du mouvement constitutionnaliste qui ont été écartées de force, nous pouvons citer Sattâr Khan et Bâgher Khân.



▲ *Seyyed Mohammad Tabâtabâ'i*



▲ *Abdollâh Behbahâni*

Les francs-maçons réussissent à faire dévier et à récupérer le mouvement constitutionnaliste pour le rendre compatible avec leurs intérêts ainsi que ceux de la classe bourgeoise occidentale; les souhaits et les exigences des Iraniens eux-mêmes étant à l'inverse considérés rétrogrades, dangereux et marqués par le fanatisme religieux.

Finalement, les francs-maçons réussissent à faire dévier et à récupérer le mouvement constitutionnaliste pour le rendre compatible avec leurs intérêts ainsi que ceux de la classe bourgeoise occidentale; les souhaits et les exigences des Iraniens eux-mêmes étant à l'inverse considérés rétrogrades, dangereux et marqués par le fanatisme religieux. Pourtant, un autre des guides religieux de ce mouvement, Seyyed Mohammad Tabâtabâ'i, avait écrit: «*Nous n'avons pas vu nous-mêmes de régime constitutionnel, mais ce que nous en avons entendu est que la Constitution procurera sécurité et prospérité à la société. En conséquence, nous voulons concevoir une Constitution digne de notre société.*»[4] ■

1. Malekzâdeh, Mahdi, *Târikh-e enghelâb-e mashroutiat-e irân* (L'histoire de la Révolution constitutionnelle de l'Iran), Téhéran, éd. Sokhan, 2005.
2. Maleki, Hossein, *Naghsh-e ferâmâson-hâ dar târikh-e moâser-e irân* (Le rôle de la franc-maçonnerie dans l'histoire contemporaine de l'Iran), Téhéran, éd. Eshâreh, 2005.
3. Ebrâhim Zanjâni, membre de la loge Réveil de l'Iran (Bidâri-e Irân) voyait dans deux grandes figures religieuses de son époque, Hadj Sheikh Fazllollâh Nouri et Akhound Mollâ Qorban'Ali Zanjâni, les plus grands ennemis de la modernité en Iran.
4. Râ'in, Esmâ'il, *Farâmoushkhâneh va frâmasoneri dar irân* (La farâmoushkhâneh et la franc-maçonnerie en Iran), Téhéran, éd. Amir Kabir, 1979.

La franc-maçonnerie et le chiisme en Iran

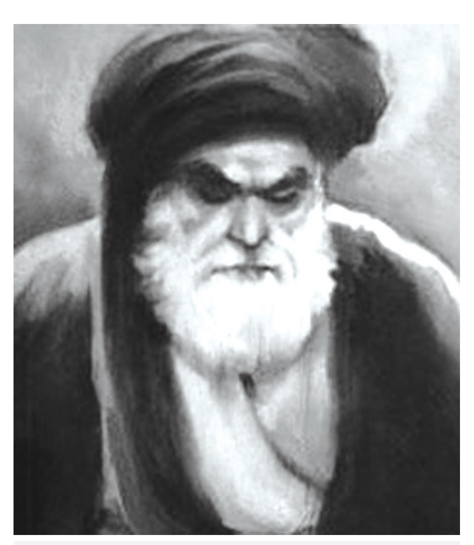
Hamideh Haghighatmanesh

Un regard sur l'histoire de l'Iran suffit pour se rendre compte de l'importance du rôle du chiisme dans la société iranienne, autant dans la sphère privée que la sphère politique. Le rapprochement entre le politique et le religieux date de l'époque safavide. La proclamation du chiisme en tant que religion officielle du pays a permis le développement de la pensée chiite et la légitimation du pouvoir safavide. Sous le règne de Shâh Abbâs, les savants religieux se sont vus conférer des rôles importants dans le domaine politique. Ce rapport étroit entre religieux et politique, malgré ses hauts et ses bas, a duré jusqu'à l'époque qâdjâre où la présence politique de personnalités religieuses atteint son apogée après l'arrivée au pouvoir de Fath'Ali Shâh.

Les francs-maçons, dont l'un des principaux objectifs à côté des motifs politiques, militaires et culturels, était de combattre ce qu'ils considéraient être la dimension la plus traditionnelle et rigoriste de la religion faisant obstacle à leurs idéaux réformistes et modernes. Constatant la grande influence du clergé chiite dans la vie des Iraniens et son rôle dans les affaires politiques du pays, ils essayèrent de la faire reculer, en ce qu'ils considéraient cette influence comme un obstacle important à l'atteinte de leurs buts. C'est ainsi que furent constituées plusieurs associations et loges maçonniques inspirées des loges occidentales, rassemblant des intellectuels et certaines grandes personnalités du monde politique et académique. Ces loges, apparemment fondées au nom de la défense du progrès, du modernisme, de la démocratie attirèrent un certain nombre d'intellectuels et de personnalités politiques. Or, l'un des obstacles à une colonisation aisée de l'Iran, objectif implicite visé par les francs-maçons sous couvert d'idéaux progressistes, était la présence d'une forte conscience religieuse alimentée par la présence des religieux chiites au sein de la population. Ces derniers étaient conscients des projets à visée colonialiste des puissances européennes et s'employaient, de par leur influence au sein de la population et leur autorité religieuse, à les contrer. A titre d'exemple, la *fatwâ* historique de Mirzâ-ye Shirâzi interdisant l'usage du tabac visait à combattre le traité de Talbot qui, signé en 1872, établissait un monopole étranger dans plusieurs domaines économiques iraniens et visait à étendre le domaine d'influence de l'Angleterre sur l'Iran et ses richesses. Cette *fatwâ* permit l'annulation de ce traité, ce qui prouve bien le rôle clé du clergé chiite dans les combats anticolonialistes. Mirzâ avait également été soutenu par de grandes personnalités religieuses telles que Sheikh Fazlollâh Nouri, Seyyed Djamâl-e Din Asadâbâdi et Mirzâ-ye Ashtiâni.

L'un des obstacles à une colonisation aisée de l'Iran, objectif implicite visé par les francs-maçons sous couvert d'idéaux progressistes, était la présence d'une forte conscience religieuse alimentée par la présence des religieux chiites au sein de la population.

L'un des moyens employés par la franc-maçonnerie pour limiter l'influence de la religion chiite dans la vie sociale et de la laïciser était de propager le sectarisme et d'encourager la création de sectes déviant des principes de la religion traditionnelle telles que le sheykhisme ou le bahaïsme. Ces activités poussèrent le clergé à davantage s'impliquer et à dénoncer ces activités. Face à l'échec relatif des efforts de la franc-maçonnerie dans ce sens, certains membres de l'ordre tentèrent de défendre une nouvelle version intellectualiste du chiisme gardant son apparence,



▲ *Mirzâ-ye Shirâzi*

mais en le vidant en réalité de ses valeurs et principes et en le combattant indirectement. C'est aussi dans ce sens que la franc-maçonnerie se mit à utiliser des devises conformes aux principes islamiques afin de pouvoir augmenter son influence au sein de la population et propager ensuite ses propres idées. Cette initiative attira même quelques religieux qui y adhérèrent en la prenant pour un mouvement défendant les valeurs de l'islam.[1]

Les loges maçonniques sont apparues progressivement en Iran; la première ayant été fondée par Mirzâ Malcom Khân.[2] Les débuts du mouvement antimaçonnique au sein du clergé débutèrent peu après la fondation de cette loge, sous l'égide du religieux Hâdj Mollâ Ali Kani qui exerça des pressions sur Nâssereddin Shâh en vue de la fermeture de cette loge. Ce même Ali Kani s'érigea, dans le prolongement de la lutte contre l'impérialisme étranger en Iran, contre un traité de monopole obtenu par le baron de Reuters qui affirmait la domination économique et politique de l'Angleterre sur l'Iran en lui octroyant d'importants moyens d'ingérence dans l'économie et la politique iraniennes. Après avoir sensibilisé une partie de la population au contenu de ce traité, Ali Kani écrivit une lettre au Shâh de l'époque et critiqua les activités du chancelier Sepahsâlâr et de Malcom Khân qui avaient conclu ce traité. Grâce à sa persévérance, le roi annula finalement ce traité.

Comme nous l'avons évoqué, l'un des principaux moyens employés par les francs-maçons iraniens pour limiter l'influence du clergé chiite était de développer leur influence en son sein et d'y propager leur pensée humaniste et empreinte de laïcité. Ces paroles de Malcom Khân montrent bien l'existence d'un tel projet: «*Je souhaitais propager les principes de la civilisation occidentale en Iran, et pour ce faire, je me suis servi de la société religieuse.*»[3] Seyyed Djamâl Vâ'ez Esfahâni et Sheikh Ebrâhim Zandjâni furent les principaux artisans d'un tel projet. Seyyed Djamâl Vâ'ez

▲ *Sheikh Fazlollâh Nouri*

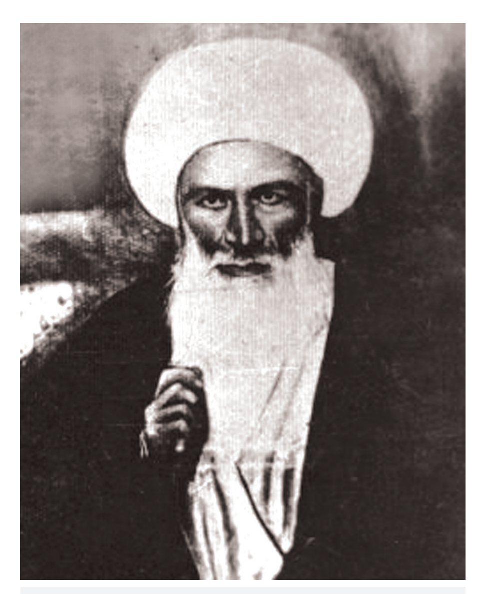
défendait les idées de Malcom Khân, et ses réflexions étaient publiées dans une revue intitulée *Al-Djamâl*. Cette revue s'employait notamment à vouloir présenter Sheikh Fazlollâh Nouri, un grand chef religieux, comme une personne opposée au développement de la technologie et enclin à favoriser la colonisation de l'Iran. Du fait de cette propagande négative, l'exécution de Sheikh Fazlollâh suscita très peu de protestations au sein de la population téhéranaise de l'époque. Cette exécution, destinée à affaiblir et à écarter le clergé défendant le gouvernement constitutionnel, était due au rapport qu'entretenait ce dernier avec Mirzâ-ye Shirâzi ainsi qu'à l'hostilité des francs-maçons à son égard. Le tribunal qui proclama sa sentence était majoritairement constitué de membres de loges maçonniques et son procureur, Sheikh Ebrâhim Zandjâni, qui proclama la sentence de l'exécution de Sheikh Fazlollâh était l'un des premiers dirigeants de la loge *Bidâri-e Irân* (Réveil de l'Iran). A la suite de cette exécution, un grand nombre de religieux renoncèrent à la légitimation de la Révolution constitutionnelle et non seulement le clergé, mais également des constitutionnalistes tels que Sattâr Khân et Bâgher Khân furent écartés de la scène révolutionnaire. Moins d'un an après cet événement, un autre chef religieux, Seyyed Abdollâh Behbahâni fut également exécuté, à la suite de quoi l'âyatollâh Akhound Khorâssâni qui, une fois au courant de l'exécution de Sheikh Fazlollâh et de la déviation de la Révolution constitutionnelle, avait décidé de venir à Téhéran pour protester contre ces événements, décéda dans des circonstances troubles.[4]

La complexité de la nature de la franc-maçonnerie, ses activités clandestines et


▲ *Seyyed Djamâleddin Asadâbâdi*

L'un des moyens employés par la franc-maçonnerie pour limiter l'influence de la religion chiite dans la vie sociale et de la laïciser était de propager le sectarisme et d'encourager la création de sectes déviant des principes de la religion traditionnelle.


▲ *Mirzâ Hassan Ashtiâni*


▲ *Hâdj Mollâ Ali Kani*

son idéologie particulière au sujet de la tolérance religieuse empêchaient les religieux de défendre une position unie et précise vis-à-vis des francs-maçons qui jouèrent un rôle important dans la Révolution constitutionnelle de 1906. En raison de la discorde existant entre les religieux au début de cet événement, le clergé défendit deux prises de position distinctes vis-à-vis de la franc-maçonnerie: la refuser et l'éviter, ou l'accepter et la rejoindre. Les religieux défendant la première position mettaient en doute la nature et les objectifs de la franc-maçonnerie et la considéraient comme un complot anti-islamique. D'autres avaient une vision extrémiste et fanatique et protestaient contre elle en raison du fait qu'elle était à l'origine un mouvement occidental. Les tenants de la deuxième position étaient pour leur part des religieux attirés par les devises de la franc-maçonnerie qu'ils considéraient conformes à la religion, et en devinrent membres. Certains d'entre eux, comme Seyyed Djamâleddin Asadâbâdi, Seyyed Mohammad Tabâtabâï et son fils Mohammad Sâdegh, la quittèrent après y avoir discerné son absence de compatibilité avec l'islam. Ce dernier exprima en ces termes leur rapport avec la franc-maçonnerie: «*Au cours de la Révolution constitutionnelle, mon père et moi avons rejoint une loge maçonnique. Mais à la fin de la Révolution, nous avons clairement constaté que l'Angleterre usait de la loge française pour étendre son influence. Nous avons donc immédiatement quitté cette loge.*»[5]


▲ *Seyyed Djamâl Vâ'ez Esfahâni*

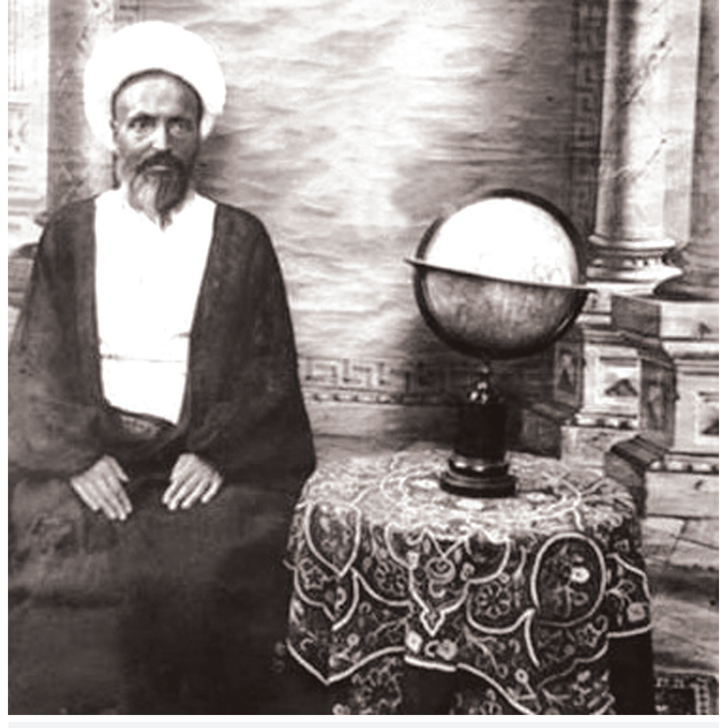
Comme d'autres religieux iraniens qui continuaient leurs activités politiques à l'étranger, Seyyed Djamâleddin Asadâbâdi rejoignit la loge *Kowkab al-Shargh* (Etoile de l'Orient) en Egypte, un an après avoir accepté les devises maçonniques. Il en exprime ainsi la raison: «*Ce qui m'encouragea à devenir membre de la franc-maçonnerie fut la devise trompeuse de ce courant, c'est-à-dire liberté, égalité et fraternité…*»[6]

A partir de 1875, en collaboration avec des associations maçonniques, il

commença sérieusement à s'investir dans la lutte contre l'injustice sociale et politique. Néanmoins, son combat sincère pour l'égalité et la liberté allait à l'encontre des objectifs non-déclarés des francs-maçons, qui décidèrent de le stopper. Ainsi, finalement, Seyyed Djamâl, qui voulait se servir de cet ordre comme d'une tribune pour diffuser l'islam et ses idéaux, s'en sépara. Cette séparation se fit au détriment des francs-maçons, et ce du fait de la grande influence de Seyyed Djamâl au sein du clergé. Certains francs-maçons tentèrent alors de le discréditer. Il faut rappeler que Seyyed Djamâl était alors une figure nationale et internationale influente: il avait déjà rencontré de nombreuses hautes personnalités religieuses de diverses religions, dont le pape, ainsi que d'influentes personnalités politiques. Son but était d'œuvrer pour la diffusion de l'islam dans le monde, et il avait également rejoint la franc-maçonnerie dans ce but. Son passé d'activiste politique, notamment la correspondance contre le traité de Talbot qu'il avait échangée avec Mirzâ-ye Shirâzi, alors résidant à Nadjaf, lui avait déjà valu une certaine méfiance et animosité parmi les francs-maçons, sentiments attisés à l'extrême quand il décida de quitter la franc-maçonnerie.[7]

Quoi qu'il en soit, au cours de leur règne, les Qâdjârs se sont aliénés de façon croissante un clergé qui s'efforçait de préserver le rôle social de l'islam et d'empêcher les Etats étrangers de coloniser le pays. Les guerres entre l'Iran et la Russie sous le règne de Fath'Ali Shâh, les traités signés avec les Anglais à l'époque de Nâssereddin Shâh et la Révolution constitutionnelle lors du règne de Mohammad Ali Shâh, évènements menaçant la souveraineté de l'Iran et de l'islam, ont favorisé la présence croissante du clergé, seul bastion de résistance sérieuse face au colonialisme occidental. Cette présence de plus en plus visible du clergé suscitait de nombreuses tensions avec le pouvoir en place, et les Qâdjârs se sont toujours efforcés de neutraliser le combat des religieux qui, malgré certains échecs, en particulier lors de la Révolution constitutionnelle, n'ont pas cessé de résister.

La complexité de la nature de la franc-maçonnerie, ses activités clandestines et son idéologie particulière au sujet de la tolérance religieuse empêchaient les religieux de défendre une position unie et précise vis-à-vis des francs-maçons qui jouèrent un rôle important dans la Révolution constitutionnelle de 1906.



▲ *Sheikh Ebrâhim Zandjâni*

Sous le règne des Pahlavis, et plus particulièrement celui de Mohammad Rezâ, la franc-maçonnerie développa encore davantage son influence dans l'ensemble des domaines politique, économique et culturel du pays. Ce rôle accru des loges maçonniques entraîna la réaction du clergé opposé à la franc-maçonnerie. Ce sont en particulier les conséquences de la Première Guerre mondiale en Iran qui ont favorisé un renouveau de l'engagement du clergé sur la scène politique et sociale. Il faut notamment citer les noms de Seyyed Mohammad Kâzem Yazdi, Mirzâ Mohammad Taghi Shirâzi, ou encore Shari'at Esfahâni qui ont activement lutté contre l'influence des Alliés en Iran.

> Mohammad Ali Foroughi et Seyyed Hassan Taghizâdeh étaient membres de la *loge Bidâri*, qui a également poursuivi ses activités antireligieuses pendant le gouvernement de Rezâ Shâh Pahlavi.



▲ *L'âyatollâh Seyyed Hassan Modarres*

L'âyatollâh Seyyed Hassan Modarres, grande figure religieuse et intellectuelle de l'époque, a notamment été l'un des membres du Comité de défense nationale contre la Russie et l'Angleterre. De plus, en collaboration avec Sheikh Mohammad Khiâbâni, autre figure religieuse de cette époque, il s'opposa également au traité de 1919, qui affirmait la domination de l'Angleterre en Iran dans les domaines financier et militaire.

Finalement, les Qâdjârs, qui avaient entretenu des rapports amicaux avec la franc-maçonnerie, ont dû leur disparition, au moins en partie, au travail conjoint de l'ambassade d'Angleterre et de la loge Bidâri, qui ont fait leur possible pour remplacer le dernier qâdjâr, le jeune Ahmad Shâh, par un autre pion, Rezâ Pahlavi. Mohammad Ali Foroughi et Seyyed Hassan Taghizâdeh étaient membres de cette loge qui a également poursuivi ses activités antireligieuses pendant le gouvernement de Rezâ Shâh Pahlavi.

Depuis son coup d'Etat de 1920 avec le soutien des Anglais jusqu'à son arrivée définitive au pouvoir en 1925, Rezâ Shâh a affiché un soutien de façade aux religieux, réussissant ainsi à neutraliser les résistances du clergé. Seul l'âyatollâh Modarres avait officiellement déclaré son autorité contraire à la Constitution et à la loi religieuse, et ce dès 1920. L'âyatollâh avait raison de se méfier de Rezâ Khân puisque ce dernier, révélant son vrai visage après son couronnement, s'est mis à activement combattre la religion et le clergé chiite. Parmi les mesures prises pour limiter l'influence de la religion dans l'espace public figurait l'interdiction du voile et l'encouragement du port de vêtements occidentaux. Face à ces mesures, les grandes personnalités religieuses se sont scindées en deux courants principaux: ceux qui, en tenant

compte du contexte de l'époque, se sont prudemment opposés à cette décision du roi, comme Hâdj Sheikh Abdol-Karim Hâeri qui exprima son désaccord par un télégraphe adressé au Shâh, et ceux qui ont préféré une confrontation ouverte, comme Hâdj Sheikh Hassan Ghomi. Ce dernier, quittant Mashhad pour Téhéran, prit part au sit-in organisé dans le mausolée d'Abdol-Azim Hassani, encourageant la nation à le rejoindre. A Mashhad également, de nombreuses personnes se rassemblèrent pour un sit-in à la mosquée Goharshâd, située au cœur du sanctuaire de l'Imâm Rezâ, ce qui entraîna de violents troubles. Du fait de l'intensité des activités antireligieuses de l'Etat durant cette période, la réaction religieuse fut également remarquable, et inclut notamment la lutte contre les différents types de corruption sociale, l'envoi de missionnaires à divers endroits du pays, et l'opposition à la franc-maçonnerie. Pour réduire l'influence des sectes religieuses créées pour contrer le chiisme, l'âyatollâh Boroudjerdi, l'une des figures religieuses les plus importantes de l'époque, envoya des missionnaires et à l'intérieur du pays et à l'étranger pour diffuser et enraciner l'islam chiite. Parmi ces missionnaires, on peut citer les âyatollâhs Khomeiny, Falsafi et Meshkini, qui ont accompli leur mission en l'Iran et les âyatollâhs Mehdi Hâeri, Mohammadi Golpâyegâni, Mohagheghi et Sadr Balâghi qui sont allés à l'étranger.

Vingt ans après l'arrivée au pouvoir de Rezâ Shâh, la Deuxième Guerre mondiale poussa les Anglais à remplacer ce dernier par son fils Mohammad-Rezâ Pahlavi. A la suite de ce changement, la pression subie par le clergé diminua pendant quelques années et sa lutte pour l'indépendance s'intensifia. La présence de l'âyatollâh Kâshâni aux côtés du Premier Ministre Mohammad Mossadegh lors de la nationalisation de l'industrie pétrolière du pays en 1951 est une preuve de la présence active du clergé dans la lutte contre la domination et l'exploitation de l'Iran par les pays étrangers. A la même époque est fondée la loge Homâyoun en Iran, dont l'un des principaux buts était de combattre ce mouvement anticolonialiste.[8]



▲ *L'âyatollâh Kâshâni*

La présence de l'âyatollâh Kâshâni aux côtés du Premier Ministre Mohammad Mossadegh lors de la nationalisation de l'industrie pétrolière du pays en 1951 est une preuve de la présence active du clergé dans la lutte contre la domination et l'exploitation de l'Iran par les pays étrangers.

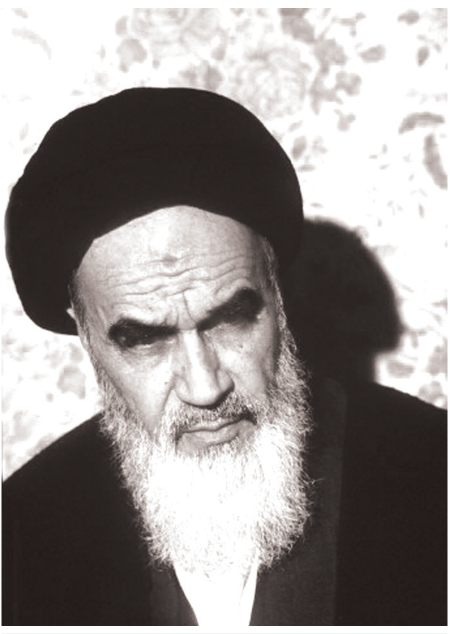
Après l'opération Ajax orchestrée par les Etats-Unis et le Royaume-Uni et le retour de Mohammad-Rezâ Pahlavi au pouvoir, les Américains ont eu une influence croissante dans la politique du pays, réduisant quelque peu celle de la



▲ *Seyyed Mahmoud Tâleghâni*

franc-maçonnerie d'inspiration anglaise au sein du régime pahlavi.

Après une période de tolérance et de cohabitation, au début des années 1960, à la suite du décès de l'âyatollâh Boroudjerdi, Mohammad-Rezâ Pahlavi lança l'offensive contre le clergé en commençant à combattre les valeurs



▲ *Seyyed Rouhollâh Khomeyni*

islamiques sous prétexte de moderniser le pays. Suite à la Révolution Blanche du Shâh en 1961, le clergé s'opposa à plusieurs articles du projet de loi concernant les réformes sociales en le considérant comme incompatible avec l'islam, et demanda son annulation. Les âyatollâhs Hâeri, Golpâyegâni, Shari'atmadâri, Khânsâri, Behbahâni ainsi que Seyyed Rouhollâh Khomeyni et Seyyed Mahmoud Tâleghâni, l'un des fondateurs du mouvement Liberté, furent parmi les religieux s'efforçant de fédérer le peuple contre ce projet de loi commandé par les Américains.

Après la tuerie de l'école Feyzieh orchestrée par les services de renseignements iraniens de l'époque à Qom, le conflit entre les religieux et les agents du régime s'intensifia. L'âyatollâh Khomeyni envoya alors des religieux comme Seyyed Ali Khâmene'i, Mohammad-Djavâd Bâhonar, ou Mahmoud Doâ'i dans les grandes villes du pays pour raconter cet événement passé sous silence par le régime et insister sur les dangers qui menaçaient l'islam.[9] Des manifestations populaires furent alors organisées et des religieux comme Mohammad Djavâd Bâhonar et Mortezâ Motahhari, arrêtés.[10] Finalement, l'âyatollâh Khomeini est arrêté le 5 juin 1962, arrestation qui entraîne immédiatement des manifestations et que l'on considère comme l'événement qui prépara la Révolution islamique en 1979.

Une fois remis en liberté, l'âyatollâh Khomeyni continua son combat contre le régime pahlavi. Durant cette même décennie, le régime décida d'accorder l'immunité aux conseillers et militaires américains présents en Iran. Pour Mozaffar Baghâ'i Kermâni, leader du parti Zahmat-keshân-e Irân (les prolétaires de l'Iran) comme pour beaucoup d'autres Iraniens, figures publiques ou non, cette

permission constitua une capitulation de l'Iran aussi déshonorante que le traité de Torkamanchây[11]. L'âyatollâh Khomeiny demeure sans doute celui qui protesta le plus vigoureusement contre cet accord, en faisant notamment un discours célèbre, d'un impact tel que le Shâh l'exila immédiatement en Turquie.

Les loges maçonniques continuèrent alors d'organiser leurs activités en Iran et s'appuyèrent parfois sur une maigre fraction du clergé qui leur était acquise. Seyyed Hassan Emâmi fut l'un des religieux favorables à la franc-maçonnerie. Acquis aux idées modernes, ayant fait des études de droit en Europe et connaissant bien l'histoire et la philosophie européennes, il se voit intellectuel et entretient des relations cordiales avec la cour. Il est finalement invité en 1966 à rejoindre la loge maçonnique Nour[12], ce qui dégrada encore plus son image parmi ses pairs. Les années 1970 sont une période d'organisation du clergé et du peuple contre le pouvoir du Shâh et les organismes lui étant proches, dont la franc-maçonnerie, et ce jusqu'à la victoire de la Révolution islamique en 1979. Nous pouvons ainsi dire que cette victoire fut aussi celle des religieux sur la franc-maçonnerie et les valeurs qu'elle défendait, mettant ainsi un terme à une lutte d'influence idéologique, politique et sociale de près de deux siècles.■

> Après une période de tolérance et de cohabitation, au début des années 1960, à la suite du décès de l'âyatollâh Boroudjerdi, Mohammad-Rezâ Pahlavi lança l'offensive contre le clergé en commençant à combattre les valeurs islamiques sous prétexte de moderniser le pays.

---

1. *Seyr-e tafakor-e djadid dar djahân va Irân* (Les courants de la pensée nouvelle dans le monde et en Iran), pp. 159-160.
2. Elgâr, Hâmed, *Târikh-e Frâmâsonri dar Irân* (L'histoire de la franc-maçonnerie en Iran), p. 37.
3. «Naghsh-e Frâmâsonri dar enherâf-e mashroutiat» (Le rôle de la franc-maçonnerie dans la déviation de la Révolution constitutionnelle) in *Zekr*, no. 26.
4. *Nehzat-e Rohânioun-e Irân* (Le mouvement des religieux iraniens), vol. I, p. 145.
5. Râ'in, Esmâ'il, *Farâmoush-khâneh va Frâmâsonri dar Irân* (Maison de l'oubli et franc-maçonnerie en Iran), vol. II, éditions Amir Kabir, Téhéran, 1978, pp. 169-170.
6. Farhâdiân, Rezâ; Ashourlou, Sâdegh, *Faryâdgar-e gharn*, p. 34.
7. Tabâtabâ'i, Mohammad Mohit, *Naghsh-e Seyyed Djamâleddin Asadâbâdi dar bidâri-e mashregh zamin* (Le rôle de Seyed Djamâleddin Asadâbâdi dans le réveil de l'orient), p. 56.
8. Râ'in, Esmâ'il, *Farâmoush-khâneh va Frâmâsonri dar Irân* (Maison de l'oubli et franc-maçonnerie en Iran), vol. III, éditions Amir Kabir, Téhéran, 1978, p. 380.
9. Pezeshkzâd, Iradj, *Morouri dar vâghe'eh-ye 15 khordâd 1342* (Révision de l'événement du 5 juin 1962), éditions Sherkat-e Ketâb, Los Angeles, 2008, pp. 34-35.
10. Ibid., pp. 39-41.
11. Ibid., pp. 155-157.
12. Afrâsiâbi, Bahrâm, *Vaghti pardeh-hâ bâlâ miravad* (Quand les rideaux se lèvent), éditions Mehr, p. 285.

Bibliographie :

- Abdollâhi, Omid, *Fa'âliat-e elmi-farhangi-e olamâ-ye shi'eh dar asr-e Pahlavi* (L'activité scientifique et culturelle des religieux chiites à l'époque Pahlavi), éditions Daftar-e Aghl, 2006.
- Eslâmi, Mehdi et Khosh-Sohbatân, Mohamad-Amir, «Naghsh-e Frâmâsonri dar enherâf-e mashroutiat» (Le rôle de la franc-maçonnerie dans la déviation constitutionnelle) in *Zekr*, no. 26, 2008.
- Ghâsemi, Salmân, *Yahoudiân-e Bani-Esrâ'il va frâmâsonri* (Les juifs et la franc-maçonnerie), éditions Kiârâd, Ispahan, 2011.
- Ghanimi-Fard, Hojatollâh, *Târikh-e Moâser-e Irân* (Histoire contemporaine de l'Iran), éditions Oroudj, 1999.
- Shafi'i Sarvestâni, Esmâ'il, *Dâneshestân-e sarzaminhâ-ye dargir dar vâghe'eh-ye sharif-e zohour* (Carte des territoires engagés dans l'événement de l'apparition du douzième Imâm), vol. I, éditions Mow'oud-e asr, Téhéran, 2012.

Le soufisme et la franc-maçonnerie en Iran

Afsâneh Pourmazâheri

Les cercles soufis et leurs *khânqâh*[1] sont des lieux de stagnation ou d'épanouissement de la culture et du mysticisme dans l'histoire de l'islam chiite. Parmi les soufis iraniens, nous pouvons évoquer les noms de Bâyazid Bastâmi, Sheikh Kharâghâni, Abou Saïd Abolkhayr, Sanâ'i, Sheikh Najmeddin Kobrâ, Najmeddin Râzi, Attâr Neishâbouri, Mowlâna, etc., qui ont considérablement marqué la société iranienne, notamment sa culture et sa littérature.

Plus récemment, durant ces six derniers siècles, les cercles soufis tels que ceux de Heydarieh, de Ne'matollâhieh et de Nourbakhshieh ont eu une influence et un crédit notables au sein de la société. Vivant au rythme de cette dernière, ils ont aussi été bouleversés par l'introduction de la modernité et attirés d'une part par les idéaux modernistes et la propagande colonialiste qui les appuyait, et d'autre part, par les corporations et les confréries secrètes d'où émanaient ces nouvelles conceptions du monde. La plus importante de ces confréries est sans doute celle de la franc-maçonnerie qui, très tôt et de manière inattendue, chercha à se rapprocher de la mouvance soufie.

Certaines personnalités occidentales connues et membres de la confrérie maçonnique, dont James Morier, orientaliste anglais et auteur du roman *Hâdji Bâbâ*, sont devenues ainsi l'objet de l'intérêt de la mouvance franc-maçonnique iranienne et en vue d'élargir leur cercle d'influence, se sont appliquées à donner une teinte orientale aux idéaux maçonniques. Une sorte d'alchimie, ou du moins un rapprochement entre soufisme et franc-maçonnerie est apparue également en Turquie. Durant la première moitié du XXe siècle, un grand nombre d'Occidentaux sont attirés par cette nouvelle tendance, notamment Rudolf Freiherr Sebottentorf, occultiste allemand membre de la Société de Thulé, qui fréquenta les loges maçonniques turques et les assemblées de Bektashis. Il semblerait que Sebottentorf se soit employé à construire un système nouveau à l'intention des seuls Occidentaux; on lui attribue aussi la constitution d'une «loge mystique» à Istanbul, d'où il dénonce l'état de décadence de la franc-maçonnerie moderne. Plusieurs tentatives de fusion entre la franc-maçonnerie et les confréries soufies ont ainsi lieu au cœur de l'Empire ottoman et en Iran au tournant du siècle: en Iran, la première a pour résultat la fondation de l'Andjoman-e Okhovvat (l'Organisation de la Fraternité) en 1899, dissoute avec l'avènement de la République islamique d'Iran en 1979; la seconde tentative, qui est de courte durée (1920-1925), voit la naissance, en Turquie, de la Tariqat-i salâhiyye.

Le soufisme iranien est, depuis cinq siècles au moins, étroitement lié au chiisme. Les soufis sont toujours demeurés fidèles à leur voie spirituelle théorique et pratique, tout en restant par ailleurs majoritairement fidèles au chiisme et à ses oulémas. Ils n'auraient donc pas pu être intrinsèquement le générateur du schisme qui a eu lieu, tardivement, entre soufisme et chiisme. Mais avec l'avènement de la franc-maçonnerie et sa pénétration au sein du monde soufi, les adeptes de cette mouvance religieuse ont commencé peu à peu à contredire les propos ainsi que certaines bases de la pensée chiite telle que préservée auprès des grandes figures religieuses.

C’est ainsi qu’une faille est apparue dans les rapports cordiaux qu’entretenaient ces deux tendances spirituelles.

A propos de cette nouvelle facette du soufisme, nous pouvons rapporter les propos du réformiste Malcom Khân, l'un des fondateurs des sociétés paramaçonniques en Iran en 1858: "*Au premier abord, il est surprenant qu'un penseur réformiste s'intéresse au soufisme et, surtout, qu'il lui consacre une part aussi importante dans son projet de modernisation des esprits en Orient. En fait, le soufisme connaît plusieurs dimensions et, d'une manière générale, ses formes populaires, imprégnées de superstitions et de pratiques magiques, sont rejetées par les réformistes alors que ces derniers font bon accueil, dans la mesure où celles-ci ne fuient pas leurs responsabilités politiques, à sa forme savante qui regroupe les confréries. Il y a donc, ainsi que certains d'entre eux l'ont écrit, un bon et un mauvais soufisme. D'un autre côté, le soufisme séduit les réformistes car il autorise une forme de liberté dans le commentaire du Coran. Ibn Arabi, l'un des principaux représentants de ce courant, encourage, par exemple, la réouverture de la porte de l'*ijtihâd*, ce qui signifie commenter le Coran en faisant un usage indépendant de sa raison.*"[2]

Le lieu où naquit le schisme entre soufisme et clergé chiite fut le *khânqâh* de Zahiroddoleh. Cet espace était en réalité une couverture pour l'organisation maçonnique Andjoman-e Okhovvat gérée par l'un des courtisans du Shâh d'Iran. Mais c’était aussi un lieu de rassemblement des soufis, des poètes, des intellectuels, des artistes, des hommes de lettres et des savants iraniens, ce qui en faisait un endroit idéal pour le recrutement maçonnique. Petit à petit, les cercles maçonniques décidèrent d'élargir leur champ d'activité et de prendre d'autres cercles soufis sous leur égide, dont ceux de Gonâbâdieh, de Nourbakhshieh et de Nematollahieh Safi Ali-Shâhi.

Ali-Khân Zahiroddoleh joua un rôle

Plusieurs tentatives de fusion entre la franc-maçonnerie et les confréries soufies ont ainsi lieu au cœur de l'Empire ottoman et en Iran au tournant du siècle: en Iran, la première a pour résultat la fondation de l'Andjoman-e Okhovvat (l'Organisation de la Fraternité) en 1899.



▲ Khânqâh *et cimetière de Zahiroddoleh, Téhéran*



▲ *Ali-Khân Zahiroddoleh*

significatif dans l'établissement des liens entre le cercle des soufis, la cour et la

> Ali-Khân Zahiroddoleh joua un rôle significatif dans l'établissement des liens entre le cercle des soufis, la cour et la confrérie des francs-maçons à Téhéran.

confrérie des francs-maçons à Téhéran. Arrière-petit-fils de Mohammad Nâsser Khân, connu sous le nom de Zahiroddoleh 1er et l'un des khâns les plus respectés sous les Qâdjârs, il parvient à resserrer les liens entre le soufisme et la cour, un lien historiquement et politiquement marquant dans l'histoire de l'Iran.

Ali-Khân Zahiroddoleh naît en 1864 à Djamâl-Abâd dans le nord de Téhéran, où il est enterré à sa mort en 1923, dans son *khânqâh* à Darband. Orphelin dès son jeune âge, il reçoit le titre de son père, Zahiroddoleh, par Nâssereddin Shâh qui en fait son gendre à l'âge de 16 ans. Plus tard, il est nommé ministre de cour, position qui lui permet de renforcer encore plus les rapports entre la cour et des cercles francs-maçons étatiques et non-étatiques comme celui de l'Andjoman-e Okhovvat. Il est un certain temps gouverneur de différentes provinces iraniennes, et notamment de Téhéran, Hamadân, Kermanshâh et du Guilân. Sous Mozaffareddin Shâh et Ahmad Shâh, il s'occupe activement, dans ses réunions maçonniques, de mouvements politiques qui aboutissent à la Révolution Constitutionnelle de 1906. A la suite du canonnage de la toute nouvelle Assemblée nationale, il est accusé de collaboration avec les constitutionalistes et les membres des loges maçonniques. A la suite de cette accusation, sa maison est perquisitionnée en vue de trouver des preuves attestant ses liens avec les groupes maçonniques - en vain. On rapporte ainsi que les documents dont il dispose dans ce sens ont auparavant été déposés en lieu sûr.

En 1885, sur ordre de Nâssereddin Shâh, il devient membre du *khânqâh* de Safi-Shâh avec pour objectif de mieux connaître les rituels et se familiariser avec les habitués du cercle. Il deviendra bientôt l'un des membres les plus éminents du groupe et se liera d'amitié avec Safi-Shâh au point que ce dernier, lors de sa mort, lui confiera la gestion de son *khânqâh*. Un an après le décès de Safi-Shâh, Zahiroddoleh prend ses distances avec les derviches et les traditions du *khânqâh* et fonde l'Andjoman-e Okhovvat qui, d'après lui, doit avoir pour fonction de remplacer les *khânqâhs* traditionnels. Cette Andjoman devient une organisation franc-maçonnique fréquentée par de nombreux politiciens, la noblesse qâdjâre, des derviches, des artistes et des lettrés. Le lieu de rassemblement est le *khânqâh* de Safi-Shâh mais l'essentiel de leurs activités se tient dans la maison de Zahiroddoleh. Cette organisation, tout en tenant des réunions secrètes, participe à

des activités caritatives, humanitaires et politiques. Le noyau principal de ce cercle comprend Entezâm-o-Saltaneh, Amin-ol-Molk (Esmâ'il Marzbân), Ebrâhim Hakimi, Hâdj Shamseddin Djalâli, Seyfoddowleh, Nasrollâh Ebâdi, Homâyoun Sayyâh, Mohsen Gharib, Fathollâh Safâ'i (Safâ-ol-Molk) et Ali-khân Zahiroddoleh.

On y compte au total cent-dix membres, ce qui donne en *abjad* (une sorte d'alphabet consonantique) le nom de l'Imâm Ali, le premier des Imâms chiites. L'emblème de ce cercle est également constitué d'un mélange de symboles soufis et maçonniques. Le cercle publie une revue nommée *Madjmou'eh-ye Akhlâgh* (Recueil de morale) où sont présentés les manifestes et autres textes importants relatifs à l'organisation. La plupart des membres de ce cercle font également partie d'autres loges officiellement maçonniques. Chaque membre se doit alors de garder ces réunions secrètes afin de les protéger. C'est dans ce même cercle que l'idée de fonder un orchestre national naît. Le père d'Abol-Hassan Sabâ, lui-même musicien, est à l'origine de cette initiative. D'autres musiciens de renom fréquentent ce cercle: Abol-Hassan Sabâ bien entendu, le poète Rahi Moayyeri et son père, Gholâm-Hossein Darvish, Hassan Yâhaghi, Habib Samâ'i, Darioush Rafi'i, Moshir Homâyoun et Hossein Tehrâni.

> Le lieu où naquit le schisme entre soufisme et clergé chiite fut le *khânqâh* de Zahiroddoleh. Cet espace était en réalité une couverture pour l'organisation maçonnique Andjoman-e Okhovvat gérée par l'un des courtisans du Shâh d'Iran.

Après la mort de Zahiroddoleh, Vafâ-Ali Shâh (Hâdi Molavi Guilâni), son disciple, prend le contrôle de l'organisation, gérant toutes ses activités jusqu'à sa mort 25 ans plus tard. Après lui, Darvish Rezâ prend le relais et organise presque toutes les réunions du



▲ *Réunion des membres de l'Andjoman-e Okhovvat*

groupe dans le cimetière Zahiroddoleh. Il lègue tout à son fils et à son épouse en 1987. A compter de cette date, le *khânqâh* perd peu à peu sa crédibilité et poursuit ses activités sous d'autres titres.

Cette fusion du soufisme et de la franc-maçonnerie attise aujourd'hui encore la curiosité des chercheurs qui essayent de trouver d'autres éléments d'explication à sa raison d'être et à sa relative pérennité, comme l'influence de la cour, qui auraient pu catalyser la création de cette union. En outre, il existe des points de convergence entre les pensées maçonniques et la sagesse soufie des derviches. Les deux s'intéressent au mystère, à la sagesse ésotérique et à la science occulte. Ils cherchent à révéler les secrets cachés de la nature en s'aventurant parfois même dans le domaine de la sorcellerie et de la divination. La «fraternité» est l'un des mots clés du soufisme et des cercles maçonniques où l'on considère les membres du groupe comme des frères, et où la solidarité et l'union sacrée comptent avant tout. Ainsi, pour ces milieux, aider son prochain dans les circonstances difficiles est une règle d'honneur. Il y a certes des points de divergences entre ces deux cercles, notamment dans les objectifs qu'ils essaient respectivement d'atteindre. Les derviches ont avant tout des objectifs spirituels et moraux dans le cadre d'une religion définie, et tentent de révéler «la vérité du monde» et «la sagesse de l'univers», tandis que les francs-maçons poursuivent des buts politiques et matériels afin de renforcer de plus en plus leur influence. Voici sans doute l'une des raisons pour laquelle les cercles soufis ont peu à peu perdu de leur influence et ont une présence très faible sur la scène sociale, tandis que les activités maçonniques, secrètes et discrètes, continuent. ■

Cette fusion du soufisme et de la franc-maçonnerie attise aujourd'hui encore la curiosité des chercheurs qui essayent de trouver d'autres éléments d'explication à sa raison d'être et à sa relative pérennité.

---

1. Lieu de rassemblement destiné aux savants religieux et aux oulémas de l'islam chiite qui a été ensuite réservé aux soufis.
2. Thierry Zarcone, *Secrets et sociétés secrètes en Islam. Turquie, Iran et Asie centrale, XIXe-XXe siècles. Franc-Maçonnerie*, Milan, Archè, 2002, p. 120.

Bibliographie:

- Afshâr, Iradj, *Zahiroddoleh dar hokoumat-e mâzandarân* (Zahiroddoleh et le gouvernorat du Mâzandarân), éd. Ghatreh, Téhéran, 1981.
- Bauer, A.; Boeglin, E., *Le Grand-Orient de France*, PUF, coll. «Que sais-je?»,ý 2002.
- Foroughi, Mohammad-Ali, *Seir-e Hekmat dar Oroupâ* (Evolution de la sagesse en Europe), éd. Zavâr, Téhéran, 1998.
- Hamill, J.; Gilbert, R., *Freemasonry*, Angus, 2004.
- Nadjafi, Moussâ, *Ta'amolât-e siâsi dar târikh-e tafakorât-e eslâmi* (Réflexions politiques dans l'histoire des pensées islamiques), éd. Pajouheshgâh-e Oloum-e Eslâmi (Centre des recherches en sciences humaines), Téhéran, 2000.
- Râ'in, Esmâ'il, *Farâmoushkhâneh va franmassonery dar Irân* (La Franc-maçonnerie en Iran), éd. Amirkabir, Téhéran, 2005.

La franc-maçonnerie iranienne après la Révolution et à l'époque actuelle: les racines d'un exil

Sara Mirdâmâdi

La franc-maçonnerie iranienne actuelle est une franc-maçonnerie en exil. Du statut de force influente au sein de l'élite intellectuelle et politique aux époques qâdjâre et pahlavie, l'ordre vit son influence réduite à néant en Iran après la Révolution de 1979. Loin d'être le fruit d'une décision soudaine et conjoncturelle, l'interdiction dont cet ordre a alors été l'objet et son rejet au sein des nouvelles élites et de la société trouvent en réalité ses racines dès son apparition en Iran au XIXe siècle. Nous allons ici tenter d'expliciter la nature de ces racines, puis de présenter un panorama général de la situation de la franc-maçonnerie iranienne exilée depuis 1979.

Les racines d'une animosité

L'animosité d'une frange importante de la population, d'une partie des élites et du clergé vis-à-vis de la franc-maçonnerie avant et après la Révolution a des causes multiples. En vue de les préciser, il est nécessaire d'effectuer une analyse historique des différents facteurs ayant conduit à son rejet croissant dans l'Iran des années 1970.

Dès le départ, la franc-maçonnerie est une mouvance occidentale, liée à l'étranger, et souvent perçue, à raison, comme étant au service des intérêts britanniques. Les premiers contacts entre les futurs premiers maçons iraniens et l'organisation en elle-même se sont effectués à l'étranger: en Inde tout d'abord, puis en Europe. Dès 1808, Askar Khân Afshâr, ambassadeur de Perse à Paris, est initié au sein d'une loge dont était notamment membre le Ministre d'Etat de Napoléon. Des étudiants iraniens à Londres, dont Mirzâ Sâleh Shirâzi qui fut ensuite ministre des Affaires étrangères, y sont initiés au début du XXe siècle, ainsi qu'une part conséquente du personnel des ambassades iraniennes dans plusieurs pays européens, principalement l'Angleterre et la France. Une fois de retour en Iran, ces premiers initiés fondent des loges qui demeurent en lien étroit avec ces pays.

> Dès son apparition en Iran, la franc-maçonnerie est une mouvance occidentale, liée à l'étranger, et souvent perçue, à raison, comme étant au service des intérêts britanniques.

Le secret entourant l'organisation l'expose facilement aux théories du complot. Néanmoins, comme le souligne Firouzeh Nahavandi, "*l'Iran a toujours connu des sociétés secrètes et/ou initiatiques, entre autres à travers les ordres soufis. Il existe en Iran une tradition de clandestinité pour nombre de confréries, d'organisations politiques ou même religieuses.*"[1] Le mystère entourant le mouvement n'est donc pas la cause principale de la méfiance et de l'animosité dont il a été l'objet. Il faut davantage en rechercher les racines dans les activités de l'organisation et dans le contexte particulier où se trouvait l'Iran lors de l'ouverture des premières loges maçonniques dans le pays, celui d'une volonté de modernisation très forte du pays de la part des souverains qâdjâres impliquant selon eux une ouverture croissante à l'étranger et l'introduction de nouveaux savoirs et idées au sein du pays. Ce projet moderniste était porté par une élite iranienne

occidentalisée ayant fait ses études en Europe et qui, pour une frange importante, considérait la religion et la culture traditionnelle iraniennes comme constituant un obstacle à un tel développement. Si l'on ajoute que cette nouvelle élite partisane d'une modernisation passant par une occidentalisation comptait de nombreux francs-maçons dans ses rangs, nous pouvons déjà imaginer les lignes de fracture s'étant créées entre cette élite d'un côté, et le clergé ainsi que la grande majorité de la population, de l'autre. La mise en œuvre progressive de ce projet de modernisation au XIXe siècle impliqua une importation de nombreuses technologies occidentales, mais aussi la réforme du système d'éducation et l'ouverture des premières universités. L'importation de nouveaux savoirs et technologies s'est également accompagnée de la mise en place de nouveaux rapports de domination entre l'Occident se posant comme détenteur du "vrai" savoir et l'Iran, avec une présence croissante notamment des Anglais au sein du pays vécue comme une véritable humiliation. Si les premiers francs-maçons, rassemblés autour de Abbâs Mirzâ, fils de Fath 'Ali Shâh, étaient souvent partisans tout autant du progrès que de l'indépendance nationale, ils n'en restèrent pas moins associés à l'idée, souvent à raison, d'être des agents à la solde des intérêts étrangers. Leur rapport à l'Occident était ainsi ambigu car, avocats de l'adoption des valeurs occidentales telles que le libéralisme et l'individualisme comme solution permettant de sortir le pays de son "retard", ils permettaient finalement un développement des influences étrangères au sein du pays.

> Le mystère entourant le mouvement n'est pas la cause principale de la méfiance et de l'animosité dont il a été l'objet. Il faut davantage en rechercher les racines dans les activités de l'organisation et dans le contexte particulier où se trouvait l'Iran lors de l'ouverture des premières loges maçonniques dans le pays, celui d'une volonté de modernisation très forte du pays de la part des souverains qâdjâres.

Outre la réforme du système éducatif qui venait restreindre la sphère d'influence du religieux au sein de la société, d'autres idées défendues par les francs-maçons au XIXe siècle vinrent cristalliser les tensions entre l'ordre et la société iranienne traditionnelle. A titre d'exemple, Malcom Khân, fils d'un arménien converti à l'islam ayant eu un rôle de premier plan dans l'organisation de la franc-maçonnerie en Iran, était connu à l'époque pour appuyer l'idée de la création d'un ministère de la Justice; projet venant remettre en cause le monopole des savants religieux dans ce domaine et posant de facto une séparation entre une justice religieuse et laïque. Un tel projet sera finalement concrétisé. Malcom Khân fut d'ailleurs sévèrement critiqué par le clergé à l'époque, ce dernier dénonçant les rapports attestés entre franc-maçonnerie et volonté d'éradiquer l'influence de la religion dans les divers domaines de la vie sociale. De façon générale, en posant un "Grand Architecte de l'Univers", les francs-maçons étaient accusés tantôt de vouloir imposer une nouvelle religion, tantôt de défendre un neutralisme et un relativisme religieux à outrance destinés ultimement à promouvoir l'athéisme.

Il faut néanmoins souligner que l'animosité vis-à-vis de la franc-maçonnerie n'était pas seulement

l'apanage du clergé et d'une fraction de la population, mais également du pouvoir royal lui-même: après avoir temporairement autorisé la création de loges, Nâsseredddin Shâh changea ensuite de position à leur égard, prenant peur notamment de leurs idées sociales-démocrates appuyant les idées de souveraineté populaire et de la mise en place d'un parlement. Nous ne faisons néanmoins ici qu'esquisser des tendances générales en vue d'expliquer les racines d'une animosité qui remonte à plus d'un siècle, même si la situation fut parfois plus complexe: ainsi, certains membres du clergé ont, notamment à l'époque qâdjâre, rejoint les rangs de l'organisation en s'opposant au pouvoir royal et en défendant l'idée de la mise en place d'une constitution et d'une assemblée nationale limitant le pouvoir royal, mouvement qui trouvera son apogée avec la révolution constitutionnelle en 1906. Franc-maçonnerie et milieu religieux ne s'opposent donc pas toujours. L'ordre connaîtra ensuite des hauts et des bas, en ayant la haute main sur la vie politique du pays après 1906, mais en étant interdit jusqu'en 1941 par Rezâ Shâh, premier souverain pahlavi. L'intronisation de Mohammad Rezâ Shâh marque le retour de l'influence des francs-maçons dans la vie politique iranienne. Le retour de cette influence va s'accompagner d'un regain des sentiments de méfiance au sein de la population et du clergé vis-à-vis de ce mouvement à la solde de l'étranger – c'est-à-dire essentiellement des Anglais. Ce sentiment sera particulièrement vif lors de la nationalisation du pétrole par Mosaddegh en 1951 et l'apparition de tensions entre l'Iran et le Royaume-Uni qu'une telle décision entraîna. L'interférence de la principale loge maçonnique proche des Pahlavis en faveur du Royaume-Uni dans ce différend confirma l'idée d'une inféodation des maçons aux intérêts étrangers et à ceux de la dynastie, et sa volonté de combattre le mouvement de nationalisation et d'affirmation de l'indépendance nationale initié par Mosaddegh.

La révolution de 1979 et le devenir de la franc-maçonnerie iranienne

A la suite de la Révolution islamique, la franc-maçonnerie fut officiellement interdite et fortement décriée à la fois au sein des rangs des leaders de la Révolution, mais aussi parmi une frange importante de la population et des différents courants idéologiques la parcourant à l'époque dont les révolutionnaires musulmans, les marxistes et les nationalistes. Cette interdiction était notamment liée au fait que la franc-maçonnerie avait rassemblé de nombreuses figures du pouvoir de la dynastie pahlavi et était donc étroitement associée au régime du Shâh. A titre d'exemple, Ja'far Sharif Emâmi, grand maître de la loge d'Iran, fut lui-même premier ministre de 1960 à 1961, et de nouveau en 1978, peu avant la Révolution. Il occupa également d'autres postes ministériels, fut président du Sénat et de la Fondation Pahlavi et une personnalité proche du Shâh lui-même. Néanmoins, comme nous l'avons indiqué, outre ses accointances avec un régime désormais honni, la franc-maçonnerie

> Outre la réforme du système éducatif qui venait restreindre la sphère d'influence du religieux au sein de la société, d'autres idées défendues par les francs-maçons au XIXe siècle vinrent cristalliser les tensions entre l'ordre et la société iranienne traditionnelle.

était également considérée comme défendant l'athéisme, et son lien étroit avec des loges anglaises et françaises faisait d'elle un satellite au service des intérêts britanniques et américains. L'organisation vit donc se fédérer contre elle les sentiments à la fois religieux et nationalistes et se vit attribuer la

A la suite de la Révolution islamique, la franc-maçonnerie fut officiellement interdite et fortement décriée à la fois au sein des rangs des leaders de la Révolution, mais aussi parmi une frange importante de la population et des différents courants idéologiques la parcourant à l'époque dont les révolutionnaires musulmans, les marxistes et les nationalistes.

responsabilité de nombreux problèmes politiques et sociaux de l'époque. De nombreux articles contre la franc-maçonnerie furent alors publiés.

A la suite de son interdiction officielle, l'appartenance à la franc-maçonnerie fut désormais considérée comme un délit.



▲ *Hall de la Grande loge de New York.*

La découverte d'importantes archives de l'organisation chez Ja'far Sharif Emâmi contenant notamment les noms des nombreux membres donna lieu à des poursuites, à des arrestations, ainsi qu'au renvoi des maçons occupant à l'époque des postes au sein de l'administration et de l'université. Il faut cependant préciser que si certains maçons furent alors exécutés, ils ne le furent pas spécifiquement au titre de leur appartenance à cet ordre, mais du fait de divers chefs d'accusation d'ordre politique et idéologique – le cas le plus connu étant sans doute celui de l'ancien premier ministre du Shâh, Amir Abbâs Hoveydâ. A cette même époque, les temples francs-maçons furent fermés, puis souvent rasés. D'un ordre ayant la mainmise sur les principaux centres de pouvoir à l'époque pahlavi, la franc-maçonnerie devint une mouvance dénuée d'existence légale et de toute présence active en quelques mois.

La fondation de loges en exil: la progressive "relocalisation" de la franc-maçonnerie iranienne aux Etats-Unis

Dans un tel contexte, de nombreux francs-maçons iraniens quittèrent le pays en choisissant principalement de s'établir en Amérique du Nord et en Europe occidentale. Les membres de cette diaspora comptant un nombre important de maîtres de loge s'organisèrent rapidement dans le but de poursuivre leurs activités au sein de leur nouvelle terre d'accueil.

En France, une loge iranienne de maçons en exil fut fondée dans les premières années ayant suivi la Révolution, sous l'égide de la Grande Loge de France. Mais c'est aux Etats-Unis que l'activité des maçons iraniens fut la plus profuse. En novembre 1982,

une petite vingtaine de maîtres d'anciennes loges iraniennes écrivirent à Sharif Emâmi alors exilé à New York pour lui demander la permission de reprendre leurs réunions et activités en tant que membres de la Grande loge d'Iran. Après avoir obtenu son feu vert, une réunion du Grand Comité de la Loge fut organisée le 22 décembre de la même année au sein de la Grande Loge de New York. Hossein Daftariân fut nommé par Sharif Emâmi en tant que Député Grand Maître. Il devint quelques mois plus tard le grand maître de la Grande loge d'Iran en exil, toujours à la suite d'une décision de Sharif Emâmi. Ce dernier continua de superviser ces activités jusqu'à son décès à New York en 1998, à l'âge de 87 ans.

D'un point de vue financier, la Grande loge d'Iran en exil put poursuivre ses activités grâce au soutien de la Grande loge du Massachusetts qui lui permit de se réunir et de mener ses activités à Boston. Un an après, des réunions rassemblant près de 120 membres étaient organisées au sein du temple de cette loge par trois loges appelées Mowlavi, Hâfez et Hâtef. La première réunion officielle, présidée par Hossein Daftariân, eut lieu en mai 1986. Après lui, Mohammad-Hassan Moshiri fut nommé grand maître en 1992. Mozaffar Jandaqi lui succéda en 1995 et fut réélu en 1998.

D'autres loges poursuivirent leurs activités dans d'autres villes américaines, dont Los Angeles et Washington. Bâqer Hay'at, qui avait été nommé Député Grand Maître et était candidat à l'élection de la Grande loge d'Iran en exil, la quitta en compagnie de plusieurs membres. Ce petit groupe décida de poursuivre ses activités au sein de la loge Mehr (no. 90) créée en 1989 au sein de la ville de Washington, sous l'égide de la Grande loge du District de Columbia. Ce fut un événement à l'époque au sein de la communauté maçonnique américaine, étant donné qu'aucune nouvelle loge n'avait été créée depuis plus de quarante ans, et que Mehr était aussi la première loge bilingue à être fondée depuis 114 ans. Elle fut notamment présidée par Mansour Hâtefi, qui contribua à sa fondation et devint ensuite son Grand secrétaire. L'engouement dont elle fut l'objet entraîna la fondation d'autres loges bilingues dans la foulée, persanes et non persanes, introduisant un nouveau dynamisme dans la communauté maçonnique de cette ville.

L'avenir: une "réconciliation" qui semble difficile

Comment peut-on envisager l'évolution des liens entre les francs-maçons iraniens exilés, avec notamment l'arrivée d'une nouvelle génération, et la République islamique, trente ans après la Révolution?

D'un point de vue financier, la Grande loge d'Iran en exil put poursuivre ses activités grâce au soutien de la Grande loge du Massachusetts qui lui permit de se réunir et de mener ses activités à Boston.

Un apaisement des relations, un retour des maçons sont-ils possibles? Il semble difficile d'apporter une réponse positive à ces questionnements, et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, les sentiments au sujet de cette organisation en Iran, tant au sein de la population que des élites, demeurent largement négatifs du fait des précédents historiques de ce mouvement au sein du pays que nous avons évoqués et qui sont traités dans d'autres articles de ce cahier. Ensuite, la grande majorité des membres iraniens ayant fui l'Iran en 1979, ainsi que la

nouvelle génération de maçons d'origine iranienne et principalement établie aux Etats-Unis sont essentiellement opposés au régime iranien actuel, et même, pour certains, proches des cercles royalistes.

La grande majorité des membres iraniens ayant fui l'Iran en 1979, ainsi que la nouvelle génération de maçons d'origine iranienne et principalement établie aux Etats-Unis sont essentiellement opposés au régime iranien actuel, et même, pour certains, proches des cercles royalistes.

Mansour Hâtefi, que nous avons évoqué plus haut et qui occupe la position de Grand secrétaire au sein de la Grande loge de Washington, en constitue un exemple frappant. Hâtefi a étudié le droit, les sciences politiques et l'économie au Royaume-Uni, et a poursuivi son cursus dans le domaine de la liberté de l'information à l'Université George Washington. Outre son rôle au sein de la franc-maçonnerie, il est également, ainsi que sa femme, journaliste au sein de la chaîne américaine diffusant notamment en persan Voice of America, lieu notoire d'opposition à la République islamique d'Iran. De même, Ghâssem Ladjevardi, ancien sénateur à l'époque du Shâh reconverti en "homme d'affaires" aux Etats-Unis et Grand Secrétaire de la Grande loge maçonnique d'Iran, est connu pour ses velléités de rétablir une monarchie en Iran. Il s'est établi à Tucson en Arizona, où il a fondé l'Association iranienne d'Arizona en 1996. Nous voyons donc que les tensions entre les anciens membres de la franc-maçonnerie et le régime iranien actuel sont encore d'actualité. Il est d'ailleurs supposé, sans que n'existent néanmoins de preuves tangibles, que Mohammad Rezâ Pahlavi, fils du Shâh lui-même exilé aux Etats-Unis, serait lui-même membre de l'organisation. Quoi qu'il en soit, il est notoire que de nombreux maçons iraniens en exil ont des accointances, sinon des affinités avec le fils du Shâh ainsi qu'avec l'idée de l'instauration d'une monarchie constitutionnelle en Iran. Au-delà de la stricte défense d'une monarchie constitutionnelle, les liens entre les maçons iraniens en exil et la volonté de changer le régime iranien actuel sont étroits. Il faut ajouter à ceci la forte présence de hautes personnalités politiques républicaines dans les loges américaines, également partisanes d'un renversement du régime par différents moyens possibles. De façon générale, les idées fondatrices de la franc-maçonnerie, impliquant notamment une opposition à tout régime qui ne serait pas acquis au libéralisme, la défense de l'individualisme ainsi que la défiance vis-à-vis de l'influence de la religion au-delà de la sphère individuelle, rendent difficile tout rapprochement avec la République islamique ne serait-ce que d'un point de



▲ *Temple maçonnique à Washington DC*

vue idéologique. Il faut ici rappeler qu'au sein même des pays occidentaux, et plus principalement les Etats-Unis, la franc-maçonnerie a dû faire face à des mouvements d'opposition souvent instigués par des organisations religieuses chrétiennes.

Conclusion

La disparition de la franc-maçonnerie en Iran puise ses racines dans divers facteurs et couches de la société, les deux principales ayant été, au cours de l'histoire, les souverains iraniens et les grandes personnalités religieuses. Les premiers ont en effet souvent entretenu des relations ambiguës avec cet ordre, menant tantôt une politique de tolérance, tantôt de répression face à des idées qui menaçaient l'absolutisme de leur pouvoir, ou encore en essayant, comme ce fut le cas de Mohammad Rezâ Pahlavi, de coopter l'ordre et de le soumettre à son propre contrôle. Les seconds, malgré des exceptions, ont eu tendance à rejeter cet ordre en le considérant comme une menace à la préservation de la culture religieuse traditionnelle et un bras de l'étranger visant à imposer ses propres intérêts passant par une occidentalisation et une sécularisation de la société, en soustrayant peu à peu à la religion son influence dans les différents domaines de l'éducation, la justice, la solidarité…

> Les sentiments au sujet de cette organisation en Iran, tant au sein de la population que des élites, demeurent largement négatifs du fait des précédents historiques de ce mouvement au sein du pays.

Plus de trente ans après la Révolution islamique, l'antagonisme est toujours bien présent, bien que son absence du territoire fait que la franc-maçonnerie ne soit plus un enjeu du débat politique national. Face à cela, nous observons, de par le statut d'opposition que les loges en exil ont acquis vis-à-vis du pouvoir, un rapprochement des francs-maçons iraniens ou d'origine iranienne et des pro-monarchies, lorsqu'ils ne forment pas un groupe unique. ■

---

1. Nahavandi, Firouzeh, "Les mouvements antimaçonniques en Iran" dans le dossier "Les courants antimaçonniques hier et aujourd'hui", in *Problèmes d'histoire des religions*, édités par Alain Dierkens, 4/1993, éditions de l'Université de Bruxelles p. 122.

Références:

-"Freemasonry", *Encyclopedia iranica*, www.iranicaonline.org/articles/freemasonry-index, page consultée le 25 décembre 2013.
-Nahavandi, Firouzeh, "Les mouvements antimaçonniques en Iran" dans le dossier "Les courants antimaçonniques hier et aujourd'hui", in *Problèmes d'histoire des religions*, édités par Alain Dierkens, 4/1993, éditions de l'Université de Bruxelles pp. 121-128.
-Rich, Paul, "Persians in Paris & new lodges in Washington", mars-avril 2012, http://scottishrite.org/about/media-publications/journal/article/persians-in-paris-new-lodges-in-washington/, page consultée le 2 janvier 2014.
-Edward, Michael, "The line drawn in the sands of Iran: freemasonry vs. islam", 20/06/03, http://66.201.79.149/tylersword/forum/topic.asp?TOPIC_ID=551, page consultée le 2 janvier 2014.
-"Famous Tall Cedar, M. W. Brother Mansour Hatefi", http://www.tallcedars.org/famous/bois/Hatefi.htm, page consultée le 14 janvier 2014.
-"M.W. Mansour Hatefi, PGM, Grand Secretary, Grand Lodge of Washington, DC", entretien avec Mansour Hatefi de Claudiu Ionescu, http://www.masonicforum.ro/?cmd=displaystory&story_id=498&format=html, page consultée le 14 janvier 2013.

Il est minuit précis!
Le coup d'Etat de 1953

Shâhâb Vahdati

Le rapport de Donald Wilber, agent secret de la CIA, intitulé *Le renversement du Premier ministre iranien Mossadegh*, était d'une clarté étonnante: «Depuis la fin de 1952, il est clair que le gouvernement de Mossadegh ne cherche pas à comprendre les intérêts des pays occidentaux sur la question du pétrole. Sa présence au poste de Premier ministre aura pour résultat la consolidation de son pouvoir personnel, la prise de décisions politiques irresponsables basées sur les émotions, et l'affaiblissement du pouvoir du Shâh - outre ses relations avec le parti communiste Toudeh qui mettra l'Iran dans une position périlleuse en menaçant de le faire passer de l'autre côté du Rideau de fer. Si cela se produit, les Soviétiques célébreront leur victoire dans la Guerre froide et l'Occident subira une défaite terrible au Moyen-Orient. Le seul moyen de surmonter cette crise est de mener une opération secrète dont le plan est énoncé dans le présent document.»

Il semble aujourd'hui clair que «la politique fondée sur l'émotion» exprimait tout au plus le désir de l'Iran de mettre fin aux concessions britanniques qui, au moyen de la contraction de lourdes dettes et de pots de vin, avaient pris au piège un Shâh incompétent. Pour les compatriotes de Donald Wilber, les demandes de Mossadegh au sujet d'une répartition équitable des ressources minières et en hydrocarbures iraniennes ne génèrent qu'une froide irritation. De même, ils ne se sentent pas gênés par la contradiction entre leur supposée défense d'un triomphe mondial de la démocratie et le renversement d'un gouvernement démocratiquement élu, suivi de la restauration d'une monarchie absolue.

L'intérêt du rapport de Donald Wilber ne réside pas dans son aspect strictement narratif, mais en ce qu'il est un condensé de l'algorithme américain préparant, pendant un demi-siècle, la réalisation d'un ensemble de coups d'Etat dans différents pays du monde. Suite à ce plan et à son exécution triomphante en Iran, les agences de renseignement américaine et britannique seront si inspirées qu'elles mèneront quelques mois plus tard des opérations similaires au Guatemala, faisant de l'opération Ajax la base des révolutions de velours dans le monde.

Le plan préliminaire d'Ajax est réalisé en avril 1953, un plan détaillé est élaboré en mai et à la mi-juin, après l'échec éclair d'une première opération, le Royaume-Uni et les États-Unis se préparent pour opérer le renversement définitif du Premier ministre iranien. Le commandement de la mission est confié à Kermit Roosevelt. Surnommé Kim, il est le petit-fils du président Theodore Roosevelt et agent de la CIA. Ce choix paraît étrange au premier abord, tant Kim apparaît dénué de talent, d'autant plus que sa faiblesse crée un certain nombre de problèmes au début de l'opération. Le 19 juin 1953, Roosevelt arrive en Iran sous le nom de James Lockridge, établit des liaisons avec le centre de renseignement britannique à Téhéran et se met à fréquenter le beau-monde de la capitale avec l'intention de soudoyer les politiciens, les éditeurs de journaux, les généraux et divers malfrats. La corruption occupe dès le départ une place centrale dans cette opération, et une somme colossale pour l'époque y est donc consacrée: un million de dollars. L'ambassade de la Turquie est choisie par Kermit Roosevelt comme point de départ pour établir de hauts contacts et relations. Il y passe presque tout le mois de juillet. Au cours des déjeuners d'affaires et pendant les soirées ou les parties de tennis, Kim s'accointe donc avec du "beau monde".

Trois missions principales doivent être remplies par Kermit: préparer le général Fazlollâh Zâhedi à

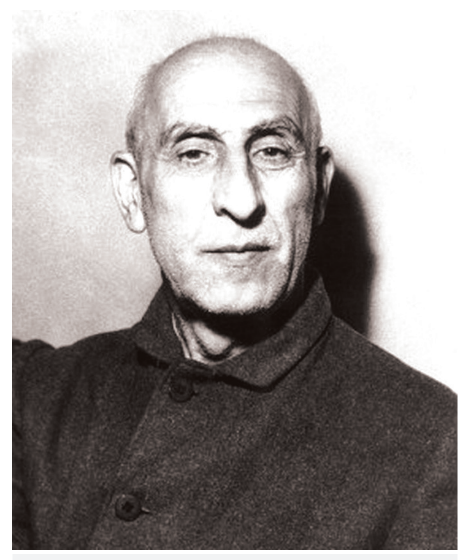
devenir le nouveau Premier ministre, faire endosser le coup d'Etat au Shâh Mohammad-Rezâ Pahlavi, et préparer l'opinion publique.

La plus facile s'avère être la première mission: pour des raisons purement idéologiques (il hait le communisme), Fazlollâh Zâhedi accepte de devenir Premier ministre et de se substituer à Mohammad Mossadegh. Il existe cependant des difficultés: en ardent patriote, le général Zâhedi déteste cordialement les Britanniques et leurs actions passées dans son pays natal. Lorsqu'en 1941, les Alliés forcent Rezâ Shâh à abdiquer en faveur de son fils et l'exilent à l'île Maurice, ils arrêtent également Fazlollâh Zâhedi et l'emmène en Palestine où il sera contraint de demeurer en résidence surveillée jusqu'à la fin de la guerre. Faut-il dès lors s'étonner que le général se félicite de la décision prise par Mossadegh de nationaliser le pétrole au mépris de la concession anglo-iranienne? En tant que ministre de l'intérieur, Zâhedi a même brièvement servi le gouvernement. Toutefois, pour les experts occidentaux, sa haine du communisme et son hostilité personnelle à l'égard de Mossadegh suffisaient. En outre, le nouveau Premier ministre n'aura qu'un rôle purement protocolaire au lendemain du putsch; le personnage principal sera le Shâh Mohammad-Rezâ Pahlavi.

Ironiquement, les plus grandes difficultés surgissent là où on s'y attend le moins. Bien qu'ils n'aient pas planifié une intervention directe du Shâh, les agents n'avaient pas prévu les problèmes dont ce dernier pouvait être à l'origine, lui à qui on n'avait demandé que de signer la consigne au sujet de la destitution de Mossadegh et l'investiture du nouveau Premier ministre. Que selon la Constitution iranienne, le Shâh n'ait pas le pouvoir de nommer le Premier ministre, uniquement élu par les députés de parlement, n'est pas ce qui inquiète ces hérauts de la démocratie que sont les Etats-Unis et le Royaume-Uni.

Contrairement aux attentes, le Shâh refuse de signer avant d'obtenir la garantie inconditionnelle que les gouvernements britanniques et américains ne l'abandonneront pas face à son peuple et son armée. L'inquiétude du Shâh se reflète


▲ *Les chars se positionnent dans Téhéran, coup d'Etat de 1953*


▲ *Mohammad Mossadegh*



▲ *Ardeshir Zâhedi aux côtés de son père Fazlollâh Zâhedi durant le coup d'Etat de 1953*

notamment aux moments-clés de l'opération, où il aurait été pris, dit-on, d'une crise de panique dans son lit.

Le premier négociateur - ou plutôt négociatrice - de la CIA avec le Shâh est sa propre sœur, la princesse Ashraf Pahlavi. Il est décidé que le 10 juillet, l'agent britannique Darbyshire et celui de la CIA, Mead, la rencontrent à Paris. Au jour prévu, la princesse n'est pas à Paris et il faut alors cinq jours pour la localiser sur la Côte d'Azur. Au début, Ashraf refuse poliment de participer à l'opération. Cependant, Wilber écrit dans son rapport: «Il faut encore deux réunions avec les fonctionnaires pour que la princesse accepte d'accomplir ce que nous lui avons demandé.»

Le 19 juin 1953, Roosevelt arrive en Iran sous le nom de James Lockridge, établit des liaisons avec le centre de renseignement britannique à Téhéran et se met à fréquenter le beau-monde de la capitale avec l'intention de soudoyer les politiciens, les éditeurs de journaux, les généraux et divers malfrats. La corruption occupe dès le départ une place centrale dans cette opération, et une somme colossale pour l'époque y est donc consacrée: un million de dollars.

Le 25 juillet, la princesse Ashraf arrive à Téhéran. Elle se rend au palais royal et essaie de convaincre son frère que Mossadegh est l'ennemi du peuple, que Zâhedi en est au contraire le meilleur ami et que sans un ordre royal en faveur de celui-ci, l'Iran devrait dire adieu à tout avenir radieux. Irrité, le Shâh intime à sa sœur de ne plus s'immiscer dans des affaires qu'elle ne comprend pas. Ashraf révèle alors que l'initiative de cet ordre ne vient pas d'elle, mais des services de renseignement américain et britannique. Elle quitte ensuite l'Iran pour retourner à Paris.

Le Shâh ne s'est toujours pas décidé. C'est au tour du général Norman Schwartzkopf, ancien chef de la mission des gendarmes américains en Iran, apprécié et respecté par le Shâh, de le convaincre. Schwarzkopf lui rend visite dans son palais et lui présente le plan détaillé de l'opération. Il lui demande ensuite de signer l'ordre devant mener à l'abdication de Mossadegh et la désignation de Zâhedi. Il exige également que le Shâh fasse appel à l'armée pour préserver la monarchie et ne pas se laisser entraîner par la volonté du peuple. Le Shâh promet d'y penser après avoir reçu des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne des garanties sur leur soutien direct dans ces opérations.

L'accord concernant ces garanties est diffusé à la BBC puis personnellement annoncé par le président Dwight Eisenhower. Il est convenu avec le Shâh que si, au moment de déclarer l'heure de minuit dans son émission en direct, à la place de l'expression traditionnelle: *Il est*

minuit, la radio BBC diffuse la phrase *Il est minuit précis*, c'est que la garantie a été accordée. Le président américain ne fait pas preuve d'autant de tact: lors d'un discours prononcé le 4 août à Seattle au sein de l'assemblée des gouverneurs d'Etat, il met soudain le texte de son discours de côté pour déclarer que les États-Unis ne regarderont pas les bras croisés l'Iran sombrant de l'autre côté du Rideau de fer. Le Shâh exprime sa profonde satisfaction ainsi que son intention de signer l'ordre en question. Il part ensuite pour Râmsar, la résidence royale située sur les rives de la mer Caspienne. Il y reste six jours avant le début prévu du coup d'Etat.

Le monarque indécis est accueilli par la reine Sorayâ. Dans son rapport, Donald Wilber reconnaît avoir trouvé en elle une alliée inattendue défendant le projet américano-britannique. Le 13 août, le chef de la sécurité royale, le colonel Nasiri délivre depuis Râmsar l'ordre longtemps attendu au général Zâhedi. Tout est prêt pour le putsch.

Dans un laps de temps relativement court - six semaines -, Kermit Roosevelt a déployé des efforts colossaux pour soudoyer les membres du Parlement, les éditeurs et les journalistes de premier plan. D'après l'évaluation de Wilber, à la veille du coup d'Etat, plus de 80 % des journaux et magazines de la capitale avaient accepté de soutenir les putschistes. Chaque matin, au travers d'entretiens avec des députés mécontents de la politique de Mossadegh et des révélations scandaleuses au sujet de la vie «corrompue du Premier ministre et de ses collaborateurs», la presse tente de secouer l'opinion publique. La quasi-totalité de ces histoires étaient de la pure désinformation, soigneusement préparées par des écrivains à Langley (siège de la CIA) puis envoyées vers les bureaux de rédaction à Téhéran par valise diplomatique.

Les meilleurs faux-monnayeurs de Londres et de New York fabriquèrent des billets iraniens qui, une fois introduits dans le marché intérieur, produisent une inflation sans précédent.

Rien dans ces préparatifs n'est cependant comparable à la représentation théâtrale organisée par Wilber et jouée par des voyous et des mercenaires sur la principale rue du commerce de Téhéran, Lâlehzâr. Embauchés avec l'argent de Kermit Roosevelt par Wilber, qui organise également les scènes à jouer, ces voyous armés s'éparpillent dans les rues, brisent les vitrines, tabassent les passants et tirent dans les mosquées, criant dans la joie une phrase inoubliable: «Nous aimons Mossadegh et le communisme!». Quelques heures plus tard, les vrais partisans de Mossadegh ou des communistes descendent dans les rues et l'affrontement commence. Derrière ces manifestations de violence et de terreur se trouve bien sûr le petit-fils de l'ancien président américain. Tout se termine avec la victoire des mercenaires qui se rendent


▲ *Tirs sur les manifestants durant le coup d'Etat de 1953*



▲ *Kermit Roosevelt*

Dans un laps de temps relativement court - six semaines -, Kermit Roosevelt a déployé des efforts colossaux pour soudoyer les membres du Parlement, les éditeurs et les journalistes de premier plan. D'après l'évaluation de Wilber, à la veille du coup d'Etat, plus de 80 % des journaux et magazines de la capitale avaient accepté de soutenir les putschistes.

maîtres du centre de Téhéran pendant de nombreuses heures de carnage et de tirs. Le lendemain matin, les journaux de la ville s'empressent de dénoncer l'incapacité du gouvernement de Mossadegh à contrôler la ville et à assurer la sécurité de la population civile.

Il est difficile de croire qu'une opération aussi bien préparée ait abouti à un échec. Néanmoins, tel est le résultat de la première tentative de coup d'Etat, le 16 août 1953. Selon Kermit Roosevelt, l'échec de l'opération a pour cause non pas une fuite d'informations (d'après le chef de l'état-major de Mossadegh, le général Riâhi, il avait été informé du coup d'Etat prévu pour minuit dès cinq heures du soir précédent), mais l'incapacité totale du général Zâhedi de prendre des mesures décisives. «Nous avons dû faire tous les efforts pour expliquer aux Persans bavards et souvent illogiques les actions concrètes que l'on exige de chacun d'eux», écrit Donald Wilber dans son rapport.

Il n'est pas difficile d'imaginer la frustration de l'espion américain face à un tel échec et ce après plusieurs mois de travail. Le 16 août 1953, à une heure du matin, le colonel Namiri, chef de la garde royale, accompagné de quatre camions de soldats, de deux jeeps et d'un transporteur de troupes blindé, se rend à la demeure du Premier ministre pour lui remettre l'ordre royal lui intimant de démissionner. Il déclare plus tard avoir remis la lettre à Mohammad Mossadegh juste avant d'être arrêté et désarmé par une unité militaire dirigée par le lieutenant-colonel Zand-Karimi, arrestation qui permet de couvrir les conspirateurs militaires.

L'échec de l'opération Ajax est une véritable catastrophe: Namiri est arrêté, le Shâh s'enfuit immédiatement à Bagdad puis à Rome et juge impossible, lors d'une interview, de rentrer chez lui dans un avenir prochain; le général Zâhedi plonge dans une profonde dépression et ses collaborateurs les plus proches se réfugient dans des abris souterrains. La CIA, quant à elle, demande une évacuation immédiate des principaux agents engagés dans cette opération.

Le refus de Kermit Roosevelt d'exécuter le dernier ordre consistant à mettre un terme à l'opération confirme l'hypothèse sur ses relations particulières avec l'Angleterre. Il apparaît alors être motivé par le fait de prouver que l'échec de l'opération ne procède pas de ses

propres préparations, mais de son exécution par des marionnettes iraniennes incompétentes. Sa décision de refuser d'obéir et de prendre l'initiative d'organiser un second plan, est bien évidemment mal reçue par ses supérieurs. Kermit Roosevelt est dans une position éminemment dangereuse, et ses motifs personnels peuvent avoir des conséquences désastreuses sur sa carrière et sa vie si le second plan échoue également. La seule raison le poussant à courir un tel risque est alors peut-être de vouloir lutter contre l'expansion du communisme au niveau mondial. Et dans ce sens, protéger les intérêts de l'Empire britannique est de première importance.

Quoi qu'il en soit, durant les trois jours suivant, c'est-à-dire les 16, 17 et 18 août, Kermit Roosevelt et ses camarades mènent l'opération Ajax jusqu'au bout. Ils réussissent à renverser Mossadegh, permettant à Zâhedi d'être nommé au poste du Premier ministre et assurant au Shâh un retour triomphal.

Juste après le coup d'Etat, une manifestation favorable au Shâh, constituée d'une masse de travailleurs tenant leur salaire dans leur main, a lieu dans les rues de Téhéran. Les gens marchent en tenue de fête (une fois payés). Beaucoup d'entre eux ne devinent même pas le sens de cette manifestation.

Le général Zâhedi, debout sur un char, lance un appel à la nation. Un autre groupe de manifestants est tout près du parlement où les députés achetés arrosent les microphones d'abondants discours, exhortant le Shâh à revenir et à punir le traître et perfide Mossadegh. Un troisième groupe de personnes vient directement de la maison du Premier ministre.

Des soldats dirigés par Zâhedi vont à leur rencontre, tirant d'abord en l'air, puis dans la foule. Quelqu'un crie: «A bas Mossadegh le criminel sanguinaire!», la foule se disperse dans une débandade totale. Parmi les souffleurs du centre de renseignement britannique, un animateur de radio inconnu aboie bruyamment: «Damnés soient les satrapes de Mossadegh qui tirent sur leur propre peuple!»

Dans la soirée du 19 août, la résidence de Mossadegh est jonchée de plus d'une centaine de cadavres, et plus de deux cents personnes sont assassinées dans la capitale. La maison du Premier ministre est entourée par les chars et incendiée. Celui qui a été choisi hier par le peuple et acclamé en héros de la nation, Mohammad Mossadegh, est remis au bon vouloir des gagnants. Il est jugé et condamné pour trahison (!) à trois ans de prison. Après sa libération et jusqu'à sa mort en 1967, il reste assigné à résidence.

Le 22 août, ébahi par ce succès inattendu et toujours désorienté quant à cette "victoire", le Shâh Mohammad-Rezâ Pahlavi rentre en Iran. A son arrivée, il déclare aux reporters: «Mon peuple a démontré sa fidélité à la monarchie, et deux ans et demi de fausse propagande ne l'ont pas détourné de moi. Mon pays ne veut pas des communistes et garde sa loyauté à mon égard.» A Kermit Roosevelt, il dit: «Mon trône, je le dois à Dieu, à mon peuple, à mon armée et à vous».

Très vite, la vie en Iran regagne sa dignité dans le sens où on l'entend en Occident: l'*Anglo-Persian Oil Company*, rebaptisée *British Petroleum*, partage l'or noir iranien d'abord avec les Américains, puis d'autres, dont les Néerlandais et les Français, attirés par de généreuses concessions. Le Shâh, secoué par ces événements, crée, cette fois fermement, une police secrète, la Sâvâk, qui est l'instrument d'une répression sans précédent des dissidents. Le peuple iranien déplore amèrement le départ de l'équitable Mohammad Mossadegh et se choisit un nouveau défenseur, l'incorruptible et fidèle à ses principes l'Ayatollâh Rouhollâh Khomeiny. ■

Bibliographie:

- Ahmadi Hamid, *Asrâr-e koudetâ* (Les mystères du coup d'Etat), première édition, éd. Ney, 2000.
- Fardoust Hossein, *Zohour va soghout-e saltanat-e pahlavi* (L'apparition et la chute de la dynastie Pahlavi), éd Ettelaat, Téhéran, 1991.
- Katouziân Homâyoun, *Mosaddegh va nabard-e qodrat* (Mossadegh et la bataille pour le pouvoir), éd. Rassa, Téhéran, 1980.
- *Majalleh-ye târikh-e mo'âser-e irân* (La revue de l'histoire contemporaine iranienne).
- Woodhouse. C. M., *Asrâr-e koudetâ-ye 28 mordâd* (Le mystère du coup d'état du 1953), éd. Râhnamâ, Téhéran, 1985.

La Fondation Avicenne, ex-Maison de l'Iran à la Cité Universitaire de Paris

Mireille Ferreira

La Cité Universitaire Internationale de Paris, utopie devenue réalité

L'histoire de la Cité Universitaire Internationale de Paris remonte aux années 1920. Les principaux initiateurs de ce projet d'hébergement étudiant - Paul Appell (mathématicien, Recteur de l'Académie de Paris et Président du conseil de l'université de Paris) et André Honnorat (Ministre de l'Instruction publique) - avaient pour préoccupation l'amélioration des conditions de logements des étudiants et des universitaires invités. A cette époque, la ville de Paris venait de détruire les fortifications qui l'entouraient et avait pour projet de créer à leur emplacement un gigantesque anneau vert. Les promoteurs de la future cité universitaire eurent l'idée d'utiliser une partie de cet espace libéré. C'est ainsi qu'un des lots, situé au sud de la ville et occupant une surface de 34 hectares, leur fut attribué. Idéalement situé par rapport aux universités parisiennes du Quartier Latin puisque directement connecté à la ligne ferroviaire dite de Sceaux – devenue de nos jours la ligne B du Réseau Express Régional d'Ile de France. En outre, de par sa situation inscrite dans une zone verte au sud de la ville, le site présentait également l'avantage d'un climat aéré et ensoleillé, critère non négligeable eu égard aux piètres conditions de salubrité des logements étudiants de l'époque. Bien que situé dans la ville, c'est un lieu de promenade très agréable. Chemin des oiseaux migrateurs, en raison de la diversité des espèces d'arbres qui y sont plantées, il fait partie, de nos jours, des projets écologiques de la ville de Paris.

Une première maison, fondée et financée par de riches mécènes, Monsieur Emile et Madame Louise Deutsch de la Meurthe, est inaugurée en 1925, restant pendant trois ans la seule construction sur cet immense espace. Puis, l'idée des créateurs étant de donner à cette cité une dimension internationale en créant un lieu d'échanges d'où pourraient émerger de grandes idées, un appel est lancé à tous les pays du monde. C'est ainsi qu'aujourd'hui, 47 pavillons, complétés par des équipements sportifs et culturels, s'inscrivent dans l'espace de la Cité Universitaire. Actuellement, quarante de ces pavillons offrent un hébergement totalisant 5 800 chambres, accueillant chaque année 12 000 étudiants, chercheurs, artistes et sportifs. Ces résidences, financées par des mécènes, des industriels et des gouvernements étrangers, représentent tous les continents, à l'exception de l'Océanie. Elles illustrent les différents mouvements architecturaux du XXe siècle, évoquant, soit leur pays d'origine comme la Maison de Cuba d'un beau style colonial d'Amérique latine des années 1930, ou encore la Maison des Provinces de France, signée de l'architecte en chef du château de Versailles, Armand Gueritte, dont l'intérieur est orné de très belles tapisseries d'Aubusson, soit les différents styles modernistes du XXe siècle (Maison de l'Iran, Fondation suisse, Maison du Brésil, etc.) Ces résidences ont, pour certaines, été dessinées par des architectes de renom international, Le Corbusier étant le plus renommé. Quatre d'entre elles sont inscrites à l'inventaire des Monuments historiques, dont la Fondation Avicenne. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la Cité Universitaire a été très endommagée puis réhabilitée après guerre. Les bâtiments existants à cette époque ayant fait l'objet d'une rénovation dans le style des années 1950, il reste peu d'éléments de l'architecture d'origine.

La Maison de l'Iran, monument historique en danger

La Maison de l'Iran, inaugurée par Mohammad Rezâ Pahlavi en 1969[1], est restée pendant plus de

quarante ans le dernier édifice construit à la Cité Universitaire Internationale de Paris. Devenu lieu de rassemblement d'étudiants iraniens contestataires opposés au régime du Shâh, le gouvernement iranien de l'époque l'abandonna rapidement. Elle fut renommée *Fondation Avicenne* en 1972 sur décision de la Fondation de la Cité Internationale, en hommage au célèbre philosophe et scientifique persan. Sur le plan architectural, l'expressionnisme de sa structure métallique en a fait un édifice manifeste de l'histoire de l'architecture en France, c'est pourquoi elle fut inscrite à l'inventaire des Monuments historiques en 2008.

Un premier projet, imaginé au début des années 1960 par deux architectes iraniens, Mohsen Foroughi et Heydar Ghiâ'i[2] - proposait une architecture de type Bauhaus agrémentée de motifs inspirés de l'art décoratif persan. Ce premier projet fut refusé par l'administration de la Cité, jugeant sa grande hauteur - rendue nécessaire par la mono orientation des logements et des trois façades aveugles protégeant les logements les plus exposés aux nuisances sonores du boulevard périphérique qui borde le terrain - peu adaptée à l'exigüité du terrain. Afin de faire avancer leur dossier dans les méandres administratifs, André Bloc, plasticien réputé et fondateur de la revue *L'Architecture d'aujourd'hui*, les mit en relation avec Claude Parent, jeune architecte qui se chargea de faire repartir leur projet avec un programme plus conforme aux exigences de

Ces résidences, financées par des mécènes, des industriels et des gouvernements étrangers, représentent tous les continents, à l'exception de l'Océanie. Elles illustrent les différents mouvements architecturaux du XXe siècle.



▲ *Maison de l'Iran, ossature métallique secondaire - Coll. Association L'Oblique*

l'administration. La touche d'esthétique moyen-orientale du premier projet disparut totalement de cette nouvelle version, faisant place à un bâtiment de style contemporain. Mohsen Foroughi et Heydar Ghiâ'i furent chargés, pour ce second projet, de la configuration intérieure des espaces, faisant le choix de logements vastes et de paliers extérieurs généreux à chaque niveau et ils en supervisèrent le suivi.

Sur le plan architectural, l'expressionnisme de sa structure métallique a fait de la Fondation Avicenne un édifice manifeste de l'histoire de l'architecture en France, c'est pourquoi elle fut inscrite à l'inventaire des Monuments historiques en 2008.

Cet exemple rare d'un édifice suspendu à une ossature métallique représente, aujourd'hui encore, une réelle prouesse architecturale. Toute la Cité universitaire repose sur des anciennes carrières exploitées par la ville de Paris jusqu'au XIXe siècle pour l'extraction des pierres. Les fondations de la Maison de l'Iran ont dû traverser cet énorme gruyère au sol très instable, jusqu'à une profondeur de 25 mètres leur permettant de supporter la hauteur du bâtiment, composé de deux blocs superposés de quatre niveaux chacun, séparés par un «vide structurant» et s'élevant à plus de 30 mètres au-dessus du sol. Pour ce faire, Claude Parent et André Bloc ont imaginé un système de trois portiques métalliques monumentaux, chacun supportant les trois niveaux de construction sur lesquels furent suspendues les deux boîtes formant blocs d'habitation. A l'inverse des constructions traditionnelles où l'on installe d'abord les fondations sur lesquelles repose le bâtiment qui s'élève au fur et à mesure de la construction, on a d'abord construit les portiques, sur lesquels ont été accrochés les blocs d'habitation, en partant de celui du haut. C'est cette technique originale qui fait la grande valeur architecturale de l'ensemble.



▲ *Fondation Avicenne, pignon nord et escalier monumental (photo: Mireille Ferreira)*

La centaine d'unités d'habitations composant la résidence a été occupée jusqu'en 2007, mais depuis cette date, aucun résident ne peut y être logé en raison, d'une part, de la règlementation sur les risques sanitaires engendrés par la présence importante d'amiante dans la structure du bâtiment et, d'autre part, de la vétusté des réseaux techniques.

Seul le rez-de-chaussée, réaménagé par l'agence d'architectes Beguin & Macchini, est aujourd'hui utilisable. Il est occupé depuis avril 2013 par le Centre de valorisation du patrimoine, appelé *l'Oblique*, nom donné en référence aux principes architecturaux de Claude Parent qui privilégiait volontiers le plan incliné dans ses constructions, formalisés dans sa *Théorie de la fonction oblique*. Cette

association, qui met à la disposition du public une importante documentation sur la Cité Internationale, propose un espace de médiation dédié à la présentation de son histoire, de ses missions, de son architecture et du développement de son territoire. Tout au long de l'année, elle organise, les premier et troisième dimanches de chaque mois, des visites guidées de la Cité Universitaire et de quelques-unes de ses maisons, conduites par des architectes ou des historiens.

Du fait de son inscription à l'inventaire des monuments historiques interdisant la suppression de la Fondation Avicenne, des solutions techniques et des financements qui permettraient une réhabilitation complètes sont actuellement recherchés. Un projet de rénovation, confié à la même agence d'architectes, a été engagé, avec pour mission de répondre aux exigences de performances thermiques, aux normes de confort contemporaines, ainsi qu'aux impératifs de restauration à l'identique exigés par l'inscription aux Monuments Historiques. Etant donné l'ampleur des travaux à réaliser, un budget important se révèle nécessaire à la remise en service de ce bâtiment, témoin de la riche histoire iranienne sur le sol français. C'est pourquoi, à l'heure actuelle, la réalisation de cette entreprise semble encore très incertaine. ■



▲ *Fondation Avicenne, pignon sud (photo: Mireille Ferreira)*

Du fait de son inscription à l'inventaire des monuments historiques interdisant la suppression de la Fondation Avicenne, des solutions techniques et des financements qui permettraient une réhabilitation complètes sont actuellement recherchés.

---

1. La Cité Universitaire n'était pas inconnue du monarque iranien puisque c'est là qu'il rencontra pour la première fois sa future épouse.
2. Ces deux architectes furent associés à l'architecte français Fernand Pouillon pour la conception et la réalisation des gares de Tabriz et Mashhad en Iran, de 1954 à 1964. L'Iran doit aussi à Mohsen Foroughi (1907-1983) la faculté des Beaux-Arts de l'Université de Téhéran (en collaboration avec les architectes français André Godard, Roland Dubrul et Maxime Siroux), de nombreux édifices publics commandés par la Banque nationale d'Iran (*Bank-e Melli*), et par les Ministères de l'Education et des Finances. Il collabora avec Heydar Gholi Khân Ghiâ'i Shâmlou (1922-1985) aux plans de l'ex-Maison du Sénat de Téhéran, devenue siège du Parlement de la République islamique d'Iran de 1979 à 2005. Heydar Gholi Khân Ghiâ'i Shâmlou est également l'architecte de l'hôpital universitaire de Mashhad et de l'hôtel Hilton de Téhéran, connu de nos jours sous le nom d'Hôtel Esteghlâl (de l'Indépendance).

Remerciements:

- A Madame Pascale Dejean et à son équipe du centre de valorisation (L'Oblique à la Fondation Avicenne) de la Cité Universitaire internationale de Paris.

Henri Cartier-Bresson

Centre Georges Pompidou, Paris, 12 février-9 juin 2014

Jean-Pierre Brigaudiot



▲ *Photo de Henri Cartier-Bresson*

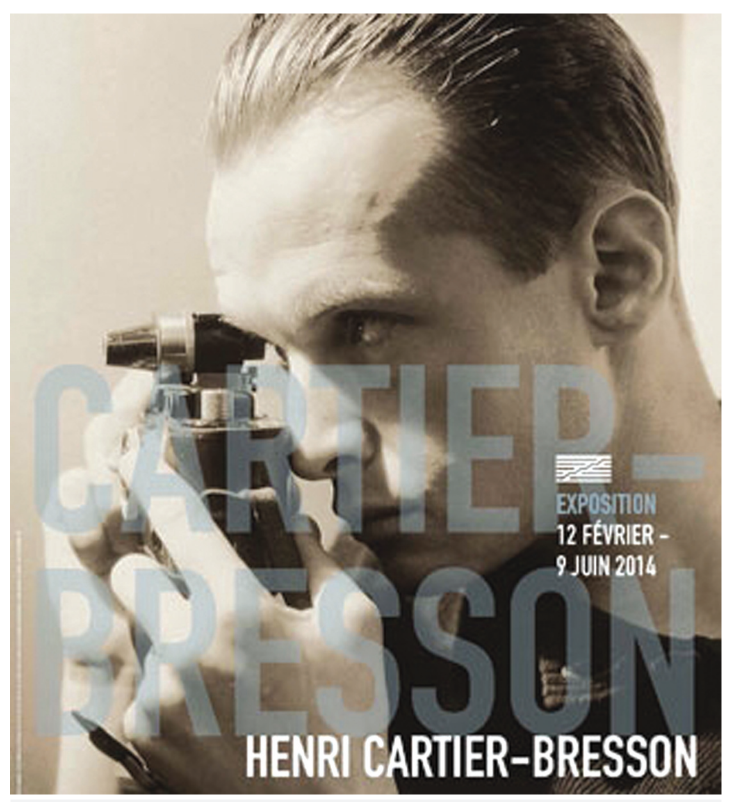
Parler d'un photographe et de la photo dans une revue iranienne, c'est parler aussi d'un art qui occupe la place d'un art majeur dans l'histoire contemporaine de l'Iran. Un art qui, outre ce qui le caractérise, et la photo iranienne a bien ses propres caractéristiques, vit en dialogue permanent avec la photo du monde. Car la photo étant image est l'un de ces arts qui voyage tellement aisément sur la toile qu'elle ne saurait échapper aux échanges avec celle du monde.

Un regard de peintre

Henri Cartier Bresson est l'un des photographes mondialement connu, essentiellement pour son œuvre, si caractéristique, en noir et blanc. Pour autant, à voir une partie significative de cette œuvre exposée au Centre Pompidou, il me semble que l'œil de Cartier-Bresson, placé derrière le viseur de l'appareil photo, était avant tout un œil de peintre. Peintre, il fut, avant de devenir photographe, peintre il décida de redevenir, presque exclusivement, après sa longue carrière dans la photo. Certes, il ne fut pas un très grand peintre, en témoignent les œuvres de jeunesse, en témoignent les œuvres tardives où d'ailleurs il est davantage question de dessin que de peinture. Dessin que l'on peut, pour le situer, rapprocher de celui de Giacometti. Et là, Cartier-Bresson pratique un dessin au trait, un trait qui revient sur lui-même, encore et encore, pour tenter de dire… le visible, le ressenti, l'indicible par les mots. Donc un dessin irremplaçable pour Cartier-Bresson, car probable seule solution pour dire, décrire ainsi les êtres et les choses. Mais peu importe que le travail de peintre et de dessinateur de Cartier-Bresson ne soit point extraordinaire, ce qui compte dans

le cadre général de son œuvre, c'est cet œil de peintre, cette manière de pratiquer une photo tellement picturale, bien qu'en noir et blanc. Mais dire noir et blanc c'est mal dire les choses, car on peut comprendre «seulement» en noir et blanc, alors qu'ici, dans la photo de Cartier-Bresson, il y tant et tant de teintes, de valeurs entre ces deux pôles. L'organisation banalement chronologique de l'accrochage de cette exposition permet au visiteur un peu averti en matière d'arts visuels de «lire» l'œuvre photographique compte tenu de cet œil de peintre, à l'affut derrière l'objectif. Car ce regard de peintre n'est évidemment pas celui d'un photographe qui n'aurait eu de pratique ni de la peinture, ni du dessin.

Ainsi la visite de l'exposition, celle que j'ai faite, malgré des espaces trop étroits pour drainer avec fluidité le très grand nombre de visiteurs, avec pour à priori le fait que le photographe est un peintre, implique une vision spécifique des tirages exposés; autre vision que sous l'angle proposé dans cet accrochage, successivement anecdotique, historique, technico-photographique, social, politique. Tout cela est ainsi relégué en arrière-plan pour que le regard porté sur l'œuvre, sur les œuvres, se consacre avant tout à voir une œuvre plastique sinon réellement picturale. Car la photo, celle-ci, par exemple, est avant tout œuvre plastique, aux prises avec ce qu'impose la machine, l'appareil, avec ce qu'induit le tirage, et avec ce fameux, indéfinissable et insaisissable réel. Alors il est un peu dommage qu'à un parcours chronologique imposé s'ajoutent ces cartels et autres textes si sèchement informatifs et laconiques, en un discours convenu et passe partout; en effet, il y a tant de beaux textes qui ont été écrits sur Cartier-Bresson!



▲ *Affiche de l'exposition*

Une photographie où tout est en place dès ses débuts

Le parcours chronologique permet de suivre les développements de la carrière de Cartier-Bresson, de comprendre la curiosité «naturelle» de celui qui deviendra l'un des grands reporters de sa génération et cofondera l'agence Magnum, curiosité dont témoignent ces lieux transposés en images: Florence, Madrid, Valence, Mexico, New-York, Moscou, Cuba. En même temps, cette curiosité pour les êtres et les choses du monde, ou plutôt pour les êtres dans le monde, cette diversité des lieux et des époques dans l'histoire, laisse transparaître un peu curieusement un sentiment de toujours-déjà dit, déjà vu. Serait-ce que Cartier-Bresson parcourt le monde à la recherche du même? Serait-

ce que tout était déjà dit dès le début de sa carrière? Car finalement les thèmes de Cartier Bresson sont en nombre restreint

> Ce qui compte dans le cadre général de son œuvre, c'est cet œil de peintre, cette manière de pratiquer une photo tellement picturale, bien qu'en noir et blanc.

et mettent en scène une humanité universelle, de ces gens le plus souvent simples, ou quelquefois célèbres, dans leur vie de tous les jours, au travail, en vacances, dans leur extrême dénuement ou leur splendeur. Ce que Cartier-Bresson piège avec sa petite machine, c'est l'humanité telle qu'en elle-même et toujours même, que ce soit en Amérique ou en Russie, en Espagne ou à Paris, humanité dans sa vie à la fois si rude et si rayonnante: ici l'un de ces êtres atteint d'extrême pauvreté et rivé au sol ou là, tel autre, artiste ou savant, prouve, à l'opposé du premier, que l'humanité n'est ni seulement l'un ni seulement l'autre.



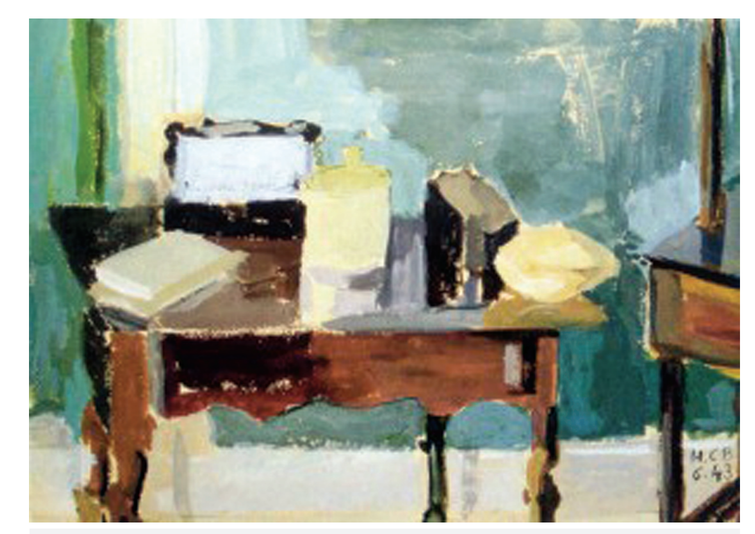
▲ *Dessin au crayon de l'artiste*

Photo mais aussi peinture

La photo de Cartier-Bresson n'est pas réductible à ses thèmes, à son engagement dans le parti communiste, à son soutien apporté aux républicains espagnols, à son regard malicieux sur la royauté d'Angleterre, lorsqu'il ne photographie que les spectateurs du couronnement de Georges VI, à son attrait pour la composition géométrique. Car la photo de Cartier-Bresson est picturale en ce sens qu'elle doit s'apprécier comme une peinture en camaïeux, ceux-ci pris entre l'extrême noir et une infinie variété de blancs, selon la nature du papier du tirage, son grain, sa texture, son tissé, selon le format également, même si les tirages sont presque toujours de petites dimensions. Il y a donc cette palette particulière et personnelle issue à la fois du noir et du blanc et de la lumière travaillée par le photographe, et il y a ces compositions de l'image, souvent, mais pas exclusivement géométriques. Ainsi Cartier-Bresson a beaucoup composé en s'aidant de la géométrie du lieu, de la géométrie du bâti, avec ses ombres propres ou portées, avec la géométrie déjà-là des constructions métalliques et mécaniques, et avec la perspective traditionnelle, celle dont la photo a hérité de la peinture et des architectes de la Renaissance italienne. Mais il y a également cette géométrie qu'invente le

photographe, avec la plongée, notamment, sur des rues quelque part en Italie, celle qu'il capture, lorsqu'elle se révèle soudain dans l'objectif. Evidemment, on peut chercher des affinités avec l'histoire de la peinture et les arts de la géométrie. L'exposition insiste sur les rapports de Cartier-Bresson avec le Surréalisme. Certes, il a eu ces rencontres, ces amis et ces fréquentations du milieu de l'art lors de l'apothéose du Surréalisme. Pour autant, pas davantage que pour Picasso, le Surréalisme n'a radicalement orienté Cartier-Bresson, juste un passage. Au-delà de la géométrie, la photo de Cartier Bresson, dans sa dimension plastique, cueille aussi et bien volontiers l'informe, celui des méandres des rivières, celui de l'eau, par exemple. Peut-être grâce, à cause de la peinture qui, sur la scène artistique dans laquelle se mouvait Cartier-Bresson, fut également informelle, anti-géométrique, expressive, sinon expressionniste.

Si cette photo de Cartier-Bresson est picturale, plus ou moins géométrique ou informelle, selon ses moments et occasions - celle des parcours du photographe -, elle est aussi «abstraite», non pas en ce sens qu'elle serait extraite du réel, mais en ce sens où les formes représentées existent plastiquement en tant que formes concrètes données à voir, indépendamment de ce à quoi elles renvoient dans le monde visible. Telle photo, par exemple, se laisse «lire» comme construite avant tout par des formes issues des opérations successives qui constituent la photo, formes que l'on voit arrêtées sur le papier. Tel mur de pierres sèches, telle ombre, tel champ blanc surexposé ponctué de points sombres (des cailloux), ne se lisent plus comme choses du monde mais comme formes débarrassées de ce qu'elles sont et signifient dans l'espace et le temps réels.



▲ *Table, 1943*


▲ *Tuileries, 1983*

Un regard amoureux

Ces personnages photographiés en nombre infini, figés là définitivement, personnages à jamais disparus, sont majoritairement des gens simples et leurs activités ne relèvent d'aucun exploit, d'aucune performance extraordinaire. Là, ils attendent, comme les hommes peuvent attendre, c'est-à-dire rien ou que passe le temps. Là ils sont au travail, à la pêche au bord d'une rivière, ils sautent une

flaque d'eau, ils passent, bavardent, manifestent, badauds quelquefois… Mais que ce soit sur les hommes ou sur les choses, le regard de Cartier-Bresson est un regard amoureux, pas un regard émerveillé, ni un regard innocent, car il est le regard constructeur d'une fiction ancrée dans le réel d'un moment toujours-déjà aboli. La photo est une fiction, toujours, même dans le cas de la photo de reportage. Et ce qui baigne cette œuvre photographique, c'est justement cet amour des êtres et des choses, amour qui conduit chacune des photos à être à la fois œuvre ou chef d'œuvre et offrande en tant qu'objet lui-même réel, dans un certain rapport à l'autre réel, celui qu'a à peine effleuré Cartier-Bresson. Le temps de l'émotion qui induit le déclic, la prise de vue, le vol d'un peu de ce réel.



▲ *Photo de Henri Cartier-Bresson*



▲ *Le Pont des Arts,1953*

La photo de reportage

C'est une autre photo, une autre qualité de photo dont il est question ici. Cartier-Bresson fut très engagé politiquement et son travail de reporter, lié à cet engagement pour les idéologies marxistes, au parti communiste, qui est à la fois très important et indissociable de son œuvre. Ce regard amoureux porté sur l'humanité ne se résume pas à un parti-pris esthétisant. Il est aussi amour d'idéaux comme la liberté et la justice. Alors Cartier-Bresson, en 1947, après son expérience de reporter pour l'armée, vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, cofonde la coopérative Magnum Photos, parcourt le monde et opère sur les nombreux terrains des luttes conduites par les peuples. Evidemment avec la photo de reportage, la prise de vue est soumise à l'urgence, à l'instant plus que fugace où se peut saisir la scène qui résumera, à elle seule, l'essentiel de l'événement. En fait, l'une des questions que pose la photo de reportage chez Cartier-Bresson porte sur ce qui la différencie vraiment de son œuvre qui ne serait pas de reportage. Car finalement, l'œuvre de Cartier-Bresson semble être avant tout une œuvre de reporter, lui qui n'a cessé de parcourir le monde et les continents, de l'Asie à l'Afrique, aux Amériques, à Cuba et aux moindres pays d'Europe. Dès lors, ce qui me semble faire la différence est cette urgence, cette immédiateté, propres à la nature du reportage sur les terrains des conflits, alors que pour l'autre œuvre, celle au jour le jour, les choses et les êtres sont là, pris dans une durée combinée à une

lenteur, où tout est là comme pour toujours, pris dans une éternité, même si le temps passe, irréversible. Et puis, avec la photo de reportage, quelle qu'en soit la qualité, le côté documentaire et événementiel prime, attendu, espéré par le lecteur du média de publication. La photo de reportage est ainsi une photo où le sujet humain, par son action comme par ce dont il est victime, devient essentiel et prime sur cette plasticité, sur cette picturalité propres à la photo de Cartier-Bresson. Pour autant l'œuvre de reportage est indéniablement liée à l'œuvre générale de Cartier-Bresson, portée certes par l'émotion et la curiosité très légitimes que purent générer la mort de Gandhi, celle de Staline ou les événements de mai 68 en France.

Cartier-Bresson a côtoyé, collaboré avec Jean Renoir mais préalablement, durant une dizaine d'années, il a pratiqué lui-même le cinéma qu'il avait rapidement appris aux Etats-Unis à partir de 1935, dans un contexte un peu paradoxal ou du moins peu connu, qui est celui d'un modèle de cinéma soviétique. Il semble que Cartier-Bresson a trouvé dans le cinéma un outil efficace pour véhiculer les idées qu'il défendait.

Et le retour à la peinture et au dessin

Avec les années 70, Cartier-Bresson, malgré son immense notoriété, s'éloigne peu à peu de la photo; il gère le corpus de son œuvre, les éditions, et il revient vers la peinture et davantage encore vers le dessin. Ce qui évidemment pose question après cette longue carrière de plusieurs décennies en tant que photographe. On sait qu'il a abandonné Magnum dont l'évolution ne lui convenait plus. Alors, entre ce qu'a pu dire Cartier-Bresson et ce qui n'est pas dit, qu'en est-il de ce quasi abandon de la photo et du retour au dessin? Est-ce qu'il aurait eu



▲ *Photo de Henri Cartier-Bresson*

le sentiment d'avoir tout dit avec le medium photo? De n'avoir plus à dire quoi que ce soit qui corresponde à ses vœux en matière de création photographique? Et puis, qu'en est-il vraiment du dessin en tant que médium part rapport à la photo comme autre médium? Est-ce une question de fond qui porte sur la représentation du visible?

> Que ce soit sur les hommes ou sur les choses, le regard de Cartier-Bresson est un regard amoureux, pas un regard émerveillé, ni un regard innocent, car il est le regard constructeur d'une fiction ancrée dans le réel d'un moment toujours-déjà aboli.

Une question qui met en jeu la mécanique de l'appareil photo et l'appareillage du regard du photographe? La machine impose peu ou prou sa nature de machine et ses modes opératoires. Que trouva alors Cartier-Bresson qui le satisfasse davantage avec le dessin plutôt que dans la pratique de la photo? Cette distance du trait qui reste trait lorsqu'il conte le visible? Alors que la photo véhicule une croyance autre, celle de l'objectivité, un autre discours sur le visible et la réalité. ■

Le Mariage forcé

Soirées théâtrales à Téhéran dans la langue de Molière

Reportage de
Babak Ershadi

Mise en scène:
Dârioush Moaddabiân

Assistant de mise en scène:
Hamid-Rezâ Shairi

Distribution des rôles:
Sganarelle, *futur époux de Dorimène* (Dâvoud Nejâti)
Géronimo, *ami de Sganarelle* (Mohammad Karimiân)
Dorimène, *jeune coquette, promise à Sganarelle* (Minâ Doroudiân)
Pancrace, *docteur aristotélicien* (Hamid-Rezâ Shairi)
Marphurius, *docteur pyrrhonien* (Hamid-Rezâ Shairi)
Alcantor, *père de Dorimène* (Dârioush Moaddabiân)
Alcidas, *frère de Dorimène* (Sâmân Mohammadi)
Lycaste, *amant de Dorimène* (Râmtin Ebâdi)
Les égyptiennes (Zahrâ Assadzâdeh, Marziyeh Farahâni, Fâtemeh Youssefi)
et
Conteur (Dârioush Moaddabiân)

Musique (d'après l'œuvre de Marc-Antoine Charpentier, 1672):
Mehrdâd Behzâd, Mahboubeh Behzâd, Bahâreh Behzâd



Du 28 janvier au 7 février 2014, Téhéran
Théâtre Irânshahr (salle Nâzerzâdeh)
Tâlâr Vahdat (Salle Roudaki)

Le Mariage forcé

Comédie-ballet en un acte et en prose de Molière et Lully (1664)

Résumé:

- Sganarelle, un barbon de 53 ans, s'est mis en tête d'épouser la jeune coquette Dorimène, fille du seigneur Alcantor. Le mariage doit avoir lieu le soir même. Il en parle à son ami Géronimo qui se moque de lui, mais ne parvient pas à le dissuader de ce projet insensé. Sganarelle semble être résolu à le faire, mais les choses ne vont pas tarder à se gâter. Les spectateurs vont certainement en rire: «*Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle.*» (Scène Ière)

- Sganarelle rencontre sa jeune promise. Dorimène lui parle de son goût pour toutes les choses de plaisir. Mais elle commence à faire peur à son futur époux, en disant: «*Vous ne serez point de ces maris incommodes qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous.*» (Scène II)

- Sganarelle a soudain des scrupules. Géronimo lui suggère de demander conseil à ses sages voisins, Pancrace et Marphurius, deux philosophes pas comme les autres. (Scène III).

- Le premier, docteur aristotélicien, n'écoute point Sganarelle. Ce dernier ne sait même pas lui parler de quelle langue et à quelle oreille: «*Cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle*», lui dit Pancrace (Scène IV).

- Le second philosophe, Marphurius, est un docteur sceptique, adepte de Pyrrhon. Il ne peut répondre que «oui et non» à la question de savoir si Sganarelle doit se marier. Les répliques sont moliéresques:

«- Mais que feriez-vous, si vous étiez en ma place?
- Je ne sais.
- Que me conseillez-vous de faire?
- Ce qui vous plaira.
- J'enrage!
- Je m'en lave les mains.» (Scène V)

- Les Égyptiennes entrent sur la scène en chantant et dansant. Sganarelle leur donne quelques pièces pour qu'elles présagent une suite heureuse à son mariage. Mais leur présage éveille en lui un doute quant à la fidélité de sa future épouse:

1ère Égyptienne: Tu épouseras une femme gentille.
2e Égyptienne: Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.
1ère Égyptienne: Une femme qui te fera beaucoup d'amis.
2e Égyptienne: Une femme qui te donnera une grande réputation! (Scène VI)

- Le doute se confirme: Sganarelle surprend sa promise en conversation avec son amant, Lycaste. Il entend la jeune fille dire à son amant qu'elle n'épousera le vieux baron que pour sa fortune. «*Me voilà tout à fait dégoûté de mon mariage*», se dit Sganarelle. (Scène VII)

- Il décide de dégager sa parole et se débarrasser de cette affaire. «*Je veux imiter mon père, et tous*

ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier», dit-il à Alcantor, père de Dorimène. (Scène VIII)

- Mais survient alors Alcidas, frère de la jeune fille, qui prétend que le mariage doit se faire pour éviter un déshonneur public. Il provoque Sganarelle en duel, puis le bâtonne jusqu'à ce qu'il accepte d'épouser Dorimène. (Scènes IX et X)[1]

Depuis le XVIIe siècle, Molière (1622-1673) reste l'auteur dramatique français le plus joué en France et dans le monde. L'œuvre de ce grand dramaturge et brillant acteur occupe une place notable dans la littérature française. Il a eu, d'ailleurs, une si grande influence sur la langue française moderne que celle-ci est parfois nommée «la langue de Molière».

L'œuvre de Molière est celle d'un auteur au génie universel. Allant au-delà de la France et de la francophonie, cette œuvre est traduite et jouée dans toutes les langues. Sur les scènes des cinq continents où sont jouées les pièces de Molière, les couleurs et les accents changent, mais Molière est toujours là: toutes les générations semblent y retrouver leurs sensibilités contemporaines.

Comme beaucoup d'auteurs «classiques» de son époque, Molière était considéré comme un peintre de la «nature humaine». «*L'homme se sent attiré à rechercher le bien correspondant à sa nature*», écrivait le philosophe médiéval, Thomas d'Aquin (1224-1274). Cependant, il nous semble que Molière ne croyait qu'à demi à ce concept optimiste et heureux de l'homme tendant «naturellement» vers le bien. Dans la description des mœurs de son temps (surtout de la bourgeoisie ou de la petite noblesse), Molière présente l'homme comme un être faible qui peut à tout moment perdre la raison (à 53 ans, comme Sganarelle) et se laisser porter par toutes les folies. Molière fait rire de ses héros ridicules pour les punir, la grande fonction morale de la comédie de son temps étant la «correction des mœurs». Pourtant, l'auteur se démarque des grands moralistes de son époque comme Pascal (1623-1662) ou La Rochefoucauld (1613-1680), car Molière ne théorise pas, et préfère demeurer dans sa position d'observateur indulgent et amusé pour regarder l'évolution de ces personnages «faibles» qui ressemblent à tout le monde. Et tout le monde s'y retrouve un peu en toute bonne foi.[2]

***Le Mariage forcé* à Téhéran (hiver 2014):**

Une adaptation du *Mariage forcé* de Molière a été présentée au Théâtre Irânshahr (salle Nâzerzâdeh, les 28 et 29 janvier) et au Tâlâr Vahdat (salle Roudaki, du 30 janvier au 7 février), alors que la capitale iranienne célébrait le 35e anniversaire de la victoire de la Révolution islamique avec plusieurs événements artistiques dont le Festival international du théâtre de Fajr. La première représentation de cette pièce, jouée en français le 29 janvier 2014, coïncidait également jour pour jour avec le 350e anniversaire de la première représentation de la pièce «*au Louvre, par ordre de sa Majesté, le 29 du mois de janvier 1664 par la Troupe de Monsieur, Frère Unique du Roi*».[3]

Dans cette adaptation, un nouvel élément attire immédiatement l'attention des amateurs de Molière. Le metteur en scène, Dârioush Moaddabiân, explique l'élément qui «iranise» cette adaptation du *Mariage forcé*: «*Nous y avons introduit un conteur - dont je joue le rôle moi-même - qui prend la parole par intervalles pour raconter en persan ce qui se passe sur scène.*»[4]

La présence de ce nouveau personnage - absent dans le texte original - s'explique par le souci

d'informer les spectateurs non francophones. Mais il devient aussi un élément de mise en scène, car il crée un effet de style: le conteur - selon la tradition du spectacle iranien - ne raconte pas uniquement les événements qui se passent sur scène, mais s'adresse directement aux spectateurs sur le modèle des conteurs (*naghâl*) du *Shâhnâmeh* (Livre des Rois), pour commenter les événements. En outre, comme le maître-conteur du *ta'zieh* (drame religieux iranien), le conteur tourne autour de la scène, intervient tantôt pour «diriger» les acteurs, tantôt pour «corriger» les musiciens.

Les spectateurs ont également eu l'occasion d'entendre Dârioush Moaddabiân parler français, car changeant son déguisement, le «conteur» a aussi joué le rôle d'Alcantor. Acteur, metteur en scène, scénariste et traducteur, Dârioush Moaddabiân a une longue carrière d'enseignement du théâtre. Diplômé de la Faculté des Arts dramatiques à Téhéran, il a poursuivi ses études à la Sorbonne dans les années 1980. «*Avant cette nouvelle adaptation du* Mariage forcé, *j'ai déjà travaillé sur plusieurs pièces de Molière. Molière est le représentant par excellence d'un genre comique dont nous sommes tous redevables dans l'histoire du théâtre moderne d'Iran. Ce théâtre moderne iranien a commencé d'exister il y a 200 ans avec des traductions et des adaptations d'œuvres de Molière*», dit M. Moaddabiân.[5]

Le metteur en scène fait allusion à l'adaptation en persan du *Mariage forcé* il y a près de 130 ans par Mohammad Tâher Tabrizi. Ce dernier était le directeur du journal *Akhtar*, l'un des premiers journaux en langue persane, publié à Istanbul de 1876 à 1895. Ce journal publiait les nouvelles des pièces jouées dans la capitale ottomane et des articles sur les arts dramatiques pour familiariser son public persanophone avec le théâtre moderne.

> Le metteur en scène, Dârioush Moaddabiân, explique l'élément qui «iranise» cette adaptation du *Mariage forcé: «Nous y avons introduit un conteur - dont je joue le rôle moi-même - qui prend la parole par intervalles pour raconter en persan ce qui se passe sur scène.»*

Molière et l'histoire du théâtre moderne en Iran

Les premières pièces de théâtre en langue persane datent des dernières années du XIXe siècle, avant la Révolution constitutionnelle (1905-1911). Mais l'art dramatique moderne avait déjà commencé son aventure en Iran sous forme d'adaptations d'œuvres dramatiques européennes, surtout françaises. Les voyages en Europe de Nâssereddin Shâh (roi d'Iran de 1848 à 1896) ont constitué sans doute un point de départ dans l'histoire du théâtre



▲ *Photos:* Le Mariage forcé *de Molière à Téhéran (hiver 2014)*



moderne iranien. Le roi voyagea trois fois en Europe (1873, 1878 et 1889). Admirateur des salles de théâtre des grandes villes européennes, il donna l'ordre de fonder une très grande salle de spectacle tout près du palais royal du Golestân. Cet amphithéâtre dont le plan architectural s'est inspiré - selon certaines sources - du Royal Albert Hall (1871) de la Londres victorienne, aurait été destiné dans un premier temps aux spectacles profanes, mais avant la fin des travaux de construction, il changea de fonction par nécessité ou pour des raisons sociales et culturelles pour devenir le *tekieh dowlat*, un lieu de cérémonies et de spectacles religieux (*ta'zieh*).

«Avant cette nouvelle adaptation du Mariage forcé*, j'ai déjà travaillé sur plusieurs pièces de Molière. Molière est le représentant par excellence d'un genre comique dont nous sommes tous redevables dans l'histoire du théâtre moderne d'Iran. Ce théâtre moderne iranien a commencé d'exister il y a 200 ans avec des traductions et des adaptations d'œuvres de Molière».*

Cette première tentative du roi pour créer un centre de spectacle échoua, mais l'école Dâr-ol-Fonoun (École polytechnique, fondée en 1851), première institution d'études supérieures modernes en Iran, prit le relais. Une petite salle de spectacle fut construite à côté de l'école en 1885. Ali Akbar Mozzayen-od-Dowleh (1843-1932), professeur de peinture et de musique à Dâr-ol-Fonoun, fut nommé directeur du théâtre de l'école. Ce dernier, qui avait fait des études de peinture à Paris, se mit à traduire des pièces de théâtre françaises qu'il adaptait au goût de l'époque pour les présenter sur scène.

Évidemment, le nom de Molière figurait en tête de son répertoire: la première pièce de Molière qu'il mit en scène aurait été *Le Mariage forcé* selon les uns, *Le médecin malgré lui* selon les autres.[6] Molière est donc l'auteur des premières pièces modernes dont des adaptations furent mises en scène en Iran. Le génie français fut également la source d'inspiration des premiers auteurs dramatiques iraniens. Fath-Ali Akhoundzâdeh (Akhoundov) (1812-1878) est un autre représentant de ce courant de traduction et d'adaptation théâtrale. D'origine azérie, Akhoundzâdeh nous a donné six comédies en turc traduites en persan par Ja'far Gharajeh-Dâghi. Son *Histoire du grigou* (*L'Avare*) fut publiée en 1874 à Téhéran.

Du campus à la ville

Pour cette adaptation du *Mariage forcé*, le metteur en scène, Dârioush Moaddabiân, a travaillé avec le «Groupe du théâtre français» formé en 1997 par M. Hamid-Rezâ Shairi. Les membres de ce groupe sont de jeunes étudiantes et étudiants en langue et littérature françaises. Il compte à son actif la représentation d'une dizaine de pièces en français.

Professeur de sémiologie à l'Université Tarbiat Modares (Téhéran), Hamid-Rezâ Shairi est l'auteur de nombreux ouvrages et articles consacrés à l'analyse sémiologique du discours. Au fil des années, il a étendu ses recherches vers l'analyse des arts: peinture, sculpture, photographie, caricature, calligraphie, cinéma, théâtre, publicité...[7] La formation du «Groupe du théâtre français» a été pour lui et ses collaborateurs l'occasion de passer aussi de l'analyse des arts à la pratique du théâtre.

Depuis près de seize ans, cette unique troupe théâtrale francophone de l'Iran améliore ses performances dans l'ensemble des genres et des registres: de la tragédie à la comédie, des auteurs classiques aux modernes, notamment: *Oreste* d'Euripide (Université Tarbiat Modares, 1997), *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière (Théâtre Shahr, 1999), *Bonjour l'an 2001* de H.-R. Shairi (Maison de la culture d'Arasbârân, 2001), *Le retour de l'étranger* (Maison de la culture, 2003), *Le Médecin malgré lui* de Molière (Maison de la culture de Niâvarân, 2005), *Le caillou de monsieur Pierre* de Pierre-Yves Millot (Maison de la culture de Niâvarân, 2008) et *Le Mariage forcé* de Molière (Tâlâr Vahdat, 2014). En 2005, la troupe a été invitée en France pour présenter *Le Médecin malgré lui* au festival «Le Mois Molière», événement annuel de théâtre et de musique, organisé tous les ans du 1er au 30 juin par la ville de Versailles depuis 1996. «*Pendant ces années, de nombreux étudiantes et étudiants en langue et littérature françaises ont collaboré avec le groupe. Certains d'entre eux nous ont accompagnés jusqu'à aujourd'hui, comme Mme Marziyeh Farahâni, Mme Zahrâ Assadzâdeh et M. Dâvoud Nejâti*



qui a joué le rôle de Sganarelle», a souligné M. Shairi.

Pendant ces années, de nombreux étudiantes et étudiants en langue et littérature françaises ont collaboré avec le groupe. Certains d'entre eux nous ont accompagnés jusqu'à aujourd'hui.

Diplômé de l'Université Shahid Beheshti (Téhéran) en littérature française, Hamid-Rezâ Shairi a poursuivi ses études à Limoges (France) dans les années 1990. Evidemment passionné par le théâtre, il explique ainsi les raisons de





son intérêt pour l'adaptation des pièces de théâtre en langue française: «*Pour moi, ce travail théâtral est un instrument au service de plusieurs objectifs. Il s'agit d'abord d'un outil pragmatique pour adapter l'enseignement de la langue étrangère - ici, le français - à l'action sur le réel. Autrement dit, le théâtre est*

Pour cette adaptation du *Mariage forcé*, le metteur en scène, Dârioush Moaddabiân, a travaillé avec le «Groupe du théâtre français» formé en 1997 par M. Hamid-Rezâ Shairi. Les membres de ce groupe sont de jeunes étudiantes et étudiants en langue et littérature françaises. Il compte à son actif la représentation d'une dizaine de pièces en français.

susceptible de fournir aux apprenants d'une langue étrangère une magnifique application pratique. Mais le théâtre n'est pas seulement un outil pédagogique. L'art dramatique est aussi une source de plaisir esthétique, partagé par les acteurs et les spectateurs.»

Le Dr. Shairi évoque aussi la dimension sociale de l'activité dramatique: «*L'adaptation d'une pièce étant un travail collectif, les membres du groupe s'y engagent avec un esprit d'équipe qui leur donne le sentiment de faire corps, et qui les sort du cadre isolé et individuel de la vie quotidienne.*» Il est évident que le directeur d'une troupe joue un rôle essentiel pour créer et consolider cet esprit de travail collectif. En outre, la troupe établit des liens avec le public au travers du «quatrième mur», et l'activité dramatique prend une dimension sociale à proprement parler.

Dans ce sens, le «Groupe du théâtre français» et son directeur et metteur en scène, Hamid-Rezâ Shairi, ont suivi, avec pragmatisme, un itinéraire bien précis qui les conduit du cadre universitaire au cadre urbain. Depuis 1997 et à des intervalles plus ou moins réguliers de deux ans (malgré une rupture de quatre ans, 2009-2013), ce groupe théâtral sort du campus et apparaît dans les salles de théâtre de la ville pour offrir aux amateurs de l'art dramatique et aux francophones de la capitale l'occasion d'assister à des spectacles dans la langue de Molière.■

L'Iran mythique au contact de l'Occident

Majid Yousefi-Behzâdi
Université Azâd,
Unité des sciences et de recherche

Dans l'histoire culturelle de l'Orient et de l'Occident, le mythe apparait comme un vecteur révélateur qui associe la richesse historique au patriotisme héroïque dans le cadre d'une nouvelle conception: la révélation du mythe est liée à l'authenticité culturelle. Autrement dit, la présence du mythe dans un registre interculturel désigne l'importance des rapports réciproques entre deux nations étant susceptibles de le valoriser comme une référence réactive qui apporte une nouvelle histoire pour nourrir l'imaginaire. A ce titre, à partir du moment où elle devient la composante de la tradition et de la culture étudiée, le rapport mytho-historique de l'Iran avec l'Occident s'inscrit au sein de la recherche comme le pivot d'une vision interculturelle.

Dans son livre *La littérature générale et comparée,* Daniel-Henri Pageaux écrit: «*Le mythe est une histoire vivante pour ceux qui la recréent ou la lisent. Une histoire mythique non utilisée peut continuer à être nommée «mythe» dans une perspective largement diachronique, mais elle cesse d'être mythe à partir du moment où elle n'est plus qu'une composante de la culture, de la littérature étudiées. Elle redevient mythe quand la référence est réactivée, quand elle apporte une nouvelle histoire pour nourrir l'imaginaire.*»[1] De ce fait, le mythe scythe fait son émergence au moment où la Perse et l'Occident se rejoignent sur les traces d'une histoire similaire. Dans ce sens, le rapport de la Perse avec l'Occident se consolide par la présence de ce mythe qui privilégie grandement la valeur de tout récit historique comme une reprise de l'histoire vivante.

Pour une meilleure appréciation du parcours mythique de l'Iran face à l'Occident, il faut évoquer l'avis de Marc-Mathieu Munch afin de déterminer davantage la valeur véridique du mythe dans un concept historique: «*La vérité du mythe est absolue et éternelle pour le croyant, mais celle de la littérature est plus humaine, plus relative, plus individuelle […].*»[2] Partant de ce point de vue, l'impact du mythe scythe dans la croyance populaire est certainement dû à une histoire du partage du Monde tel que Hérodote le raconte: «*Premier homme, Targétaos a trois fils, Lipoxaïs, Arpoxaïs et Koloxaïs. Un jour, quatre objets d'or tombent du ciel: une charrue, un joug, une hache et une coupe. Les deux frères aînés se précipitent sur les objets mais seul Koloxaïs*



▲ *Les fils de Fereydoun et les filles de Sarv à la cour du roi du Yémen, miniature attribuée à Ghâssem Ali, page du* Shâhnâmeh *de Tahmâsp, Musée des Arts contemporains de Téhéran.*

parvient à s'en emparer. En conséquence, c'est lui qui devient roi.»[3] Chaque objet caractérise une catégorie sociale et tous les objets apparaissent dans la croyance populaire comme des éléments constitutifs de la vie humaine de sorte qu'aujourd'hui, dans notre mentalité moderne, ils ne sont pas très loin de la réalité.

A ce propos, Molé écrit: «*Les quatre objets d'or symbolisent les trois états sociaux de la société scythe, l'état sacerdotal (ou royal), guerrier et agricole.*»[4] L'Iran possède un mythe analogue. Nous pensons à la légende très connue du partage du Monde entre les trois fils de Fereydoun. Dans cette légende, chacun de ces trois fils prétend être considéré comme le héros guerrier par excellence. Garshâsp, le guerrier (plus tard Rostam), Afrasyâb, le guerrier destructeur et Key Khosraw, le défenseur de l'Iran.

En voici les principaux points: ayant envoyé ses trois fils dans le Yémen, Fereydoun attend impatiemment leur retour. Pour les éprouver, il se change en dragon et va à leur rencontre. Voyant le dragon, l'aîné des trois frères s'empresse de se cacher. C'est finalement le plus jeune qui adopte la conduite la plus digne. Satisfait de ses fils, Fereydoun se retire, leur dévoile le secret et leur donne des noms en fonction du comportement qu'ils ont adopté. L'aîné reçoit le nom de Salm, le second Tour, et le plus jeune, prudent et courageux, Iraj, nom digne de lui. La figure du dragon symbolise ici la victoire de l'esprit humain de par sa force morale. Dans certaines croyances populaires de l'Orient, le dragon est le symbole du bonheur qui apparait comme un être violent ayant tendance à être vaincu par celui qui désire devenir le fondateur du monde. La transformation de Fereydoun en dragon permet de mesurer l'étendue du courage et de l'audace de ses fils. Sous cet angle, le dragon est le symbole du désordre caractéristique de l'animal sauvage qui doit être maîtrisé par la force et la discipline. Celle-ci est étroitement liée à l'idée que celui qui lutte courageusement contre un dragon mériterait de diriger un pays. Ainsi

▲ *Miniature du peintre safavide Rezâ Abbâssi représentant Fereydoun, le roi mythique de l'Iran, recevant les ambassadeurs de ses fils Salm et Tour.*

Fereydoun partage le monde en trois parties. Salm reçoit Rome et l'Occident, Tour l'Asie centrale et la Chine, Iraj l'Iran et la plaine des chevaliers (Arabie). Salm est appelé «Seigneur de l'Occident».[5] La répartition des fonctions sociales entre les trois frères dont le plus jeune hérite de la royauté se retrouve autant dans le mythe iranien que dans le mythe scythe.

La similarité de ces deux mythes laisse penser à une inspiration commune, où les sources héroïques de l'Iran sont aussi exploitées en Occident. Admirant le multiculturalisme iranien, Hérodote écrit: «*Les Persans sont le peuple le plus ouvert aux coutumes étrangères. Impartiaux, ils ont jugé le costume des Mèdes plus beau que le leur et l'ont adopté, ainsi que la cuirasse des Égyptiens pour la guerre.*»[6] Plus loin, Hérodote, appréciant ce tempérament iranien, y voit une opportunité pour tout rapprochement interculturel. Le mythe scythe est un exemple significatif en ce qu'il révèle un aspect de la fresque de la culture millénaire iranienne. Il reste à savoir si le partage du monde se fait sous l'effet d'une ressemblance mythique proprement dite. Pour l'Occident comme pour l'Orient, le trésor historique se réfère plutôt aux réserves patriotiques qu'à la simple histoire explicative. Dans le mythe scythe, le contact de l'Occident avec l'Iran est défini par un partage allégorique, mais leur consolidation historique pourrait être le déclencheur d'une étude socioculturelle. ■



▲ *Page d'un manuscrit du* Shâhnâmeh *datant de l'ère safavide représentant la mort d'Iraj de la main de ses frères.*

1. Daniel Henri Pageaux, *La littérature générale et comparée*, Armand Colin, Paris, 1994, p. 98.
2. Marc Mathieu Munch, *Cahier de littérature générale et comparée*, Varia, Paris, 1977, p. 77.
3. Cité par M. Molé, *Journal Asiatique*, «Le partage du monde dans la tradition iranienne», 1952, Paris, p. 463.
4. Ibid., p. 456.
5. Ibid., p. 460.
6. Hérodote, *Œuvres complètes*, Gallimard, Paris, 1964, p. 108.

Bibliographie:

- Daniel Henri Pageaux, *La littérature générale et comparée*, Armand Colin, Paris, 1994.
- Marc Mathieu Munch, *Cahier de littérature générale et comparée*, Paris, 1977.
- M. Molé, *Journal Asiatique*, Paris, 1952.
- Hérodote, *Œuvres complètes*, Gallimard, Paris, 1964.
- Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.

Bobin, une folie à la folie

Bahâreh Javâheri*
Samirâ Fâzel Marâqeh**

«Les mots n'ont pas si grande importance, qu'avons-nous à nous dire dans la vie, sinon bonjour, bonsoir, je t'aime et je suis là encore, pour un peu de temps vivante sur la même terre que toi?»[1]

Christian Bobin est né le 24 avril 1951 au Creusot, une petite ville en Bourgogne où il vit toujours. Élevé dans une petite maison près de l'église Saint-Charles, il s'intéresse au monde des livres dès son enfance. Il a un frère et une sœur, tous deux ses aînés. Son père était dessinateur industriel dans les usines Schneider où sa mère a également travaillé pendant un temps. Il a suivi des études en philosophie, discipline qui a eu une profonde influence sur ses œuvres. Après des études de philosophie à l'université de Dijon pendant quelques années, Bobin a travaillé dans divers endroits: la bibliothèque municipale d'Autun, un musée au Creusot, les hôpitaux de Besançon et de Dijon, et la revue *Milieux* en tant que rédacteur.

Ayant connu le succès en partie grâce à *Une petite robe de fête*, il reste un auteur relativement discret, épris de silence et des roses, fuyant les milieux littéraires. En 1992, il fait ses premiers pas d'écrivain à la suite de la publication de *Le Très-Bas* consacré à saint François d'Assise. Il reçut le prix des Deux Magots ainsi que le Grand Prix catholique de littérature en 1993 pour cet ouvrage. En 1996, il publie *La plus que vive* afin de rendre hommage à l'une de ses amies Ghislaine, morte d'une rupture d'anévrisme. Ce décès est aussi l'une des plus grandes blessures de sa vie. Cet écrivain contemporain est de plus l'auteur d'une belle lettre-postface pour *L'ombre la neige*[2] de Maximine[3], ainsi que des préfaces pour les deux récits de Patrick Renou[4]: *Sorianoda*[5] et *Tu m'entends*[6]? Enfin, il a publié en 1995 chez Gallimard *La Folle Allure*, livre d'environ 170 pages. Il s'agit d'un récit méditatif et poétique où l'auteur nous invite à «*mener double vie dans nos vies, double sang dans nos cœurs, la joie avec la peine, le rire avec les ombres, deux chevaux dans le même attelage, chacun tirant de son côté à folle allure*.»[7]



▲ *Christian Bobin*

Bobin écrit avec l'instrument d'un musicien, la pensée d'un philosophe, la plume d'un savant et le sentiment d'un poète. Il ressemble à un oiseau qui ne se pose pas sur une branche ni sur le toit des maisons; il vient jusque devant nos yeux, ouvre doucement le bec, chante un refrain et s'éloigne. Il crée ainsi un tableau imaginatif de toutes les couleurs; on pourrait dire que ses œuvres ressemblent quelques fois aux poèmes de Sohrâb Sepehri: «*La vie pourrait être une rose...*»[8]

L'œuvre de Christian Bobin est difficile à classer, tenant à la fois ou séparément du roman, du journal intime et de la poésie en prose.[9] En fait, elle oscille entre le récit et le poème. Une sorte de musique est

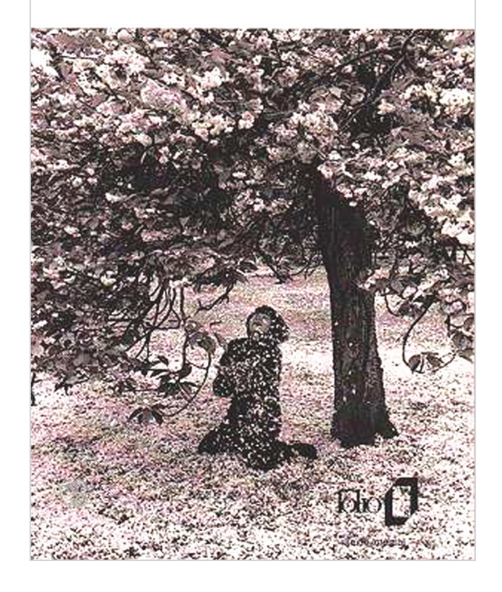
cachée dans les lignes de ses textes.

Dans *La folle allure* par exemple, on entend la musique de Bach et de Mozart, ses compositeurs favoris, dans toutes les pages: «*Quand j'écoute cette musique, c'est comme quand je me glisse dans la baignoire et que je guette, tête sous l'eau, les bruits du dehors.*»[10] «*Mozart est toute l'enfance: une manière de danser sur l'eau, une façon de dormir sur l'abîme.*»[11]

Pour lui, la préservation de la teneur est aussi importante que les techniques langagières. La teneur de ses écritures évoque les aphorismes des érudits anciens, comme Saadi et ses aphorismes du *Golestân* pour le lecteur persan. De plus, il utilise des thèmes de l'Orient dans son œuvre, de sorte que le lecteur iranien pourrait y reconnaître la trace des poèmes ou des fables persans. Par exemple, sa conception de l'existence et de l'éternité de l'âme est similaire à celle de la littérature persane.[12] Mais il ne faut pas oublier que ces thèmes s'enracinent dans l'esprit et l'expérience d'un auteur français contemporain. Chacun de ses livres est le tableau d'un des recoins de la vie. Il peint la vie dans ses livres, chante l'existence et l'amour, sort la mort de son obscurité et fait de la sainteté une chanson. Ses personnages principaux sont souvent des femmes, des héroïnes dont il décrit les intentions au fil des pages. On pourrait peut-être dire que l'œuvre de Bobin est une littérature féminine écrite par un homme.

Le titre *La folle allure* est également «féminin» de la sorte, et ce titre se réfère à l'héroïne du récit. D'une part, le récit traite de la vie intérieure d'une personne qui définit la folie ainsi: «*Mais je préfère le mot fou. Il est plus rapide et il sonne comme doux*»[13], d'autre part, elle court à folle allure vers les différents aspects de la vie. Ce livre évoque par une écriture simple et monotone les différents aspects d'une vie normale; par ailleurs, il nous montre le monde tel que nous ne le voyons pas, et nous invite à d'autres instants et d'autres rythmes de la vie; il nous ordonne de faire silence. Tout cela s'offre dans une prose parfaitement claire qui ressemble à la chanson du rossignol.

C'est un roman autobiographique racontant Lucie, le personnage principal, une fillette fugueuse qui se présente sous divers noms. Elle est née dans un petit cirque où travaillaient ses parents, un père colérique mais tolérant, une mère ne prenant rien au sérieux. Le cirque lui a offert ces compagnons de route peu

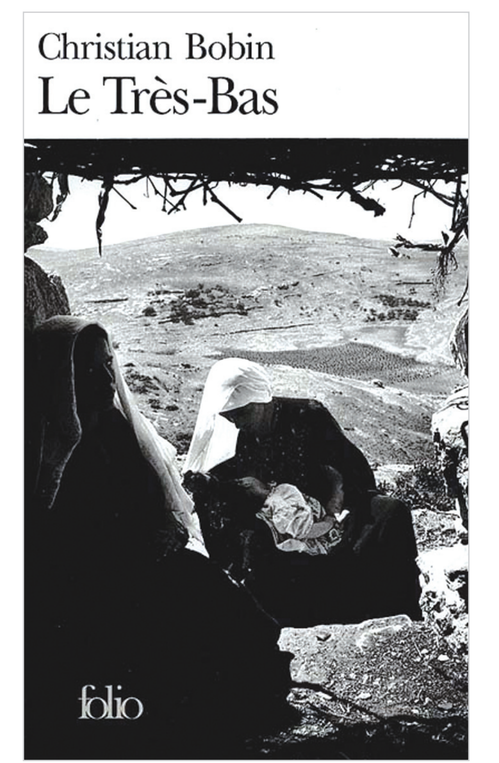


> Ayant connu le succès en partie grâce à *Une petite robe de fête*, il reste un auteur relativement discret, épris de silence et des roses, fuyant les milieux littéraires.

ordinaires et a fait naître en elle le goût du voyage. Certains personnages sont décrits de manière assez détaillée par l'auteur. Ainsi, le clown, qui donne des cours de catéchisme aux enfants de forains. Les autres personnages

À deux ans, amoureuse d'un loup inoffensif, elle a l'idée d'aller un soir dans sa cage dormir entre ses pattes; on la cherche longtemps. Première fugue, suivie de beaucoup d'autres, toujours entreprises avec intrépidité et jubilation.

secondaires de ce roman sont les petits frères de Lucie; leur présence à ses côtés étant négligeable. Quant à Julien et Momo, il s'agit de deux jeunes garçons, rencontrés lors d'une fugue faite par la jeune Lucie. Elle s'amusera à leur raconter des mensonges, à les appeler Mozart et Rimbaud, et à avoir sur eux une certaine ascendance.[14]



À deux ans, amoureuse d'un loup inoffensif, elle a l'idée d'aller un soir dans sa cage dormir entre ses pattes; on la cherche longtemps. Première fugue, suivie de beaucoup d'autres, toujours entreprises avec intrépidité et jubilation. On finit par mettre Lucie en pension chez les sœurs. Se faisant passer pour juive, elle refuse l'instruction religieuse mais réussit bien dans les études, sauf en sciences. «*À dix-sept ans, passivement, elle se laisse épouser par le premier garçon qui passe et s'éprend d'elle. Fils de notaire, il a de l'argent, mais ce n'est pas cela qui l'a motivée. Elle devient une jeune femme qui refuse les carcans, les obligations. Elle court à folle allure vers la liberté, vers la vie. Lucie court à folle allure vers la liberté et nous emporte dans un cyclone et une vraie vie de bohème.*»[15] Sa devise, "*on verra bien*" est fréquemment répétée dans le livre. On voit un peu plus tard un gros et grand violoncelliste, qu'elle appelle «*l'ogre*», qui lui révèle Bach et l'amour, et par lequel elle se laisse allègrement dévorer. «*Après s'être un temps, sans problème, partagée entre le mari et l'amant, elle les quitte, sereinement, l'un et l'autre. Un peu plus tard, la voilà figurante de cinéma, puis actrice de petits rôles.*»[16] Quand on lui en propose un plus important, elle prend la fuite: «*Lucie ne s'attache pas. Elle s'enferme dans un hôtel de la campagne jurassienne et entreprend d'écrire son récit.*»[17]

Enfant, Lucie s'apaise à côté de son ami, le loup, comme s'il était une partie d'elle. Son monde est plein d'indifférences et de paradoxes, elle ne croit pas que l'amour et la gentillesse puissent se réunir en un seul mot: les parents. En revanche, un loup pourrait

tenir à la fois de son père et de sa mère! C'est pourquoi quand, après avoir perdu le loup, on lui demande où sont ses parents, elle indique du doigt le ciel: «... *où sont tes parents, fillette? Je tends le doigt en l'air, sur les étoiles. Là-haut, monsieur, ils sont là-haut*...»[18] Selon elle, tout est fugitif et transitoire, même le mariage: «*La vie de couple, je la découvre en quinze jours, c'est épuisant. Quinze jours, c'est assez pour voir, c'est même trop long*...»[19] Elle considère le mariage comme une servitude et n'apprécie qu'une seule chose: la liberté. «*...j'imagine l'état de mariée: tout pour toi, mon chéri... Je me trouve assez belle dans le rôle de servante de l'artiste.*»[20]; «*Le vrai mot ils ne le trouveront pas. Le seul mot qui n'est pas dans leur vocabulaire parce qu'il n'est pas dans leur vie: libre.*»[21]

La pensée de l'héroïne reste constante. Le loup ou l'érable jouent tous les deux pour elle un rôle primordial. Elle jouit de *son* monde puisqu'elle est capable de traverser d'un temps à l'autre: *apparaître et disparaître*. Cette histoire recèle néanmoins une multitude d'éléments contradictoires:

- L'enfant est en même temps un symbole du début et de la fin pour l'héroïne: «*Dépêche-toi de grandir. Meurs et laisse- nous entre nous. L'enfance est comme un cœur dont les battements trop rapides effraient.*»[22]

-son avis aussi sur la mort est bien différent de ce que l'on pourrait penser: «*Mourir doit ressembler à ça: nager dans le noir et que personne ne vous appelle. Je ne meurs pas, j'attrape un rhume et je rentre au cirque avec les yeux gonflés et le nez rouge.*»[23], et ce, alors qu'elle pense que «*La vie est un cadeau dont je défais les ficelles chaque matin, au réveil.*»[24] D'autre part, elle prétend que «*La vie ressemble au cours de l'eau d'une rivière.*»[25]

Christian Bobin
La lumière du monde
folio

- Elle définit l'amour de plusieurs façons: «*L'amour fait un cercle comme celui du cirque, tapissé de sciure, doux aux pieds nus, lumineux sous la toile rouge gonflée de vent.*»[26]; «*... l'amour est une pièce minuscule dans laquelle j'entrerai au bout de ces trois ans*...»[27]

> En Iran, les œuvres de Christian Bobin ont connu un certain succès durant les années 2000, surtout parmi la jeune génération. Les lecteurs iraniens considèrent son écriture comme étant de la poésie en prose.

Par conséquent, il apparaît que le rôle de Bobin est d'embellir les différences dont on ne s'occupe pas d'habitude. Il veut nous dire que tous les hommes sont théoriquement différents et qu'en réalité, ils sont fous. Il nous nourrit ainsi de ses opinions variées sous le nom de «*folie*». L'héroïne de *La folle allure* est presque

seule face à la société, livrée à ses pensées, et s'enfuit du début à la fin du livre. On n'arrive jamais à reconnaître son vrai nom. Elle nous conduit dans ses luttes intérieures, de la petite fille dormant contre un loup à la jeune femme se dévouant à sa «*grand-mère*»[28]. Elle parle constamment de notions générales telles que l'amour, l'enfance, la vie et la mort; une série de leitmotivs. Tout comme Bobin qui considère lui-même l'écriture comme un traitement, son héroïne semble enseigner à son lecteur. En bref, Lucie ressemble à la missionnaire d'une sorte de mysticisme contemporain qui sacralise la vie sans les malheurs et les catastrophes.

Christian Bobin peut être considéré comme un écrivain spirituel à l'instar de Paul Claudel, qui considère la littérature à partir d'une vision humaine et spirituelle. Il considère le poème comme un antidote pour l'esprit de l'homme. L'imagination, les jeux lexicaux, les lexiques harmonieux et les phrases courtes et significatives caractérisent son style.

En Iran, les œuvres de Christian Bobin ont connu un certain succès durant les années 2000, surtout parmi la jeune génération. Les lecteurs iraniens considèrent son écriture comme étant de la poésie en prose. Certaines de ses œuvres comme *Le Très Bas* et *La folle allure* ont été vendues en peu de temps malgré leur tirage élevé. Et comme lien ultime, dans *La lumière du monde*, Bobin reconnaît en Mowlânâ Jalâleddin Rumi le poète des poètes. ■

---

* Maître de conférences à l'Université Azâd Islamique, Unité des Sciences et des Recherches de Téhéran.
** Titulaire d'un master de traduction française de l'Université Azâd Islamique, Unité des Sciences et des Recherches de Téhéran.

1. *La folle allure*, Gallimard, 1995.
2. Éditions Arfuyen, 1991.
3. Née à Saint-Claude, Jura, le 29 septembre 1952, de son vrai nom, Maximine Lagier-Durand, est une poétesse et écrivaine française également auteure de plusieurs traductions.
4. Né en 1954 à Paris, c'est un écrivain français. Les autres œuvres sont *Tina*, *L'amour infini de René Char*, *Seuls les vivants meurent*, *Le Rendez-vous*, etc.
5. Éditions de l'Envol, 1992.
6. Éditions Deyrolle, 1994.
7. Quatrième de couverture de *La folle allure*, Gallimard, 1995.
8. *Haft Ketâb* (Les Sept Livres), recueil de poèmes de Sohrâb Sepehri, 1367, Téhéran.
9. http://is.muni.cz/th/145298/ff_m/DIPLOMOVA_PRACE.pdf
10. *La folle allure*, Gallimard, 1995, p. 43.
11. *Ibid.*, p. 53.
12. http://www.noormags.com/view/fa.articleEnfance,MortetBeauté.
13. *La folle allure*, Gallimard, 1995, p. 49.
14. http://theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.2001.tralongo_s&part=181357
15. http://agora.qc.ca/Dossiers/Christian_Bobin
16. Ibid.
17. http://www.theses.fr/2012DIJOL012
18. *La folle allure*, Gallimard, 1995, p. 48.
19. *Ibid.*, p. 101.
20. *Ibid.*, p. 102.
21. *Ibid.*, p. 32.
22. *Ibid.*
23. *Ibid.*, p. 48.
24. *Geai*, Gallimard, 1998.
25. http://www.dicocitations.com/auteur/556/Christian_Bobin/200.php
26. *La folle allure*, Gallimard, 1995, p. 26.
27. *Ibid.*, p. 128.
28. http://lesnoctambules-michel.nowak.over-blog.com/article-la-folle-allure-adaptee-de-christian-bobin-82698742.html

Nouvelles sacrées (IV)

La conquête de Fâv (11 février 1986)

Khadidjeh Nâderi Beni

En 1986, les victoires militaires de la République islamique d'Iran, dont la libération de Khorramshahr en 1982, menacent de plus en plus la réputation de l'Iraq dans les milieux nationalistes. Saddam Hussein, qui dispose des appuis politiques et financiers de ses alliés, doit faire son possible pour retourner le jeu. A la suite des combats directs sur les fronts sud, l'armée irakienne décide de planifier une guerre aérienne et navale, mais c'est l'Iran qui prend l'initiative consistant à traverser le Chatt-el Arab (Arvand-Roud) pour pouvoir conquérir la péninsule de Fâv en Iraq. Les commandants militaires iraniens poursuivent plusieurs objectifs: 1) Conquérir la péninsule de Fâv et les ports limitrophes; 2) Détruire les dispositifs de lancement de missiles déployés dans la région; 3) Dominer l'Arvand-Roud; 4) Bloquer l'accès de l'armée irakienne aux voies maritimes du golfe Persique.

Durant la guerre irano-irakienne, Fâv, géographiquement et économiquement bien positionnée, a une grande importance stratégique pour les deux parties. Profitant de l'expérience des opérations de Hour-ol-Hoveizeh, Badr et Kheibar, les Iraniens planifient l'opération Valfadjr 8 pour prendre la péninsule.

Entourée par les eaux du golfe Persique et de l'Arvand-Roud, la péninsule de Fâv, particulièrement humide, est dotée d'un sol friable; on y trouve



▲ *Opération Valfadjr 8*



▲ *Opération Valfadjr 8*

notamment de nombreux marais infranchissables. Cette péninsule avoisine également le port Omm-ol-Ghasr au sud-ouest, et Bassora au nord-ouest. Les bords de l'Arvand-Roud sont couverts de *tchoulâ* (roseaux) formant un mur de cinq mètres. Sur la côte irakienne de la péninsule se trouve également une palmeraie de presque quatre hectares et une usine de sel.

Selon les données de la carte de l'opération, la zone opérationnelle prévue est défendue par des troupes irakiennes bien équipées.

La base Khâtam-ol-Anbiâ du Sepâh[1] prend la responsabilité d'organiser et de mener à bien cette opération. Divers facteurs sont examinés, dont les fluctuations du débit du fleuve, la marée du golfe Persique, les conditions de plongée, et le climat de la région.

L'opération est lentement préparée. La géographie de la péninsule de Fâv est soigneusement étudiée, les troupes d'attaque sont entraînées et l'équipement nécessaire à l'opération fourni. Pendant plusieurs mois, toutes les informations utiles concernant la région sont recueillies et classifiées, les compétences de toutes les unités opérationnelles examinées, et le processus de l'opération expliqué. L'opération comporte quatre étapes: 1) Traverser le fleuve et neutraliser les défenses de l'ennemi; 2) Conquérir la péninsule et accéder à Khour Abdollâh au nord; 3) Avancer jusqu'à l'usine de sel et s'y déployer en défense; 4) Occuper le port Omm-ol-Ghasr.

Le 8 février 1986 à 22h10, l'opération est lancée par le commandant en chef du Sepâh, se traduisant par une percée immédiate de l'infanterie dans la ligne défensive irakienne. Les succès de cette nuit-là sont jugés miraculeux. A minuit, les forces iraniennes se positionnent dans la région, après avoir neutralisé la faible défense irakienne. Simultanément à cette victoire au nord de Fâv, la région Khour Abdollâh au sud est prise par une autre aile de l'offensive iranienne. L'avancée iranienne vers le cœur de la péninsule continue et les contre-offensives dispersées et hâtives de l'armée irakienne sont inefficaces. L'intégralité de la péninsule est prise en trois jours. En vue de reprendre la péninsule, l'armée irakienne expédie une division blindée dans la région, bombardée par les chasseurs iraniens. La résistance de l'armée irakienne continue pendant 75 jours, après quoi l'Irak reconnait officiellement la prise de la péninsule par l'Iran.

Voici une courte liste des conquêtes de l'Iran lors de cette opération:

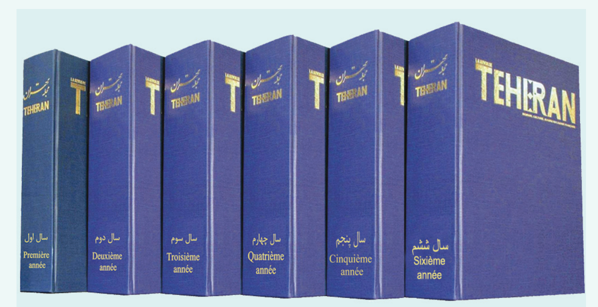
- La conquête de 940 km^2 de territoire irakien dont la péninsule de Fâv, les bords de l'Arvand-Roud, Khour Abdollâh, etc.
- Le contrôle du Chatt-el Arab.
- L'occupation de deux bases de lancement de missiles
- Un butin important dont 39 avions, 5 hélicoptères, 300 chars d'assaut, 245 automobiles de divers modèles, 50 bulldozers, des munitions, etc. ■

1. Le Corps des Gardiens de la Révolution islamique d'Iran.

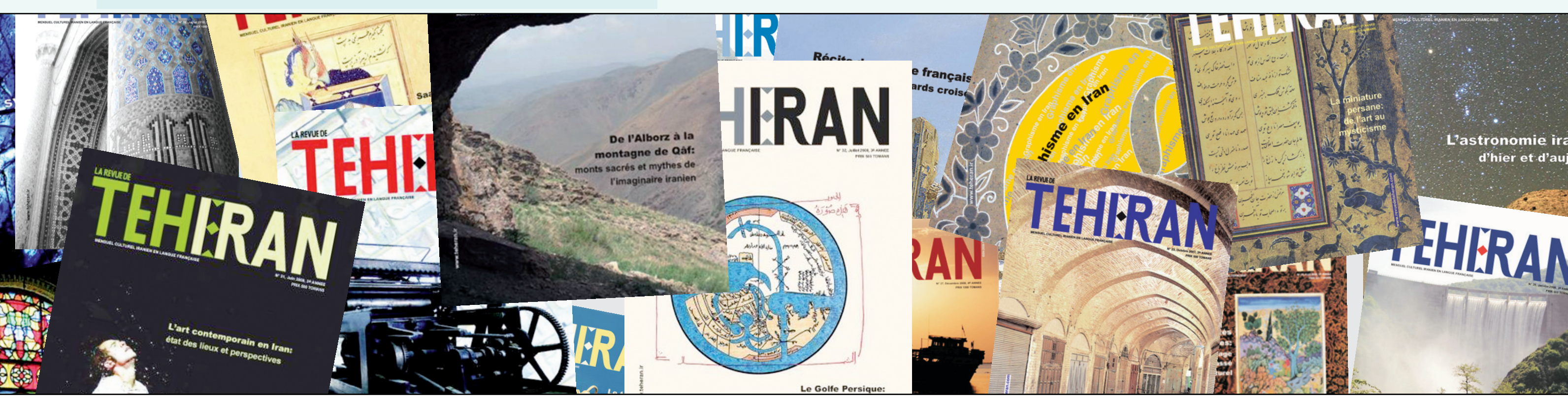
Source:

- L'Opération *Valfadjr 8*, compilé par Centre des études et recherches de la Guerre, *Sepâh-e Pâsdârân-e Enghelâb-e Eslâmi*, Téhéran, 1382 (2003).

L'édition reliée des quatre-vingt-quatre premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en sept volumes pour la somme de 12 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم، پنجم، ششم و هفتم مجلهٔ تهران
شامل هشتاد و چهار شماره درهفت مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHERAN

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **100 Euros**

☐ **6 mois** **50 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:
Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
بابک ارشادی
ژان-پیِر بریگودیو
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
مهناز رِضائی
آلیس بُمباردیه
مجید یوسفی بهزادی
ژیل لانو

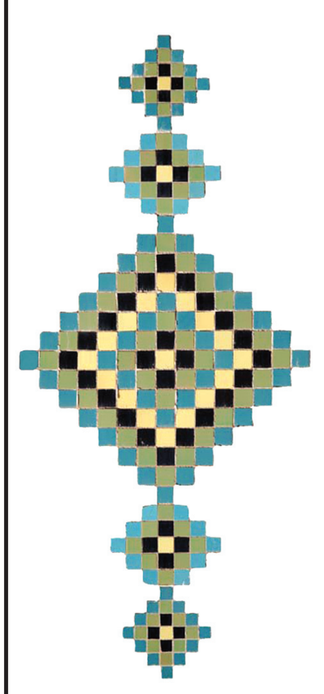
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



Verso de la couverture:
De nombreux politiciens iraniens appartenaient à la loge Bidâri-e Irânân. Ici, quelques membres de cette loge, de droite à gauche: (assis) Kamâl-ol-Molk, (debout) le sheikh Ebrâhim Zanjâni, Homâyoun Sayyâh, Hossein Kahhâl, Abolhassan Foroughi, Keykhosrow Shâhrokh. Assis à droite de l'image: Dabir-ol-Molk. Assis au milieu, de droite à gauche: Ebrâhim Hakimi, Seyyed Nassrollâh Akhavi et Mohammad Ali Foroughi.



شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸

ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۱۰۱، فروردین ۱۳۹۳، سال نهم

قیمت: ۲۰۰۰ تومان

۵ یورو

www.teheran.ir